This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600101955R

BODLEIAN LIBRARY
OXFORD

LA CONTAGION SACRÉE,

OU

HISTOIRE NATURELLE

DE LA

SUPERSTITION.

Ouvrage traduit de l'Anglois.

Prima mali labes.

TOME PREMIER.

LONDRES

MDCCLXVIII.

130. g 53

CHAPIRTE V.

De la Théocratie ou du gouvernement Sacerdotal. 77

CHAPITRE VI.

Alliance de la Tyrannie & de la Superſtition. 111

CHAPITRE VII.

De la corruption des mœurs & des préjugés introduits par le Deſpotiſme & la Superſtition. 134

CHAPITRE VIII.

Des guerres de Religion & Perſécutions. 154

AVERTISSEMENT.

Cet Ouvrage, l'un des plus profonds & des plus forts qui ayent été publiés ſur la Religion, parut en Angleterre en 1709. ſans nom d'Auteur, en un volume *in* 8°. On crut cependant y réconnoître la touche & les principes de Mr. JEAN TRENCHARD, homme très-diſtingué dans le parti des Whigs, par ſes lumieres, par ſa probité, & ſur-tout par ſon zêle pour la Liberté. Il publia pluſieurs Ecrits conjointement avec le célebre THOMAS GORDON, parmi les quels les plus connus ſont les *Lettres de Caton* en 4 volumes, & l'*Indépendent Whig* en deux volumes *in* 12°. L'on y trouve, au moins une partie des idées contenues dans le préſent ouvrage, où l'Auteur s'eſt montré

plus à découvert. Au reſte tous ſes écrits reſpirent également l'amour du bien public & la haine la plus forte contre la Tyrannie Religieuſe & Politique. Ce Citoyen Philoſophe, moins eſtimable par ſa naiſſance & ſes richeſſes que par ſes talens & ſes vertus, fut membre du Parlement pour la Ville de Taunton, & en cette qualité ſervit utilement ſon Pays. Il mourut en 1723, âgé de 55 ans. *V. le Supplément du Dictionnaire de Bayle, Article* TRENCHARD.

A Mylord Vicomte de ***

MYLORD,

Il y a quelques mois qu'ayant l'honneur d'être avec vous à W. ***. vous me demandâtes quelle pouvoit être la cauſe de l'antipathie que tant de perſonnes éclairées de nôtre pays montrent aujourd'hui pour la Religion. Vous étiez, diſiez-vous, ſurpris de leur voir tant d'acharnement à détruire un ſyſtême, qui, peu fait pour en impoſer aux gens d'eſprit, avoit au moins l'avantage d'être propre à contenir la multitude, & de régler les paſſions du peuple groſſier. Je me contentai pour lors de vous répondre en général que, pour peu qu'on y fît attention, il étoit aiſé de ſe convaincre que la Religion devoit être regardée comme la vraie *boëte de Pandore*, d'où ſont ſortis tous les maux dont l'eſpece humaine eſt affligée, & que, bien loin de ſervir à contenir le peuple, elle n'étoit par ſa nature propre qu'à l'enivrer d'un fanatiſme bien plus dangereux que tous les vices auxquels il pouvoit d'ailleurs ſe livrer. Vous parutes ſurpris de ma propoſition ;

que la Religion eſt plus importante que la vie, que la nature doit céder aux oracles prétendus du Ciel, que la raiſon ne doit point être écoutée quand il s'agit des intérêts du Très-Haut, ces Prêtres ſeront à portée de troubler l'Etat, & ſe ſerviront du peuple comme de l'inſtrument le plus propre à faire valoir leurs fourberies, leurs prétentions ambitieuſes, leur avarice, leurs paſſions ſéditieuſes.

De tous les artifices que les fauteurs de la ſuperſtition moderne ont employés pour ſe rendre chers aux hommes, il n'en eſt point qui leur ait mieux réuſſi que de l'allier, &, pour ainſi dire, de l'incorporer avec la morale; par là ils ont trouvé des adhérens & des défenſeurs dans ceux-mêmes qui d'ailleurs ſentoient tout le ridicule de leurs ſyſtêmes chimériques. Bien des gens, Mylord, reconnoiſſent l'abſurdité de la Religion, mais il en eſt très-peu qui en ſentent les dangers, & qui l'ayent ſuffiſamment examinée pour ſçavoir à quel point ſes principes mêmes ſont deſtructeurs de toute morale & pernicieux à toute ſociété. Cependant pour peu que l'on veuille réfléchir à ces principes, on trouvera que, fondés ſur des impoſtures & ſur des rêveries, ils ne peuvent qu'égarer l'imagination, allumer la déraiſon & faire agir les

euples en inſenſés: on verra que, bien oin de reſſerrer les liens de la ſociété, ils ie ſont propres qu'à les diſſoudre: on resera perſuadé que pour quelques avantages ncertains, particuliers & momentanés que a Religion procure, elle produit des calanités durables & des maux infinis. En un not tout prouvera qu'il ne peut jamais réulter aucun bien réel du menſonge, & que 'eſt avec grande raiſon que notre illuſtre Chancelier Bacon a dit que *de toutes les rreurs la plus dangereuſe, c'eſt l'erreur divinisée.*

Non, Mylord, des Dieux deſpotiques aviliront toujours les ames, les diſpoſeront à la ſervitude, favoriſeront la tyrannie; les Prêtres de ces Dieux acquerront le droit d'abrutir les peuples & ſeront par leur eſſence les ennemis nés de toute liberté. La violence ſera toujours néceſſaire à l'impoſture; pour régner elle a beſoin de l'aveuglement, de l'ignorance, de la ſoumiſſion, & de l'eſclavage; des ames nobles & généreuſes ſont peu propres à plier ſous le joug ſacerdotal. Dès que l'homme oſe penſer, l'empire du Prêtre eſt détruit.

Ces réflexions vous convaincront, Mylord, de l'importance de ruiner de plus en plus les principes mêmes de toute ſuperſti-

tion. Il ne faut point temporiſer avec le menſonge; ceux qui trompent les hommes ſont toujours leurs plus cruels ennemis; pour ſervir le genre humain, il faut les attaquer avec vigueur & les peindre ſous les couleurs qui leur conviennent. Je m'eſtimerai fort heureux ſi, convaincu de cette vérité, vous approuvez mon zêle, & ſi vous reconnoiſſez qu'il faut enfin chercher à la morale, à la politique, à la félicité des nations & des individus, des fondemens plus ſolides & plus vrais que ceux que leur ont fourni jusqu'à préſent des menſonges révérés, dont depuis tant de ſiecles les mortels n'ont retiré que des malheurs ſans nombre.

J'ai l'honneur d'être avec reſpect,

Mylord,

V. T. H. & très-dévoué
Serviteur * *

à Londres le 10. *Janvier* 1709.

HISTOIRE

HISTOIRE NATURELLE DE LA SUPERSTITION,

OU

Tableau des effets que les opinions Religieuſes ont produits ſur la terre.

CHAPITRE I.

Origine de la Superſtition; la terreur en fut toujours la baſe.

Primus in orbe Deos fecit timor.

L'HOMME n'eſt ſuperſtitieux que parce qu'il eſt craintif; il ne craint que parce qu'il eſt ignorant.

Faute de connoître les forces de la nature il la ſuppoſe ſoumiſe à des Puiſſances inviſibles, dont il croit dépendre, & qu'il s'imagine ou irritées contre lui ou favora-

bles à ſon eſpece. En conſéquence il ſe figure des rapports entre ces Puiſſances & lui; il ſe croit tantôt l'objet de leur colere & tantôt l'objet de leur tendreſſe ou de leur pitié; ſon imagination travaille pour découvrir les moyens de les rendre propices ou de détourner leur fureur; mais comme elle ne peut jamais lui montrer dans ces Dieux que des hommes exagérés, les rapports qu'il ſuppoſe entre ces êtres inviſibles & lui-même ſont toujours humains, & la conduite qu'il tient à leur égard eſt toujours empruntée de celle que tiennent les hommes, lorſqu'ils ont à traiter avec quelqu'être de leur eſpece dont ils craignent la puiſſance ou dont ils veulent mériter la faveur. Ces rapports & ces moyens une fois trouvés, l'homme ſe comporte envers ſon Dieu comme l'inférieur envers le ſupérieur, comme le ſujet envers ſon ſouverain, comme le fils envers ſon pere, comme l'eſclave envers ſon maître, comme le foible envers celui dont il craint le caprice ou le pouvoir. D'après ces notions il ſe fait des regles, il ſe trace un plan de conduite, accommodé aux idées agréables ou terribles que ſon imagination, guidée par ſon tempérament & ſes circonſtances propres, lui donne de l'être inviſible du-

quel il croit dépendre. Ainſi ſon culte, c'eſt-à-dire le ſyſtême de ſa conduite relativement à Dieu, eſt néceſſairement conforme aux notions qu'il s'en eſt faites, de même que ce Dieu lui-même a été formé ſur ſa façon propre de ſentir. Lorsque l'homme a ſouffert de grands maux, il ſe peint un Dieu terrible devant lequel il tremble, & ſon culte devient ſervile & peu ſenſé: lorsqu'il croit en avoir reçu des bienfaits, ou lorsqu'il s'imagine être en droit d'en attendre, il voit ſon Dieu ſous des traits plus radoucis, & ſon culte devient moins abject & moins déraiſonnable. En un mot s'il craint ſon Dieu, il eſt capable de toutes ſortes d'extravagances pour l'appaiſer, parce qu'il le ſuppoſe vicieux, méchant, mal intentionné; il a plus de confiance en lui & lui rend des hommages moins abjects d'après les vertus & les bonnes-qualités qu'il lui attribue ou qu'il deſire trouver en lui, & d'après les faveurs qu'il croit en avoir reçus ou qu'il en attend pour la ſuite.

Tous les Cultes ou Syſtêmes Religieux de la terre ſont fondés ſur un Dieu qui s'irrite & qui s'appaiſe. Les hommes ſont expoſés à éprouver des calamités, & dans d'autres circonſtances ils ſe trouvent dans

une ſituation plus heureuſe qu'ils attribuent également à cet Etre; ainſi ſon idée frappe diverſement leurs imaginations; tantôt elle les effraye, les afflige & les jette dans le déſeſpoir; tantôt elle excite en eux l'admiration, la confiance & la reconnoiſſance; en conſéquence les cultes qu'ils rendirent à cet Etre ſe reſſentirent des différentes paſſions ou manieres dont ils furent affectés: Dieu, d'après les effets de la nature, parut tantôt terrible & tantôt aimable; tantôt il fut l'objet des craintes & tantôt celui des eſpérances & de l'amour; tantôt il fut un tyran redoutable pour ſes eſclaves, & tantôt il fut un pere tendre qui chériſſoit ſes enfans. Comme la nature n'agit point d'une façon uniforme dans les effets que nous éprouvons de ſa part, nul Dieu ne put avoir une conduite uniforme ou qui ne ſe démentît jamais; le Dieu le plus méchant, le plus ſuſceptible de colere, eut quelques bons momens; le Dieu le plus rempli de bonté eut néceſſairement des momens d'humeur dont les hommes ſe crurent les objets.

C'eſt dans cette conduite changeante & peu ſoutenue de la Divinité, ou plutôt dans les variations de la nature, que nous devons chercher les cauſes des moyens ſi oppoſés, & ſouvent ſi bizarres & ſi

contradictoires, que nous voyons employés dans les cultes divers, & ſouvent dans la même Religion; nous trouvons les mortels tantôt occupés à rendre des actions de graces, ſe livrant à la joie, témoignant leur gaieté par des fêtes riantes; tantôt, & plus ſouvent encore, nous les voyons plongés dans la triſteſſe, n'oſant lever leurs yeux vers le ciel, occupés d'expiations, de ſacrifices, de cérémonies qui annoncent la conſternation la plus profonde & des efforts pour appaiſer le courroux de la Divinité. C'eſt ainſi que toutes les Religions du monde ne ſont qu'un mélange périodique & continuel de pratiques qui nous décelent les idées vacillantes que les hommes ſe ſont faites des objets de leur culte.

C'eſt encore à la même cauſe que l'on doit aſſigner la diverſité des opinions que les différens individus des mêmes ſociétés, quoique ſectateurs du même culte, ſe font & ſe feront toujours ſur le Dieu qu'ils s'accordent à ſervir: les uns ne voyent que le Dieu terrible, les autres ne voyent que le Dieu bienfaiſant; les uns tremblent devant lui, les autres s'efforcent de l'aimer; les uns ſe défient de lui, les autres ont en lui la confiance la

moyens de les appaiſer. L'homme eſt ſuperſtitieux parcequ'il eſt ignorant & timide: il n'eſt point de mortel qui n'éprouve des peines: il n'eſt point de nation qui n'ait eſſuyé des revers, des déſaſtres, des infortunes; on les prit toujours pour des marques de la colere du Ciel faute d'en connoître les cauſes naturelles. (*a*) Accoutumés à regarder les Dieux comme les auteurs de toutes choſes, ce fut à eux que les peuples s'adreſſerent pour faire ceſſer les maux qui les affligeoient. Ils ſe ſoumirent indiſtintement & ſans examen à tous les moyens qu'on leur préſenta ſoit pour les rendre favorables ſoit pour écarter leur courroux: l'homme ſtupide & troublé eſt dans une incapacité totale de rien examiner. Ne ſoyons donc point étonnés ſi nous voyons par-tout la race humaine trembler ſous des Dieux cruels, friſſonner à leur idée, & pour les déſarmer ſe ſoumettre à mille inventions dont le bon ſens eſt indigné.

En effet ſur quelque portion de notre globe que nous portions les yeux, nous voyons les peuples infectés de ſuperſti-

(*a*) Nous voyons que chez les Grecs tous les Philoſophes qui ont eſſayé d'expliquer les phénomenes de la nature, comme les tonnerres, les tempêtes, les calamités &c. par des cauſes phyſiques, ont été traités d'impies, & haïs par le peuple, qui croyoit que ces choſes ſont des ſignes de la colere des Dieux.

tions, conſéquences de leurs craintes & de l'ignorance où ils ſont des vraies cauſes de leurs maux. Leur imagination troublée leur fit adopter ſans réflexion les cultes qu'on leur annonça comme les moyens les plus ſûrs d'appaiſer les Dieux, auxquels la fourberie imputa toujours les malheurs du genre humain. Tout homme qui ſouffre, qui tremble & qui ignore, eſt diſpoſé à la crédulité; privé de reſſources en lui-même il donne ſa confiance à quiconque lui paroît plus inſtruit & moins effrayé que lui; il le regarde comme un être privilégié, favoriſé du ciel, capable de le conſoler & de remédier à ſes peines. (*b*).

Au milieu des nations conſternées, ſouffrantes & dénuées d'expérience il ſe trouva des ambitieux, des enthouſiaſtes ou des fourbes, qui profitant de l'ignorance allar-

(*b*) Il eſt aiſé de voir que le peuple Hébreu, ſi mépriſé & ſi maltraité par les Egyptiens, dut être fort diſpoſé à écouter Moyſe qui lui promit de le délivrer, & qui dans cet eſpoir lui fit exécuter & croire tout ce qu'il voulut. Il paroît que les Iſraëlites étoient ou des Lépreux, des Eléphantiaques, des Forçats, ou des hommes vils, ſemblables à ceux qui compoſent encore aujourd'hui la derniere Tribu ou Caſte chez les Indiens, & qui ſont en horreur aux autres. La Religion Chrétienne fut pareillement embraſſée dans ſon origine par la plus vile populace, qui crut que Jéſus alloit la délivrer & la mettre en honneur.

mée de leurs concitoyens, firent tourner à leur profit leurs calamités, leurs craintes & leur ſtupidité, s'attirerent leur confiance, parvinrent à les ſubjuguer, & leur firent adopter leurs Dieux, leurs opinions & leurs cultes. Un mortel plus intrépide, plus éclairé, plus ruſé, ou d'une imagination plus vive, prend un aſcendant néceſſaire ſur celui qui eſt plus foible, plus timide & plus ſimple que lui; l'eſpoir de trouver des reſſources & d'adoucir la rigueur de ſon ſort attache le malheureux à ſon guide, il s'adreſſe à lui comme l'on a recours au premier Charlatan dans les maladies déſeſpérées. Celui qui ſouffre ou qui tremble croit tout, conſent à tout, pourvu qu'on lui promette de ſoulager ſes peines, qu'on fixe ſes incertitudes, & qu'on lui fourniſſe des moyens de ſe ſouſtraire aux malheurs qui l'affligent ou qu'il craint. Voilà pourquoi tout homme qui pâtit ou qui eſt dans l'inquiétude, eſt toujours diſpoſé à ſe livrer à la ſuperſtition; c'eſt ſur-tout au ſein des calamités publiques que les peuples écoutent la voix des impoſteurs qui leur promettent des remedes; c'eſt lorſque les nations ſont conſternées que les Inſpirés, les Prophêtes & les Miniſtres des Dieux deviennent tout

uiſſans; ils triomphent toutes les fois que s hommes ſont infirmes, affligés, mé-ontens & chagrins. Les maladies & les ;vers livrent chaque mortel à ceux qui ui parlent au nom de la Divinité; c'eſt rès du lit d'un moribond que la Religion t ſure de remporter des victoires com-ettes ſur la raiſon humaine.

Rien n'eſt donc plus naturel que de oir l'impoſture triompher de la crédulité; :xpérience, l'adreſſe & le génie donnent quelques hommes un pouvoir ſans bornes r des nations ignorantes, conſternées & ongées dans la miſere. Le Vulgaire ſem-able à un troupeau timide, ſe raſſembla :ès d'eux, reçut leurs conſeils & leurs le-ons avec avidité, ſouſcrivit ſans examen ce qu'ils voulurent lui commander, ajou-foi aux merveilles qu'ils débiterent, en 1 mot reconnut en tout leur ſupériorité: :ux-ci d'ailleurs s'attirerent communé-ent la confiance des peuples ſoit par des :omeſſes flatteuſes, ſoit par des bienfaits :els; ils étonnerent leurs eſprits par des uvres qu'ils ne purent comprendre, & uvent les enchaînerent par la reconnois-nce. Tous ceux qui donnerent des ieux, des loix & des cultes aux hommes, nnoncerent communément par des dé-uvertes utiles & merveilleuſes pour des

ignorans ; ils s'insinuerent dans leur confiance avant de leur commander ; ils leur firent espérer la cessation de leurs maux ; mais pour conserver leur empire, ils jugerent qu'il étoit important de ne jamais bannir leurs inquiétudes ; ils les tinrent toujours flottans & suspendus entre l'espérance & la crainte ; ils prirent bien garde de ne point trop les rassurer ; au contraire ils eurent soin de renouveller fréquemment leurs allarmes, afin d'en demeurer les maîtres ; par là les Législateurs affûrerent leur pouvoir, ils le rendirent plus sacré en montrant à leurs disciples un Dieu terrible toujours prêt à punir ceux qui refuseroient de plier sous leurs propres volontés : la cause du Législateur fut toujours celle du Dieu dont il fut l'interprête & l'Envoyé.

Ainsi des imposteurs, identifiés avec la Divinité, exercerent le pouvoir le plus absolu ; ils devinrent des despotes & régnerent par la terreur ; les Dieux servirent à justifier les excès & les crimes de leur tyrannie ; l'on fit des tyrans de ces Dieux mêmes ; l'on ordonna le crime & la déraison en leur nom, & les menaces du ciel vinrent à l'appui des passions de ceux qui annoncerent ses décrets aux mortels ; on fit entendre à ceux-ci que la nature en-

ière, armée par des Dieux jaloux, étoit onjurée contre eux ; que ces Dieux uiſſans, ſemblables aux Rois de la terre, 'eilloient ſans ceſſe ſur la conduite de eurs ſujets, & ſe tenoient toujours prêts . punir avec fureur les moindres déſobéiſances ou les murmures contre les décrets nnoncés de leur part. On prétendit que es Dieux traveſtis en Rois ou en Tyrans toient comme eux avides, bizarres, intéreſſés, envieux des biens de leurs ſujets & de leur félicité : on ſuppoſa qu'ils exigeoient des tributs, des préſens, des ſubſides, demandoient qu'on leur rendît des honneurs, qu'on leur adreſſât des vœux, & ne ſouffroient point que l'on négligeât le cérémonial & l'étiquette dont leur orgueil étoit flatté. Les interpretes de ces Rois inviſibles furent ſeuls au fait de ces choſes dont ils eurent ſoin de faire de très-profonds myſteres ; par-là ils devinrent les arbitres de la conduite qu'on devoit tenir à leur égard ; eux ſeuls ſavoient les intentions de la Divinité, la voyoient face à face, jouiſſoient de ſa converſation familiere, recevoient directement d'elle-même ſes ordres & la méthode qu'il falloit ſuivre pour mériter ſes graces ou pour appaiſer ſon courroux.

Prévenus que Dieu eſt un Monarque

puiſſant, intéreſſé, jaloux de ſon pouvoir & prompt à s'irriter, les hommes ſe comporterent toujours à ſon égard comme envers les ſouverains de la terre; cet Etre fut toujours traité en homme; mais cet homme fut un homme privilégié: ſa puiſſance le mit au deſſus des regles ordinaires, il ne connut de loi que ſon caprice, il fut un vrai Sultan d'Aſie, & ſes Miniſtres des Viſirs, auſſi deſpotiques que lui. En effet nous voyons que toutes les Religions du monde n'ont peuplé l'Olympe que de Dieux pervers, qui remplirent la terre de leurs déréglemens, qui ſe firent un jeu de la deſtruction des humains, qui gouvernerent l'univers d'après leurs fantaiſies inſenſées. Accoutumées à croire que la licence doit être le partage du pouvoir, les nations crurent qu'à plus forte raiſon tout étoit légitime dans les Souverains céleſtes qu'elles adoroient. Elles ne virent donc dans leurs Dieux que des Maîtres licencieux à qui tout fut permis, qui ſe jouoient impunément du bonheur de leurs ſujets, & dont ceux-ci ne pouvoient ſans crime ou ſans danger critiquer la conduite. Ces funeſtes idées empruntées de l'affreux deſpotiſme, rendirent tous les cultes ſerviles, abjects, déraiſonnables, & firent des Dieux les Etres les plus contraires à la

morale, les plus déraiſonnables, les plus deſtructeurs de toute vertu.

La Divinité ainſi changée en un Souverain injuſte & capricieux reçut les hommages des peuples, qui chercherent à la flatter par des baſſeſſes, à la gagner par des préſens, à la corrompre par des offrandes, à la fléchir par des prieres. Comme les Rois, ainſi que les autres hommes, n'agiſſent que par intérêt, comme le deſir de s'approprier les biens & les fruits du travail des autres eſt communément le grand mobile de ceux qui gouvernent, on penſa que le Roi du monde devoit exiger des tributs, envioit les poſſeſſions de ſes foibles créatures, étoit jaloux de leurs proſpérités, regrettoit même les avantages qu'il leur avoit procurés, en un mot avoit le caractere d'un Monarque fantasque qui retiroit d'une main ce qu'il donnoit de l'autre. Toutes les Religions, en conſéquence de ces notions bizarres, ont repréſenté leurs Dieux divers comme avides, intéreſſés, gourmands, ſenſibles aux mêts choiſis & à la fumée des viandes (*c*).

(*c*) On reproche aux Dieux du Paganiſme leur gourmandiſe & leur avidité, cependant le Dieu des Juifs eſt bien plus occupé que tous les autres des repas qu'on doit lui faire; il inſiſte très-longuement & avec prolixité ſur les ſacrifices qui lui ſont les plus agréables, & ſur la ma-

Ainſi pour contenter les goûts de la Divinité, pour calmer ſon envie, pour alimenter ſa pareſſe, pour aſſouvir ſon avarice, pour appaiſer ſa faim, chacun lui fit le ſacrifice dune portion de ſes biens ou de ſa félicité, & la régala des mêts & des parfums qu'il jugea les plus propres à flatter ſon palais ou ſon odorat.

Les traits effrayans ſous lesquels les fondateurs des différentes Religions du monde peignirent leurs Divinités, durent néceſſairement rendre les hommes ſanguinaires ; des Dieux méchans & cruels ne durent point avoir des ſujets humains & pacifiques. Les nations accoutumées à ne voir dans leurs Dieux que des monſtres altérés de ſang, ne tarderent point à croire que c'étoit par le ſang qu'il falloit les appaiſer; elles penſerent que c'étoit les ſervir ſuivant leur goût que de leur immoler des hommes, d'exterminer des peuples pour leur plaire, de tourmenter, de perſécuter, de détruire en leur nom. Ainſi le ſang humain coula ſur tous les autels; les ſacrifices les plus barbares, les plus révol-

niere d'apprêter les mêts qu'il veut que ſon peuple lui ſerve. Enfin il recommande aux Iſraëlites *de ne jamais ſe préſenter devant lui les mains vuides.* V. *Exode chap. XXIII.* vs. 15. uſage qui s'obſerva de tout tems à la cour des Deſpotes de l'Orient.

voltans, les plus douloureux furent censés les plus agréables pour des Dieux antropophages; des peuples se firent un devoir de rassasier la Divinité par des milliers de victimes humaines; d'autres l'appaiserent par le sang de leurs Rois mêmes; des meres, enfin, des meres! arrachant des enfans de leur sein, les donnerent en repas à leur Dieu. A force de méditer un Dieu terrible & de raffiner sur les notions de sa cruauté, des nations éclairées sont parvenues jusqu'à cet excès de folie, de croire que le Dieu de l'univers avoit exigé la mort de son propre fils & que ce ne fut qu'à cette condition qu'il consentit à pardonner au genre humain; il ne fallut pas moins que la mort d'un Dieu pour appaiser sa colere! ce fut-là sans contredit le dernier pas de l'extravagance théologique; il est difficile d'imaginer qu'elle puisse aller au delà.

Telles furent les suites des idées fâcheuses que les nations se formerent de leurs Divinités. Leurs Législateurs les ayant représentées sous les traits de la folie & de la méchanceté, les hommes se conduisirent à leur égard comme des esclaves égarés, qui pour complaire à leurs maîtres tâchent de deviner & de servir

leurs fantaiſies, adoptent aveuglément leurs paſſions, & ſe font un mérite de ſe rendre les complices de leurs déréglemens. Voilà comme en partant du principe que Dieu étoit ſouvent irrité contre le genre humain & la cauſe de ſes maux, les nations ſe ſoumirent à des pratiques auſſi abominables que bizarres, & peu-à-peu ſe perſuaderent que des cérémonies inſenſées pouvoient être méritoires, que la barbarie religieuſe & la folie ſacrée tenoient lieu de raiſon, de bon ſens, de vertus. En conſéquence les caprices & les paſſions des Dieux furent ſecondés par le délire, leur culte devint ſouvent d'une atrocité capable de révolter les cœurs les plus endurcis. L'aſpect de la terreur fut celui ſous lequel les mortels, plus ſenſibles à leurs maux qu'aux biens qu'ils éprouvoient, enviſagerent communément leur Monarque céleſte; ce fut auſſi, comme on a vu, ſous cette face que les Légiſlateurs eurent ſoin de le préſenter, ils ſentirent qu'un Dieu terrible étoit bien plus convenable à leurs intérêts, bien plus propre à rendre les peuples ſouples, qu'un Dieu bon & facile dont on ſe ſeroit trop aiſément permis de violer les décrets; ſi l'on attribua de la bonté à ce Dieu, elle fut prudemment contrebalancée par une ſévérité toujours

inquiétante & capable de fixer l'attention. C'eſt ainſi que les Dieux, après avoir été enfantés par la crainte, furent encore rendus plus effrayans par la fourberie des Légiſlateurs, qui ſe ſentirent intéreſſés à nourrir & à perpétuer la terreur dans les cœurs des hommes ; le fruit de cette affreuſe politique ne fut point de les rendre meilleurs, de les attacher à la vertu, de leur faire obſerver les loix de la nature ; ce fut de les rendre plus ſoumis à leurs guides qu'à la raiſon, de les avilir à leurs propres yeux, d'étouffer en eux toute énergie, tout courage, tout ſentiment de leur dignité. C'eſt en écraſant les hommes à force de terreurs, c'eſt en leur remettant ſans ceſſe ſous les yeux des objets propres à les inquiéter, c'eſt en troublant leur entendement ; c'eſt en irritant leur curioſité ſans jamais la ſatisfaire ; c'eſt en parlant à leur imagination & en faiſant taire leur raiſon, qu'on peut en faire des eſclaves & les retenir éternellement ſous le joug.

On nous dira peut-être, qu'en préſentant un Dieu terrible aux hommes, des Légiſlateurs éclairés crurent avoir trouvé le plus puiſſant des motifs pour les engager à vivre entre eux d'une maniere raiſonnable : mais pour rendre les mortels

raiſonnables, il ne faut point les tromper; il ne faut point les forcer de renoncer à la raiſon, il ne faut point leur dire qu'il exiſte des préceptes plus importans ou plus ſaints que ceux de la nature: il faut leur montrer la vérité, leur faire ſentir les rapports qui les lient les uns aux autres; il faut leur donner une éducation & des loix qui les invitent, les habituent & les obligent à vivre d'une façon vraiment conforme à la nature. Le moyen le plus ſûr d'égarer les hommes & de les rendre méchans, c'eſt de les rendre ſtupides, c'eſt de leur cacher ou de leur déguiſer la vérité, de leur interdire l'uſage de la raiſon & de leur ordonner enſuite le crime au nom du Ciel.

Ce fut la route que prirent tous ceux qui apporterent des Dieux, des Religions & des Loix aux Nations. Loin de les éclairer & de former leur eſprit, loin de leur enſeigner la vraie morale, loin de leur apprendre les voies de la nature, ils ne leur parlerent que par des énigmes & des allégories; ils leur préſenterent des myſteres; ils ne les entretinrent que de fables; ils redoublerent autant qu'il fut en eux leurs incertitudes, leurs embarras & leurs craintes, & ſe firent ſur-tout un devoir de ne jamais développer leur raiſon.

Par cet indigne abus de la confiance des peuples, ceux-ci n'eurent qu'un eſprit de ſervitude ; jettés dans une perplexité continuelle & dépourvus de moyens de s'en tirer, ils furent toujours à la merci de leurs guides, qui ſans principes de morale, étrangers à la vertu, aſſûrés de l'impunité, furent avides, inhumains & menteurs, rendirent au nom du ciel les nations complices de leurs excès & les inſtrumens de leurs paſſions.

L'ignorance & la crainte ſont les deux ſources fécondes des égaremens du genre humain. Il n'eſt donc point ſurprenant que des Divinités enfantées au ſein des allarmes & des malheurs, & rendues plus hideuſes encore par l'impoſture & la politique, ayent porté les hommes peu-à-peu aux plus affeux délires. Si la terreur, préſidant à la formation des Dieux, empêcha les hommes de raiſonner, ſi l'ignorance des forces de la nature ne leur permit pas de reconnoître ſes effets néceſſaires dans les révolutions & les déſaſtres dont ils furent effrayés, il fallut néceſſairement que les moyens qu'ils imaginerent pour détourner ces maux & pour appaiſer les Puiſſances auxquelles ils les attribuerent, fuſſent auſſi bizarres & déraiſonnables que

les Dieux qu'ils s'étoient formés. Chacun ſuivit en cela les caprices de ſon imagination ou de celle de ſes guides ; plus les Divinités furent extravagantes & & méchantes, plus les cultes dont on crut les honorer furent cruels & extravagans. Le raiſonnement n'eut point de fil pour ſe guider toutes les fois qu'il fut queſtion des êtres à la formation desquels la raiſon n'avoit point eu de part. En conſéquence la nature & le bon ſens furent outragés dans preſque tous les cultes que l'on rendit aux Puiſſances inviſibles auxquelles on crut la nature ſubordonnée. Si le malheur, la foibleſſe, l'inexpérience diſpoſent, comme on a vu, l'homme à la crédulité, l'autorité, la confiance, l'habitude & l'inertie l'attachent à des opinions & à des uſages qu'il n'a jamais pu, ni oſé examiner ; ainſi ſans s'en appercevoir il ſe remplit de préjugés : accoutumé à ne jamais conſulter ſa raiſon, il devient le jouet de ſa propre démence ou de celle des autres, & l'on ne peut prévoir juſqu'où l'aveuglement & la déraiſon le porteront. Les conſéquences d'une erreur que l'on regarde comme importante & ſacrée doivent être auſſi variées qu'étendues.

CHAPITRE II.

Des différentes Religions; il ne peut y en avoir de véritable. Des Révélations.

DES Dieux modifiés par des imaginations diverſes ont dû ſuivre les caprices de ceux qui les ont annoncés, & les façons de les ſervir ne purent être que des ſuites de ces mêmes caprices. Si chaque individu eſt forcé de ſe faire un Dieu à part, d'après ſa propre organiſation & ſes propres circonſtances, s'il n'eſt pas deux êtres de l'eſpece humaine qui ayent préciſément les mêmes idées de leur Dieu, il n'eſt pas ſurprenant que les inductions qu'ils en tirent ſoient infiniment diverſifiées; & l'on peut affirmer qu'il n'eſt pas deux hommes dans le monde qui ayent préciſément la même Religion. Tous les Dieux des nations ont des points généraux de reſſemblance; toutes les Religions s'accordent à pluſieurs égards; mais le Dieu & la Religion d'un même pays ſont enviſagés diverſement par chaque individu; chacun d'accord pour les

admettre en gros, les modifie dans le détail à ſa maniere, & s'en fait des idées particulieres ou propres à lui tout ſeul.

Il ne peut donc point y avoir de Religion qui convienne à tous les hommes. Comme ceux-ci varient pour le tempérament, pour les idées, pour les circonſtances phyſiques & morales qui les modifient, ils ne peuvent ni adorer le même Dieu ni convenir du culte qu'il faut lui rendre, ni des notions que l'on doit s'en former: le Dieu d'un lâche ne peut être le même que celui d'un homme intrépide & courageux; le Dieu d'un eſclave du Deſpotiſme ne peut être le même que celui d'un Citoyen libre & qui connoît ſes droits; le Dieu d'un climat fertile & heureux ne peut être celui d'un climat disgracié; le Dieu d'un homme robuſte & ſain ne peut être celui d'un mortel chétif & rempli d'infirmités. Par une conſéquence néceſſaire, la Religion doit ſuivre les idées que l'on s'eſt faites de ſa Divinité; & comme les hommes n'auront jamais de meſure commune pour décider des objets qui n'ont que leurs fantaiſies pour baſe, nous ſommes forcés de conclure que nulle Religion ne peut être vraie, & que jamais le genre humain ne

pourra s'accorder dans les mêmes notions ſur des objets purement imaginaires que chaque homme eſt obligé de voir diverſement: il n'y a que la folie la plus tyrannique qui puiſſe entrependre de décider quel eſt l'homme ou la nation qui ont le mieux rêvé, & dont les rêveries doivent ſervir de regle pour les autres.

Pour qu'une Religion fût vraie il faudroit qu'elle eût pour objet le culte d'un vrai Dieu. Mais parmi cette foule de Dieux divers que les nations adorent comment diſtinguer le véritable? Sera-ce le plus puiſſant? par-tout on leur attribue le même pouvoir. Sera-ce le plus rempli de bonté, de ſageſſe, d'intelligence? par-tout nous voyons les nations gémir ſous le poids de leurs maux tant phyſiques que moraux. Sera-ce le Dieu le plus raiſonnable? hélas! nous voyons par-tout les Dieux ne parler que le langage du délire. Sera-ce celui dont la Religion rend les hommes les plus heureux? nous voyons que par-tout la Religion eſt la ſource primitive de leur aſſerviſſement, de leurs préjugés religieux & politiques, de leurs querelles ſanglantes, de leurs haines invétérées, de leurs tourmens intérieurs, de leurs chagrins les plus cuiſans. Sera-ce le

Dieu dont la morale eſt la plus pure, la plus conforme à la nature de l'homme? nous voyons que par-tout la nature, la raiſon, la morale ſont ſubordonnées aux caprices d'un Dieu changeant ou de ceux qui le font parler, & que ceux-ci ſubſtituent des devoirs ridicules & même des crimes réels aux loix immuables de la nature, aux devoirs de la raiſon, aux intérêts de la Société. Enfin ſera-ce le Dieu qui rend les hommes meilleurs? nous voyons par-tout que les mortels oublient leur Religion & leur Dieu pour ſuivre les paſſions que leurs tempéramens, leur éducation, leurs gouvernemens, leurs uſages, leurs préjugés, leurs opinions & l'exemple leur rendent néceſſaires. Ainſi nulle Religion ne peut fixer les idées des hommes; nulle Religion ne peut être utile à leur bonheur.

On nous dira peut-être que toutes les Religions du monde s'accordent à faire adorer des Dieux méchans, mais que l'on pourroit remédier aux inconvéniens qui réſultent de ces notions fauſſes, en ſuppoſant un Dieu parfaitement bon. Je réponds que cette ſuppoſition eſt totalement impoſſible; dès qu'on ſuppoſe Dieu l'auteur de toutes choſes, on ſe trouve obligé de lui attribuer également les biens &

nous parlent en ſon nom. D'un aut
té quels rapports véritables peut-il y
entre Dieu & les hommes? Ne no
pete-t-on pas ſans ceſſe que Dieu n
rien à l'homme; qu'il eſt le maître
donner ou de lui refuſer ſes graces;
eſt en droit de le punir d'avoir m
des graces qu'il n'a point voulu lui
ner; qu'il peut avec juſtice le damne
des fautes qu'il n'a pu s'empêcher de
mettre? Quels rapports peut-il d
avoir entre les hommes & un d
tout puiſſant qui ne conſulte que ſ
taiſie?

Cependant toute Religion ſuppoſ
ſeulement des rapports entre Dieu
hommes, mais encore quelque révél
une manifeſtation de la Divinité, un
mulgation de ſes loix; mais parmi c
vélations faites à tous les peuples de
re en faveur de laquelle ſe déterm
Sera-ce pour celle qui nous donne
la plus claire de la Divinité? toutes ſ
un principe d'étouffer la raiſon, d'int
l'examen, de nous propoſer des myſ
de jetter notre eſprit dans de prof
ténebres; toutes nous montrent un
incompréhenſible, des myſteres im
trables, des oracles inintelligibles, de

oppoſées aux lumieres du bon ſens; toutes nous ramenent à l'autorité des hommes; mais pour s'en rapporter à l'autorité, il faut avoir des motifs de confiance en ceux qui ſe diſent plus inſtruits que nous des volontés de la Divinité qu'ils nous annoncent; & pour peu qu'on réfléchiſſe on eſt forcé de reconnoître que nul être fini ne peut ſe former une idée d'un Dieu que l'on dit infini, & que par conſéquent tous les hommes n'ont jamais eu & n'auront jamais aucune notion réelle de l'Etre qu'ils ſe croyent obligés d'adorer ou d'honorer de leur culte. De tout cela l'on eſt obligé de conclure qu'il n'exiſte point de vraie Religion ſur la terre, que les hommes n'ont que des ſuperſtitions, c'eſt-à-dire des Syſtêmes de conduite ridicules, arbitraires, inſenſés, & des opinions deſtituées de fondemens.

Il n'eſt point de révélation qui ſoit propre à faire diſparoître l'ignorance & les incertitudes où les hommes ſeront toujours ſur le compte de la Divinité; il n'en eſt pas qui, bien loin de jetter plus de jour ſur cet Etre, ne plonge l'eſprit humain dans des ténebres plus epaiſſes, & n'anéantiſſe ſon Dieu par les contradictions palpables qu'elle débite en ſon nom. En effet on nous dit que la révélation eſt une

preuve de la bonté d'un Dieu, qui, dans ſa miſéricorde, a daigné ſe manifeſter à des hommes choiſis par préférence à d'autres, afin de leur faire connoître ſes volontés ſuprêmes & les moyens de mériter ſes faveurs. Mais cela même ne prouve-t-il pas que le Dieu qui ſe révele n'eſt ni bon ni équitable? Si tous les hommes ont beſoin de connoître la Divinité & de ſe conformer à ſes vues, la révélation d'un Dieu bon auroit dû être univerſelle; une révélation particuliere annonce un Dieu favorable à un peuple particulier, mais injuſte & cruel pour tous les autres, qu'il veut laiſſer dans leur aveuglement: ainſi toute révélation excluſive anéantit évidemment la bonté & la juſtice du pere commun des mortels.

Toute révélation ne répugne pas moins à la ſageſſe divine qu'à la nature de l'homme; quand même cette révélation pourroit être un moyen de connoître la Divinité & ſes loix, ce moyen ne ſeroit que momentané & trompeur. Tout ce qui paſſe entre les mains des hommes eſt ſujet à s'altérer par les différens récits, par la viciſſitude des langues, par l'amour du merveilleux, par le penchant à mentir, à exagérer, par la diverſité des façons de voir, d'entendre, de comprendre, de pen-

ſer ; par la variété preſqu'infinie des eſprits, des intérêts, des préjugés. Ainſi pour qu'une révélation fût ſtable il faudroit que la nature de l'homme fût changée ; mais en ſuppoſant l'homme tel qu'il eſt, il faut néceſſairement que toute révélation devienne à la longue un vrai tiſſu de fables & de rêveries, diverſement modifiées par les eſprits divers qui l'annoncent, qui l'interpretent & qui la reçoivent. Quelles difficultés ne trouvons-nous pas à conſtater les faits qui ſe paſſent journellement dans les ſociétés où nous vivons? Ne voyons-nous pas que ce qui arrive dans un quartier d'une ville, en paſſant de bouche en bouche, s'altere & devient ſouvent un amas de contradictions & de menſonges avant de parvenir juſqu'à nous? Combien eſt-il d'hommes qui ſachent rendre fidélement ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont entendu raconter? comment veut-on qu'une révélation conſerve quelque permanence à travers les ſiecles, les nations, les peuples ignorans, les Prêtres enthouſiaſtes ou menteurs, les intérêts changeans? Ainſi quand il y auroit eu en effet jadis une révélation véritable, cette révélation ſe corromproit, s'altéreroit infailliblement, & deviendroit peu-à-peu un tiſſu de fauſſetés, au milieu deſquelles il ſeroit impoſſible de démêler

la vérité primitive; elle ne ſeroit par conſéquent qu'un moyen abſurde, ridicule, imcompatible avec la nature de l'homme & avec les projets immuables d'une Divinité toute-puiſſante.

En effet ſi Dieu s'eſt révélé dans le tems il a ceſſé dès-lors d'être immuable, il a voulu dans un tems ce qu'il n'a point voulu dans un autre; il a privé les hommes de ce qui leur étoit indiſpenſablement néceſſaire pour le leur accorder dans la ſuite; il n'a pu tout d'un coup leur donner les connoiſſances & les lumieres dont ils avoient beſoin, ou s'il l'a pu il ne l'a point voulu, ce qui ſeroit injurieux ſoit à ſa puiſſance, ſoit à ſa juſtice, ſoit à ſa bonté. (*d*)

D'un autre côté une révélation variable & ſujette à s'altérer ne ſeroit pas compatible avec les attributs de la Divinité.

Quand

(*d*) Les Théologiens nous diſent que la révélation Judaïque fut donnée pour rétablir parmi les hommes la *Religion naturelle*, que l'idolâtrie avoit par-tout entiérement effacée; mais la révélation Judaïque, quoique divine, fut imparfaite, & remplacée par la révélation Chrétienne, annoncée par Jéſus-Chriſt, qui eſt venu ſuppléer aux défauts que Dieu avoit mis ou laiſſés dans ſa révélation antérieure. En bonne foi, ces notions ſont-elles conformes à celles que l'on doit avoir d'un Dieu infiniment parfait? S'il eſt tout-puiſſant que ne rendoit-il tout d'un coup les Juifs charnels & groſſiers ſuſceptibles de la révélation *plus parfaite* qu'il leur donna depuis?

Quand Dieu lui-même ſe tiendroit ſuſpendu au haut de l'atmoſphere, d'où il annonceroit continuellement ſes loix & ſes volontés aux différens peuples de la terre qui paſſeroient ſous ſes pieds; quand même il les annonceroit dans les différens idiômes de ces peuples, à moins de changer l'eſſence même de l'homme, il ne parviendroit pas à les amener à quelqu'uniformité de croyance; les hommes demeurant ce qu'ils ſont, entendroient, concevroient, expliqueroient ſes oracles diverſement; ſa révélation continuelle ne ſeroit qu'une occaſion continuelle de diſputes entre eux, & peut-être qu'à chaque révolution du globe Dieu les trouveroit s'entrégorgeant pour ſavoir dans quel ſens il faut entendre ſes ordonnances du jour précédent. D'où il ſuit qu'une révélation momentanée ſeroit une abſurdité, & qu'une révélation continue ſeroit un grand malheur pour notre eſpece, en la laiſſant diſpoſée comme elle l'eſt. Le Tout-Puiſſant auroit donc mieux fait de refondre l'homme afin de lui rendre une révélation utile, que de ſe donner la peine de l'inſtruire continuement & par lui-même.

Toutes les révélations qui exiſtent ſur la la terre ont été faites par l'entremiſe des

hommes ; la Divinité en tout pays s'eſt ſervie de l'organe de quelque mortel pour faire connoître ſes volontés ſuprêmes. Mais pourquoi faire paſſer par la bouche d'un mortel faillible & menteur ce qu'elle pouvoit inſpirer directement aux cœurs des créatures qu'elle vouloit éclairer ? A quoi bon tous ces miracles prétendus, faits pour appuyer les discours d'un homme, tandis qu'il n'étoit beſoin que d'un acte de la volonté divine pour changer la nature humaine & convaincre toute la terre de ce qu'elle avoit beſoin de faire & de ſavoir ? Un Dieu préſent par-tout & par conſéquent préſent à toutes les ames, ne pouvoit-il pas s'entretenir avec elles directement ? Pourquoi ayant un moyen ſi excellent & ſi ſûr de faire connoître ſa volonté, en prend-il un ſi mauvais, ſi ſuſpect, ſi ſujet à l'erreur ? Pourquoi pouvant agir en Dieu, agit-il en homme ? Pourquoi ne préfere-t-il pas des moyens infaillibles à des moyens douteux ?

C'eſt un être bien étrange que le Dieu théologique ; il eſt revêtu de toutes ſortes de qualités divines, c'eſt-à-dire incompréhenſibles pour l'homme ; & cependant il agit toujours en homme ! Mais encore d'après les révélations qu'on lui attribue dans toutes les parties de la terre ſe conduit-il en homme infiniment ſage, infini-

ment bon, infiniment juſte, infiniment puiſſant, infiniment prévoyant & conſtant? non, ſans doute; il parle pour n'être point entendu; il choiſit un petit nombre d'hommes & réprouve tous les autres: il agit en Sultan qui ne doit rien à perſonne.

Cependant ſa toute-puiſſance n'empêche pas tous ſes projets d'échouer: l'homme eſt en pouvoir de l'offenſer, de troubler l'ordre qui lui plaît, de lui déſobéir, de ſe révolter contre lui. Enfin malgré ſon immutabilité ce Dieu eſt continuellement occupé à faire & à défaire ſon propre ouvrage; l'homme l'oblige à chaque inſtant de changer de meſures; la race humaine, qu'il a créée pour ſa gloire, ne le glorifie point, elle ne fait que l'irriter & l'appaiſer, provoquer ſa fureur par des ouvrages continuels afin de la calmer par des prieres & des baſſeſſes continuelles; en un mot Dieu devient le plus changeant & le plus malheureux des êtres, par la fatale liberté qu'il laiſſe à ſes créatures de contrarier ſes vues; jamais le Tout-Puiſſant ne parvient à leur inſpirer ni les opinions ni les diſpoſitions qu'il déſire; il lui eſt plus facile de bouleverſer les élémens, de ſuſpendre la marche de la nature, de faire des miracles, que de changer le cœur

de l'homme, qu'il tient pourtant dans ſes mains.

Les loix contenues dans toutes les révélations connues & promulguées au nom de la Divinité ſont-elles dignes d'un homme ſage? Elles ſont par-tout puériles, inſenſées; elles annoncent un Dieu fantasque, occupé de pratiques extravagantes, de cérémonies ridicules; elles montrent un Dieu avide de préſens & d'offrandes; elles nous préſentent un Dieu glorieux ſenſible aux baſſeſſes, aux humiliations, aux flatteries de ſes favoris, & n'accordant rien à ſes amis, s'ils ne le lui arrachent à force de prieres & d'importunités.

Ces révélations nous propoſent-elles un Dieu bien moral ou propre à ſervir de modele aux hommes? Elles nous le montrent comme un ſéducteur, qui tend des pièges; comme un juge inique, qui punit les fautes qu'il a invité ou permis de commettre; comme un exterminateur des peuples; comme ſe vengeant de l'ignorance néceſſaire des mortels, & les châtiant d'avoir manqué des lumieres & des forces qu'il n'a point voulu leur donner; comme l'ennemi de la raiſon humaine; comme le plus déraiſonnable des tyrans: & par un renverſement fatal de toutes les idées de morale l'on ſe croit obligé de louer en Dieu ce qu'on dé-

teſte dans l'homme, & de blâmer dans l'homme ce qu'on honore en ſon Dieu.

Toutes les Religions du monde nous parlent d'un Dieu qu'elles prétendent connoître, qu'elles aſſurent être le ſeul véritable, le ſeul digne d'être aimé & adoré; mais auſſi-tôt que la raiſon veut examiner les titres & les prétentions excluſives de ce Dieu, elle ne trouve par-tout qu'une égale folie; par-tout elle voit les contradictions les plus frappantes, les inconſéquences les plus marquées, la conduite la plus déſordonnée. Elle voit en tout pays la Religion établie dans des tems d'ignorance & de barbarie: elle trouve que la Religion des enfans n'eſt que l'effet de la ſottiſe des peres. Elle voit l'enthouſiasme, l'autorité, l'impoſture aidée de la tyrannie fermant par-tout la bouche à la vérité, à l'expérience, au bon ſens. En un mot lorſqu'exempts de préjugés nous voulons contempler ces Religions qui abſorbent l'attention des peuples & de ceux qui les gouvernent, nous reconnoiſſons dans tous les Dieux le pinceau de la crainte, de la démence, de la fourberie; nous ne trouvons qu'obſcurité & myſteres dans les dogmes qu'on leur attribue, nous ne voyons que délire dans les cultes qu'on leur rend,

nous ne voyons que délire dans les inductions qu'on en tire, & tout conſpire à nous prouver que la Religion, loin d'être l'inſtrument de la félicité des hommes, eſt la ſource empoiſonnée d'où ſont découlés tous leurs maux.

CHAPITRE III.

Toutes les Religions nous donnent des idées également contradictoires & ſiniſtres de la Divinité. De l'Idolâtrie. Du Polythéiſme, & du MONOTHÉISME, *ou du dogme de l'unité de Dieu.*

CHAQUE peuple eut ſes Légiſlateurs & ſes Miſſionnaires, & chaque Légiſlateur ou Miſſionnaire apporta un Dieu, un Culte, une Religion créés & modifiés d'après ſon propre cerveau, d'après les préjugés dont il avoit été lui-même imbu, d'après ſes propres intérêts, d'après les ſentimens qu'il voulut inſpirer à ceux dont il s'étoit attiré la confiance & les reſpects. Enthouſiaſte ou fourbe, & ſouvent l'un &

l'autre à la fois, dans les peintures qu'il fit de la Divinité, dans les fables qu'il en raconta, dans les ordres qu'il annonça de ſa part, dans les moyens qu'il indiqua pour lui plaire, il ne conſulta que ſon imagination, que ſes propres rêveries, que ſes intérêts, que les opinions fauſſes déjà reçues par ceux qu'il vouloit perſuader. Il y eut donc autant de Divinités & de Religions qu'il y eut de Légiſlateurs & d'Inſpirés ; les Dieux n'eurent jamais que le caractere & n'eurent pour régle de conduite que les vues des perſonnages qui les annoncerent aux peuples. Un Légiſlateur ambitieux, fourbe, cruel dut offrir aux eſclaves ou aux voleurs qui le choiſirent pour chef un Dieu de ſon affreux caractere (*e*). Un Légiſlateur bilieux, ſombre, capricieux & colere fit de ſon Dieu un être auſſi déſagréable que lui-même. Un Guerrier, un Conquérant repréſenterent l'Etre ſuprême comme un Monarque vaillant qui n'eſtimoit que le courage. Un Impoſteur voluptueux fit de ſon Dieu l'ami

(*e*) Quiconque lira la Bible même reconnoîtra dans le peuple Juif une nation de voleurs, de brigands, de bandits que Moyſe parvint à ſoulever contre leur ſouverain, & à qui, à force de cruautés, il donna un Dieu auſſi féroce & auſſi méchant que lui, & très-analogue à leur façon de penſer.

de la volupté & des plaiſirs des ſens. Un Inſpiré dont les mœurs furent auſteres & farouches fit de ſon Dieu l'ennemi des plaiſirs. Il fallut auſſi conſulter les diſpoſitions des peuples & leurs façons de penſer. Les Orientaux accoutumés à l'eſclavage & ſoumis de tout tems à des Deſpotes ſéveres, inacceſſibles, impitoyables, qui puniſſoient la moindre déſobéiſſance avec la derniere rigueur, eurent des Dieux auſſi abſolus que leurs Rois. Ils furent eſclaves de leurs Prêtres & de leurs Souverains, qui les infecterent à l'envi de ſuperſtitions & de préjugés aviliſſans. Les peuples de l'Occident & du Septentrion, plus belliqueux, plus robuſtes, plus ſains, eurent des Dieux guerriers, vu que la guerre étoit leur élément.

En un mot dans toutes les ſuperſtitions qui ſe répandirent ſur la terre, les Dieux, ainſi que leurs cultes, n'eurent pour baſe que le caractere des hommes qui les firent parler; ils furent dans l'origine accommodés aux diſpoſitions particulieres & aux circonſtances phyſiques & morales des peuples à qui on les annonçoit. Ces diſpoſitions ſont dues aux tempéramens, aux climats, aux alimens, au genre de vie, aux beſoins, aux gouvernemens, aux mœurs, aux préjugés des différens habitans

de notre globe; & comme ces diſpoſitions furent rarement les mêmes, les Dieux & les cultes furent néceſſairement variés. Cependant, comme on l'a déjà fait obſerver, il y eut entre eux des reſſemblances générales; par-tout les Dieux furent des Rois, par-tout ils furent à craindre, par-tout la Religion fut abjecte & rampante; les peuples les plus ignorans & les plus malheureux furent les plus ſuperſtitieux: mais en fait de ſuperſtitions, les plus folles & les plus étudiées doivent l'emporter ſur les autres. C'eſt ainſi que l'Egypte, la Syrie, la Judée, la Phénicie, l'Indoſtan, peuvent être regardés comme les grands ateliers des Dieux & des Religions. Ce fut de ces contrées que l'on vit ſortir des eſſains de Miſſionnaires qui porterent au loin leurs Divinités, leurs rites, leurs Myſteres & leurs Fables. C'eſt dans l'Egypte ſur-tout que prirent naiſſance les folies aſtrologiques, la magie, les enchantemens, l'art des preſtiges, la divination, la prophétie, les ſonges, & enfin la Métaphyſique ou la ſcience des Eſprits & les profondeurs de la Théologie. Un pays mal ſain, & tel que l'Egypte, dont les habitans étoient ſujets à un grand nombre de maladies cruelles, devoit être naturel-

lement disposé à la superstition; d'aille un climat chaud a dû parmi leurs Prê oisifs faire éclore des spéculateurs i nombre, des sorciers, des visionnair des Devins, des Prophêtes, des Inspiré des rêveurs, dont les folies en impose à un peuple malheureux & par son tem rament porté à la mélancolie. En cor quence nous voyons que l'Egypte fu pays le plus extravagant, le plus religie le plus dominé par les Prêtres; ceux-ci de proche en proche infecté l'univers leurs rêveries & de leurs superstitions. (

Telles ont été & telles seront toujo

(f) Toute l'Histoire ancienne prouve évidemment l'Egypte fut le berceau de toutes les Religions. L'*Ad* des Hébreux ou le *Jehovah* dont l'empire s'étend aujo d'hui si loin, est visiblement le même Dieu que l'*Ad* des Syriens & des Phéniciens, que l'*Atys* des Phrygi Tous ces Dieux ont été formés sur le modele de l'*O* Egyptien, qui dans l'origine étoit un emblême de la ture mourante pendant l'hyver & renaissante au printe Voilà la véritable raison de la conformité qui se trouve tre les Mythologies anciennes & modernes. C'est en Eg te qu'Orphée avoit puisé sa Théologie; les *Telchines*, *Dactyli Idæi*, les *Curetes* &c. doivent être regardés c me des Missionnaires qui porterent dans la Grece Dieux, des cultes, des Mythologies & des Théologies; furent reçus avec empressement par les Grecs encore vages & qui n'étoient point réunis en sociétés. Les J ont visiblement puisé leur Religion & leurs cérémo chez les Egyptiens. Ils n'étoient que des Egyptiens *Pr stans*. Les Chrétiens ne sont que des Juifs *Schismatiqu* qui ont avidement adopté la Métaphysique & la Théo gie Egyptienne, réchauffée par Platon, & subtilisée de par une foule de profonds Théologiens.

dans les peuples les diſpoſitions qui feront naître & qui feront adopter les ſuperſtitions & les idées théologiques. Cependant ces notions merveilleuſes n'ayant jamais pour baſe que l'imagination, les rêveries de quelques hommes ainſi que l'ignorance, la crédulité, le peu de lumieres de ceux qui les reçoivent, ne peuvent être invariables. Semblables aux fruits des arbres que l'on transplante, les Religions prennent, pour ainſi dire, le goût du terroir; les Dieux primitifs changent de face, & les ſyſtêmes religieux ſont forcés de s'accommoder aux circonſtances & aux idées des peuples, qui varient avec leurs mœurs, leurs coutumes, leurs principes politiques, & les opinions de leurs guides. C'eſt ainſi que le Dieu des Egyptiens prend une nouvelle forme entre les mains du Légiſlateur des Hébreux; c'eſt ainſi que ce même Dieu prend un aſpect nouveau chez les Chrétiens, & leur demande un culte tout différent de celui qui lui plaiſoit autrefois; le même Dieu & le même ſyſtême religieux prennent des nuances différentes chez les différentes nations. L'Anglois ne le voit point aujourd'hui des mêmes yeux qu'autrefois; il n'en a plus des idées auſſi atroces que ſes peres, ou que ſes voiſins qui continuent à gémir ſous la verge de leurs Prê-

religieuſes ſont perpétuellem
leurs circonſtances préſentes,
fortes que leurs ſpéculation
ſes: leurs Prêtres, qui jamais
tems d'accord entre eux, o
contribué à changer leurs
gieux. Voilà comment, pc
les Dieux ont changé de
les hommes ne peuvent lo
d'une façon uniforme ſur de
n'ont jamais l'expérience &
baſe; leurs chimeres ſont fo
verſifier. Ne ſoyons donc
la Religion enfantée par l'
ſoumiſe aux paſſions & au
mortels, fut changeante com
a que les ouvrages de la raiſo
pables de réſiſter à leurs capric
la vérité qui demeure éternelle

Malgré tous ces changer

Dieux des êtres fâcheux faciles à irriter, propres à inquiéter : la Divinité fut toujours ennemie de la tranquillité de l'homme, ſes Miniſtres la peignirent toujours ſévere. La Religion fut l'Empire des ténebres & des orages; on n'y marcha jamais qu'à la lueur des éclairs; ſes ſujets furent aveugles, & ſes décrets furent exécutés, quelque difficiles & déraiſonnables qu'ils paruſſent, quelque contraires qu'ils fuſſent à la nature, à la raiſon, au bon ſens, au repos du genre humain; les nations enivrées n'oſerent point examiner les ordres de leurs Dieux; elles ſe crurent forcées d'obéir; elles ſe flatterent de les rendre propices, même en outrageant la nature, en violant ſes loix les plus ſacrées, en anéantiſſant leur propre félicité.

„ Je ſuis, dit Jehovah, un Dieu ja-
„ loux, vindicatif, impitoyable. Hé-
„ breux! je ne vous ai tirés des fers que
„ pour ſervir ma jalouſe fureur; j'aban-
„ donne à votre rage la perſonne & les
„ biens de l'impie Cananéen. Dépouil-
„ lez, exterminez des nations qui m'irri-
„ tent par leur culte; périſſe tout mortel
„ qui ne me connoît point; que l'enfant
„ à la mamelle, que la femme éplorée,
„ que le vieillard débile, que la brute
„ elle-même ſoient impitoyablement égor-

„ mon domaine, obéiſſe
„ car je ſuis le Seigneur
„ déſobéiſſance des peres
„ ſans innocens.”

„ Ecoutez, s'écrie Mo
„ & Carthaginois! Je ſui
„ guinaire; faites nâger r
„ le ſang. Pour me ren
„ que la flamme dévore v
„ la mere endurcie me pr
„ ſec ſon fils palpitant;
„ charmée des cris de l'in
„ odorat eſt flatté de la fu
„ brûlées; c'eſt en étou
„ que l'on réuſſit à me pla

„ Romains! combattez
„ (leur diſent des Dieux inj
„ abandonnent la terre pc
„ que le guérrier ſe dévoue
courage: que la férocité

„ ſéjour du carnage: que le genre humain
„ ſoit égorgé ſur l'autel de la patrie: que
„ la nature lui ſoit immolée ſans pitié."

„ Mexicains! (dit un Dieu ſauvage)
„ volez à la conquête; attaquez vos paiſi-
„ bles voiſins; faiſiſſez des captifs pour les
„ égorger devant moi: que leurs cœurs
„ fumans me ſoient offerts. Je ſuis affa-
„ mé de chair humaine; ſongez à me ras-
„ ſaſier, ou craignez mon courroux.".

„ Mortels, engendrés dans la colere!
„ (dit le Dieu des Chrétiens) proſternez
„ vos fronts dans la pouſſiere; immo-
„ lez votre raiſon; ſacrifiez-moi vos pen-
„ chans les plus doux; fuyez les plaiſirs
„ de la vie; détachez-vous de vous-mê-
„ mes & des objets que la nature vous
„ rend chers; haïſſez un monde pervers,
„ je ſuis jaloux de votre cœur; rendez-
„ vous miſérables, que l'amertume & la
„ triſteſſe empoiſonnent vos jours; je ne
„ vous ai donné l'être que pour me répaî-
„ tre de vos douleurs; ce monde n'eſt
„ qu'un paſſage où je prétens vous éprou-
„ ver; ſouffrez, priez, gémiſſez, affli-
„ gez-vous dans cette vallée de larmes;
„ j'aime à voir couler vos pleurs; j'en-
„ tends avec plaiſir les accens plaintifs de
„ vos gémiſſemens; vos hurlemens ſuſpen-

„ dront peut-être mon tonnerre. Quel
„ bonheur pour vous de me connoître!
„ ſachez que je réſerve des tourmens éter-
„ nels à quiconque ignorera mes volontés
„ énigmatiques ; la raiſon m'eſt en hor-
„ reur, je vous en défends l'uſage, vivez
„ dans les allarmes ; nourriſſez-vous de
„ frayeurs, méditez mes jugemens ; le
„ tems ne mettra point de bornes à ma
„ vengeance auſſi cruelle que durable."

Tel fut à-peu-près le langage que toutes les ſuperſtitions firent tenir aux Dieux ; elles eurent pour maxime invariable d'étourdir le jugement des hommes, de les accabler par la crainte & de les empêcher de raiſonner. Quand l'homme eſt bien troublé, on n'a plus beſoin de preuves pour lui perſuader de croire ou d'agir comme on voudra.

Quoi qu'il en ſoit, ceux qui inventerent des Dieux & des cultes pour les nations, ne firent d'abord que perſonnifier la nature & ſes fonctions & la cacher ſous le voile du myſtere & de l'allégorie. Ce ne fut pas aſſez de la peindre à l'aide de la poëſie, il fallut encore parler aux ſens du peuple, & lui montrer des objets matériels qui fixaſſent ſes regards & qui lui repréſentaſſent les Puiſſances inviſibles qu'on lui diſoit d'ado-

d'adorer. Les Dieux prirent donc des formes, & l'emblême ou figure qu'une nation convint d'honorer fut ſon Dieu: de-là toutes les figures bizarres que nous voyons devenir les objets des différens cultes des peuples; nous y retrouvons néanmoins toujours la nature ou ſes diverſes opérations; le tems, les ſaiſons, les révolutions périodiques des aſtres, la terre, la fertilité, la génération, &c. Voilà les élémens primitifs dont on forma ces Dieux qui furent & qui ſeront toujours redoutables pour le genre humain, obſtiné à donner de la vie, de l'intelligence, des projets à tout ce qui fait de l'impreſſion ſur lui ou à toutes les cauſes qu'il ne peut concevoir.

Ainſi les hommes aſſignerent toujours des qualités humaines aux forces, aux Agens ſecrets dont ils ignorent la façon d'agir; il n'eſt donc point difficile de deviner pourquoi ceux qui leur annoncerent des Dieux les repréſenterent le plus communément ſous une forme humaine. C'eſt ainſi que la matiere Ethérée, changée en *Jupiter*, fut repréſentée ſous la forme d'un monarque armé de la foudre & porté par l'aigle qui plane au haut des airs. C'eſt ainſi que le tems, déguiſé en *Saturne*, prit la forme d'un vieillard inexorable, dont la

faux n'épargne rien; c'eſt ainſi que la g
nération, métamorphoſée en *Vénus*, d
vint une femme aimable, ornée de to
les attributs de la beauté &c.

Mais le vulgaire ne ſçut jamais, ou c
moins oublia bientôt l'objet qu'on lui r
préſentoit ſous ces emblêmes ou image
il crut que la Divinité même, ou quelq
vertu ſecrette émanée d'elle, réſidoit da
la matiere groſſiere ou dans la figure qu'
lui montroit; il adora toujours le bois,
pierre, le marbre, l'airain; ſes vœux s'
dreſſerent à ces figures emblématiques, ſa
que ſon eſprit remontât jusqu'aux obje
que ces figures repréſentoient. Ainſi n
quit *l'idolâtrie*. Le plus grand nombre d
hommes fut & ſera toujours idolâtre.
quelques penſeurs plus exercés ne vire
dans les figures qu'on leur montroit q
les emblêmes des Dieux, le peuple y v
les Dieux mêmes; ſi dans des Religio
plus raffinées quelques ſpéculateurs ſo
parvenus à ſpiritualiſer la Divinité, le pe
ple la vit toujours, la reſpecta & l'ado
dans les ſignes ou ſymboles ſous lesqu
on la lui préſenta; parmi nous les homm
qui ſe donnent pour les plus grands enn
mis de l'idolâtrie adorent de cœur & d'e
prit le pain ſacré ſous le ſymbole duqu
le Dieu de l'univers eſt lui-même cach

Ceux qui auroient pu détromper le vulgaire, en lui rappellant que les ſymboles & les formes qu'il voyoit n'étoient point des Dieux, n'avoient aucune vertu, mais n'étoient deſtinés qu'à repréſenter d'une façon ſenſible des cauſes inviſibles, des agens naturels, ou l'oublierent eux-mêmes ou ſe garderent bien de lui découvrir la vérité; ils furent toujours intéreſſés à le tromper, à redoubler ſes erreurs, à lui perſuader qu'ils étoient les poſſeſſeurs, les miniſtres & les interpretes, non d'une ſtatue inanimée ou d'une forme de convention, mais de la Divinité même, d'un être puiſſant & redoutable, d'une force qui devoit en impoſer. L'intérêt des Miniſtres des Dieux eſt toujours de redoubler l'aveuglement & la ſurpriſe des hommes, afin de ſe rendre plus importans à leurs yeux. (*g*).

Les vues bornées du vulgaire ne lui permettant gueres d'embraſſer un grand enſemble, il ne put ſe figurer dans l'origine qu'un

(*g*) C'eſt ſans doute à cette politique qu'eſt due la fureur avec laquelle les Prêtres de l'Egliſe Romaine réprimerent dans les commencemens ceux qui oſerent examiner le dogme de la *préſence réelle* de la Divinité dans le pain conſacré ou dans l'*Euchariſtie*. L'intérêt du ſacerdoce le décidera toujours pour l'opinion la plus favorable à ſes intérêts. Dans les pays où l'*Euchariſtie* n'eſt qu'un Emblême l'Egliſe a bien moins de pouvoir que dans ceux où ce pain eſt Dieu lui-même.

ſeul Dieu eût le pouvoir de gouverner toutes choſes; pour entrer dans ſes idées, on fut obligé de multiplier les Dieux & leurs emblêmes ou figures; l'air: la terre, les mers, le feu, les aſtres, les tems, les ſaiſons furent diviniſés, perſonnifiés, repréſentés: la paix & la guerre, la ſanté & la maladie, l'ivreſſe, la volupté, ainſi que les remors & la triſteſſe dépendirent de Divinités particulieres, ou furent regardés comme des effets ſurnaturels; enfin chaque ville, chaque famille, chaque homme eurent des Dieux particuliers, des *Lares*, des *Pénates*, des Anges tutélaires, des Patrons, des Saints.

Cependant quelques Légiſlateurs ordonnerent de n'adorer qu'un ſeul Dieu, & même de peur que les peuples n'adoraſſent ſon image en ſa place, ils défendirent de le repréſenter ſous aucun ſymbole ou figure. Quelques-uns d'entre eux eurent des peines infinies à forcer leurs ſectateurs de n'adreſſer leurs hommages qu'à un être métaphyſique & caché, qui n'en fut que plus propre à faire inutilement travailler leurs cerveaux. Ce ne fut qu'avec des peines infinies & par des maſſacres réitérés, que le chef des Hébreux détourna ſon peuple du culte des Dieux d'Egypte; les anna-

les ſacrées de ce peuple matériel & groſſier nous le montrent toujours diſpoſé à retomber dans l'idolâtrie. Néanmoins la raiſon humaine ne gagna rien à n'avoir qu'un Dieu unique & dépourvu de figure; cet être vague n'en fut que plus propre à mettre l'eſprit des hommes à la torture: les adorateurs de ce phantôme inviſible s'en formerent des idées bizarres, diſcordantes, ſujettes à des diſputes éternelles; les peuples ne virent jamais en lui qu'un Souverain jaloux, orgueilleux, animé des mêmes paſſions que les Tyrans de la terre. Ceux qui n'admirent qu'un ſeul Dieu, tirerent de ſon unité même une conſéquence très-dangereuſe; ils voulurent qu'il régnât tout ſeul, ils combattirent pour étendre ſon empire, & perſuadés que leur Dieu étoit le ſeul Roi légitime, ils regarderent les autres Dieux comme des uſurpateurs, & traiterent leurs adorateurs en rebelles que l'on devoit exterminer. Les Polythéiſtes furent bien plus accommodans; ils penſerent que chaque Dieu avoit ſon diſtrict, & que ſans l'offenſer on pouvoit tolérer & même admettre d'autres Dieux ſes égaux. Le dogme de l'unité de Dieu fit de cet être un Souverain ombrageux, ennemi naturel

de tous ceux qui vouloient partager ſon trône avec lui. Le Polythéiſme au contraire ſuppoſa que les Dieux des nations formoient une *Ariſtocratie* ou République de ſouverains, qui, ſans nuire à leur bonne intelligence, partageoient entre eux le gouvernement du monde, ſans qu'aucun d'eux prétendît empiéter ſur le département de ſon voiſin. Lorque les partiſans de ces Dieux différens ſe firent la guerre, cette guerre fut politique & jamais religieuſe; le Dieu de la nation ſubjuguée recevoit la loi de celui de la nation victorieuſe, & ſouvent recevoit les hommages du peuple vainqueur. Les Polythéiſtes furent communément moins zélés & plus tolérans que les adorateurs d'un ſeul Dieu. Le zèle n'eſt jamais autre choſe dans l'homme que la paſſion de ſeconder l'ambition & l'orgueil d'un Dieu qui veut régner ſans partage; l'intolérance, la haine & la perſécution ſont des ſuites bien plus néceſſaires dans un ſyſtême religieux qui n'admet qu'un ſeul Dieu, que dans celui qui en admet pluſieurs. (*h*).

(*h*) Les Mages, les Juifs, les Chrétiens & les Mahométans, en un mot tous les *Unitaires* furent toujours haineux, intolérans, animés du deſir de faire des Prôſélytes. Ce fut en conſéquence de ſa Religion que Cambyſe détruiſit les temples d'Egypte & tua le bœuf Apis; l'ivreſſe alors avoit ranimé ſon zèle. Les Romains, qui étoient Po-

Soit que la Religion n'eût pour objet qu'un ſeul Dieu, ſoit qu'elle en admît pluſieurs, ce Dieu ou ces Dieux furent toujours traités en Rois. Le reſpect qu'on eut pour ces Princes inviſibles ou pour les emblêmes ou figures qui les repréſentoient, fit qu'on les ſéqueſtra de la ſociété; on bâtit à ces Souverains cachés des Palais que l'on appella des *Temples*; on les y placa ſur des Trônes, dans des appartemens ſecrets, dont le vulgaire n'oſa point approcher, & que l'on nomma *Sanctuaires*; on leur dreſſa des tables ou les *Autels*; on leur forma des cours compoſées de Miniſtres, d'Officiers & de Serviteurs, que l'on nomma des *Prêtres*; enfin l'on ne ceſſa de combler de préſens ces Souverains, ainſi que ceux qui leur furent attachés & que l'on crut honorés de leur confiance.

Par une ſuite des idés terribles que l'on avoit données ſur la Divinité, & pour nourrir dans les cœurs des peuples la crainte, le reſpect, la ſoumiſſion, l'igno-

lythéiſtes, ſacrifioient aux Dieux des pays où ils paſſoient ou qu'ils avoient ſubjugués; ils ſe ſeroient fait un ſcrupule de les inſulter; il n'y eut que dans les tems où l'avarice l'emporta ſur la ſuperſtition, que quelques-uns d'entre eux ſe permirent de piller des temples.

rance & la crédulité, on plaça communément les Dieux ou leurs images dans des endroits capables d'exciter & d'entretenir ces diſpoſitions dans les ames. Ce fut dans de ſombres cavernes, dans le fond des forêts, dans des lieux redoutables par leur obſcurité que l'on conduiſit les mortels pour adorer les Dieux & pour recevoir leurs oracles. La ſuperſtition, dont l'inquiétude, la terreur & la mélancolie ſont les vrais alimens, doit éviter le grand jour; les Dieux ne doivent point ſe familiariſer avec les hommes; ils ne doivent leur parler qu'obſcurément & dans des lieux qui les diſpoſent à trembler; ce n'eſt que dans les ténebres qu'il faut adorer des êtres que l'on ne peut concevoir & dont il n'eſt point permis d'approfondir ni l'eſſence ni les décrets (*i*).

(*i*) Nos Egliſes Gothiques ſont très-propres à nourrir la ſuperſtition. Un Auteur Italien a dit avec grande raiſon „ que l'horreur ſainte qu'inſpire une caverne ſacrée, une „ obſcurité religieuſe, un jour peu diſtingué de la nuit, „ ſont des choſes très-propres à exciter le reſpect dans „ celui qui adore, & à augmenter la majeſté *nébuleuſe* „ de l'objet que l'on ne voit qu'à demi." Les oracles ſe rendoient communément dans des lieux ſombres & propres à exciter la terreur. *Voyez Agoſtino Maſcardi diſcorſi morali part. I.*

Lucain a dit des habitans de Marſeille :

Numina ſic metuunt : tantum terroribus addit
Quos timeant non noſſe Deos.

PHARSAL. LIB. III.

Les hommes une fois parvenus à fixer ſur la terre le ſéjour des objets de leurs craintes & de leurs eſpérances, voulurent recueillir les fruits de leurs démarches intéreſſées; poſſeſſeurs de la Divinité, c'eſt-à-dire de la Puiſſance à qui tout eſt ſoumis, ils ſe crurent à portée de ſe procurer toutes les choſes qu'ils pouvoient deſirer, d'écarter toutes celles qui leur nuiſoient, de fixer leurs incertitudes & même de connoître l'avenir par le ſecours des Intelligences qui tenoient dans leurs mains les deſtinées des mortels. Les Courtiſans & les Miniſtres des Dieux ne tarderent point à les contenter; on les conſulta ſur tout, on ſuppoſa que des hommes qui jouiſſoient de la préſence & de la familiarité du Souverain caché, devoient être inſtruits de ſes volontés, & que confidens de ſes projets, ils ne pouvoient ignorer ſes deſſeins pour l'avenir. Ainſi les Prêtres furent par-tout les interpretes des Dieux, ils annoncerent leurs oracles, ils prédirent l'avenir, & devenus participans de leur toute-puiſſance ils opérerent des merveilles dont l'eſprit du vulgaire fut ſurpris & confondu. Les Nations proſternées reçurent en tremblant leurs arrêts; elles ſe ſoumirent ſans murmure, elles adopterent ſans examen les

voies qu'on leur preſcrivit pour rendre le ciel propice ; des œuvres, que l'on crut ſurnaturelles parcequ'on ignora la façon dont elles étoient opérées, acheverent de convaincre de la légitimité des ordres qu'on annonçoit & paſſerent pour la ſanction de la Divinité. C'eſt ainſi que l'on vit naître une foule d'arts myſtérieux, fondés ſur le commerce intime des Prêtres avec les Dieux, qui ſont connus ſous les noms d'*Aſtrologie*, de *Magie*, de *Théurgie*, d'*Enchantemens*, d'*Evocations*, de *Miracles*, de *Divination;* ils furent exercés par tous les Prêtres du monde, & ces merveilles en impoſeront toujours à la crédulité des peuples; leur ignorance, leurs craintes, l'amour du merveilleux & la curioſité les diſpoſeront éternellement à écouter & admirer les impoſteurs qui les trompent, & à trouver divin tout ce qu'ils ne pourront concevoir.

Le vulgaire, toujours rempli de l'idée que ſon Monarque céleſte eſt un être redoutable, n'oſa point s'en approcher, il craignit de le voir de ſes propres yeux : ſemblable à un eſclave qui craint de rencontrer les regards irrités d'un maître colere & capricieux, il chargea ſes Miniſtres, qu'il ſuppoſa ſes favoris, de le voir pour lui ; le Dieu, caché pour tout le mon-

le, ne ſe montra d'abord à ceux-ci que ur des montagnes embraſées, au milieu les éclairs & des tonnerres, dans des ſo-itudes effrayantes, dans des forêts téné-reuſes, dans des antres & des cavernes; lans la ſuite il ne ſe fit voir qu'à ſes Frè-res qui ſeuls purent entrer dans ſon ſanc-tuaire; ce fut de ces lieux, dont l'accès ut interdit aux profanes, que la Divini-é preſcrivit ſes loix, annonça ſes dogmes, égla les cérémonies de ſon culte, ordon-a des rites, des expiations, des ſacrifi-es, & ſur-tout fixa le ſort de ſes Minis-res chéris. Ce fut à grands coups de ton-erre que l'on inculqua aux hommes la ma-iere de ſervir leur Dieu, & ce fut par le yſtere qu'on les retint ſous le joug.

Toutes les ſuperſtitions du monde ſe antent d'avoir quelque Dieu pour fonda-eur; toutes ſe fondent ſur l'autorité di-ine, toutes interdiſent l'uſage de la raiſon orsqu'il s'agit des preuves ſur leſquelles lles s'appuyent; enfin toutes menacent les châtimens les plus terribles quiconque ura l'audace de douter des prétendues vé-ités qu'elles annoncent. En un mot les erſonnages qui ont preſcrit des cultes ſe ont par-tout arrogé le droit étrange de e forger des titres & de défendre aux ommes de les examiner. Pour peu que

la raiſon nous parle, nous ne verrons dans toutes les Religions que les ouvrages informes du fanatisme, de l'ambition, de l'avarice & de l'impoſture de ceux qui ſe ſont placés entre le genre humain & ſes Dieux.

CHAPITRE IV.

Du Sacerdoce.

RIEN n'eût été plus avantageux pour les nations que les inſtructions de quelques citoyens honnêtes, qui ayant conſacré leur tems à l'étude de la Nature, à méditer ſes voies, à faire des expériences, à s'enrichir de ſciences réelles & de connoiſſances utiles, les euſſent enſuite communiquées avec franchiſe à ceux que leur travail empêchoit de s'occuper des mêmes objets. Si, au lieu de ſe repaître de chimeres extravagantes & dangereuſes, un certain nombre d'hommes ſe fût occupé de la morale, des rapports qui ſubſiſtent entre les êtres de l'eſpece humaine, des devoirs qui en ſont les ſuites, les Gouvernemens la

damnoit en ce monde aux larmes & aux ſoupirs.

C'eſt ainſi que la Religion, jalouſe de tout ce qui pouvoit détourner l'attention des hommes, voulut les occuper ſeule; elle s'empara excluſivement de l'éducation; elle influa ſur la légiſlation; la politique lui fut ſubordonnée; la morale fut réglée par ſes caprices; la paix des ſociétés fut ſans ceſſe troublée par les diſſenſions néceſſaires qu'elle fit naître; la raiſon & l'expérience furent bannies à perpétuité; la vraie ſcience reçut des entraves ou fut proſcrite avec dédain, & les nations privées de lumieres, d'énergie, d'activité, furent tenues dans l'ignorance & dans un engourdiſſement, dont elles ne ſe tirerent que pour ſe battre & ſoutenir les futiles déciſions de leurs guides religieux. En un mot la ſuſperſtition, uniquement occupée de ſes phantômes, ne préſenta jamais aux hommes des objets faits pour les intéreſſer; ſes inſtructions ne formerent que des eſclaves ignorans, craintifs, inquiets, qui n'eurent de l'activité que pour ſe nuire, & qui furent prêts à fouler aux pieds les devoirs les plus ſaints toutes les fois qu'on leur fit entendre que le ciel le vouloit ainſi.

Tels ſont les fruits que les natians ont recueillis des inſtructions de leurs Docteurs ſacrés; ceux-ci toujours ennemis nés de la vérité, de la raiſon humaine, de la ſcience, furent aveugles eux-mêmes, & prétendirent guider des hommes encore plus aveugles qu'eux, & qu'ils prirent à tâche d'aveugler de plus en plus. Si l'intérêt des hommes, la raiſon, le bon ſens euſſent été conſultés, les arts ſe ſeroient perfectionnés, les travaux auroient été rendus plus faciles, & les nations actives euſſent été à portée d'augmenter la ſomme de leur bien-être; ſi l'on eût médité la politique, on auroit bientôt ſenti que le gouvernement pour être utile doit être juſte, & que les ſociétés ne peuvent être heureuſes, ſi elles ne jouiſſent de la liberté, de la ſûreté, de la paix; ſi l'on eût conſulté la raiſon, l'on eût trouvé que ſans mœurs & ſans vertu les nations ne peuvent ſubſiſter, & que la Religion, les gouvernemens & les loix ſeront toujours inutiles pour contenir les paſſions des hommes, quand l'éducation, l'habitude, l'opinion, la tyrannie religieuſe & politique s'efforceront continuellement de les corrompre, d'égarer les eſprits & d'enchaîner les corps.

C'eſt

C'eſt à ceux qui ont médité ces grands objets qu'il appartient d'inſtruire les peuples; eux ſeuls méritent le nom de Sages; & ce ſont les Sages qui devroient être les ſeuls Prêtres des nations. Au lieu de former des ſuperſtitieux, des lâches, des fanatiques, leurs inſtructions formeroient des Citoyens généreux, induſtrieux, éclairés, raiſonnables. Par là peu-à-peu l'éducation répandroit des lumieres, des connoiſſances, des vertus ſolides; une jeuneſſe ainſi formée, formeroit à ſon tour une poſtérité vertueuſe, éclairée, libre. Chaque Pere de famille transmettroit à ſes enfans les principes, les ſentimens, les vertus qu'il auroit acquis lui-même; il développeroit leur raiſon, il leur montreroit leurs intérêts les plus réels, il leur feroit de bonne heure contracter l'habitude de ſe rendre utiles, il leur feroit ſentir le prix de l'honneur véritable, il leur inſpireroit le deſir de mériter la bienveillance de ceux dont l'eſtime & les ſecours leur ſeront un jour ſi néceſſaires; il leur prouveroit qu'ils ſont intéreſſés à ſervir la patrie, à s'attacher à la grande famille dont l'aſſociation les a faits membres, à ſe conformer à des loix qui ont pour but le bien de tous; en un mot il leur apprendroit à

chérir les noms ſacrés de vertu & de Patrie.

Au milieu de citoyens imbus de ces maximes, un gouvernement équitable, à l'aide des récompenſes & des peines, donneroit de nouvelles forces aux inſtructions domeſtiques & paternelles; ainſi la légiſlation viendroit à l'appui de l'éducation; elle contribueroit à fortifier les préceptes de la morale; elle encourageroit les talens, elle rendroit la vertu néceſſaire; & le Souverain, intéreſſé lui-même à faire le bien, ſeroit le Prêtre de la raiſon, le vrai guide de ſon peuple, le centre de tous les mouvemens de la ſphere ſociale.

Il n'en fut point ainſi chez des peuples que tout concourut à remplir de terreurs & de ſuperſtitions; ceux qui les inſtruiſirent dans la Religion abbatirent leur courage; ils ne leur apprirent qu'à trembler devant leurs Dieux, à les appaiſer par des préſens, à les traiter comme des Rois dont la puiſſance étoit à craindre. Imbues de ces idées, les nations, après avoir formé des Cours à leurs Monarques céleſtes, ſe perſuaderent, comme on a vu, que ſemblables aux Souverains de la terre, les Dieux du ciel montroient de la prédilection pour ceux qui les ſervoient & les approchoient de plus près: ainſi l'on s'imagina que les

Miniſtres & les Courtiſans des Dieux, les Officiens de leurs palais, les perſonnes de leur cortege devoient être des hommes privilégiés, bien plus agréables à leurs yeux que le reſte des mortels, & qui par leur crédit pouvoient tout obtenir de leurs maîtres.

Dans l'origine des ſociétés les Légiſlateurs en furent les premiers Prêtres ; ce furent donc eux qui leur apporterent des Divinités, des Religions, des Mythologies, & toujours ils demeurerent en poſſeſſion d'annoncer & d'interpréter les volontés de leurs Dieux. Le ſacerdoce appartint de droit à ces ambitieux bienfaiſans ou ruſés qui, après avoir mérité la confiance des peuples, s'emparerent de leur inſtruction. Ils furent aidés dans leurs fonctions par des perſonnes éprouvées & choiſies, ſur leſquelles ils ſe repoſerent des détails du Miniſtere ſacré, & qui partagerent avec eux les reſpects des nations. Ainſi les Prêtres formerent entre eux un ordre *hiérarchique*, & participerent à l'éclat de la Majeſté Divine, en raiſon des offices plus ou moins diſtingués qu'ils exercerent auprès de la perſonne des Dieux ; ils conſtituerent dans chaque Nation une claſſe diſtinguée, qui ne fut point confondue avec le vulgaire, dont la familiarité

eût diminué la vénération. Des hommes uniquement deſtinés à ſervir les Dieux furent regardés comme *Sacrés & Divins ;* ils ne furent point placés ſur la même ligne que les autres, qui, dégradés à leurs propres yeux, ſe crurent des *profanes.* Les Prêtres uniquement occupés de leurs ſoins importans ſe renfermerent avec leurs Dieux dans leurs temples, ils vécurent dans la retraite, ils ſe rendirent inacceſſibles au vulgaire, & leurs ſanctuaires devinrent impénétrables: ce que l'on voit tous les jours perd bientôt le pouvoir d'en impoſer. (*k*)

Anéanti devant ſon Dieu, objet conſtant de ſes dédains, le peuple ne ſe jugea plus digne de préſenter lui-même ſes offrandes & ſes hommages à ce Monarque redouté, qu'il voyoit renfermé avec ſes Prêtres dans le fond d'un ſanctuaire, il ſe crut obligé de recourir à l'interceſſion de

(*k*) Le Grand-Prêtre des Juifs n'entroit qu'une fois l'année dans le Saint des Saints. Il s'y préſentoit tout ſeul, & non ſans une crainte vraie ou ſimulée d'en mourir. Quelle devoit être l'idée que le peuple d'Iſraël pouvoit avoir de ſon Dieu ſi redoutable pour le Pontife lui-même! Chez les Payens il y avoit des temples qui ne s'ouvroient pareillement qu'une ſeule fois dans l'année. En matiere de Religion les hommes furent toujours traités comme des enfans; *tremblez devant mon Sanctuaire*, dit Jehovah. V. LÉVITIC. CH. 19. *Quiconque approchera du Tabernacle du Seigneur ſera frappé de mort.* NOMBRES CHAP. XVIII vs. 31. *Votre Dieu eſt un feu dévorant.* V. DEUTERON. CHAP. V. vs. 24. &c.

ſes favoris; ceux-ci furent ſeuls en droit de lui parler, de lui préſenter les dons du vulgaire, de prier & de ſacrifier pour lui, & d'expier ſes fautes. Seuls dépoſitaires des loix qu'ils avoient reçues des Dieux-mêmes, ils furent ſeuls en droit de les interpréter. Ceux qui avoient le privilége excluſif de voir & d'entretenir la Divinité ou d'être inſpirés par elle, étoient, ſans doute, les ſeuls qui connuſſent ſes véritables intentions & l'eſprit de ſes ordonnances. Des fonctions ſi nobles & ſi importantes firent partager aux Prêtres la vénération de l'Etre inviſible dont ils étoient les organes: médiateurs entre lui & les hommes, ils commanderent aux nations, leurs décrets ne rencontrerent plus d'obſtacles; qui eût en effet oſé leur réſiſter? Les Rois, ſoumis comme les derniers de leurs ſujets à l'empire des Immortels, furent toujours forcés de plier ſous le joug du ſacerdoce; le choix d'un peuple ſuperſtitieux pourroit-il être douteux entre ſes Maîtres céleſtes, ſes guides ſacrés & ſes Souverains profanes dont la gloire eſt éclipſée par celle du Très-Haut? (*l*).

(*l*) *Nulla res efficacius multitudinem regit quam ſuperſtitio; alioqui impotens, ſæva, mutabilis, ubi vana religione capta eſt, melius vatibus quam ducibus paret.*
QUINT. CURT. LIB. IV. CAP. 10.

Les connoiſſances, les talens, la ſcience donnent une ſupériorité néceſſaire à ceux qui les poſſedent. Ce fut ſouvent en apportant des découvertes utiles à des nations ignorantes & ſauvages que les Légiſlateurs mériterent leur confiance, leur firent adopter leurs Dieux, leurs cultes & leurs loix, & parvinrent à les ſubjuguer. Lorsque les cultes furent une fois établis, & les Prêtres ſéqueſtrés du vulgaire, ceux-ci ſe bornerent au ſoin des autels, & dégagés par la généroſité des peuples de l'embarras de ſonger à leur propre ſubſiſtance, ils eurent le loiſir de ſe livrer à la contemplation, ils méditerent pour les autres, & découvrirent ſouvent des choſes avantageuſes à la ſociété. Les uns étudierent les vertus ſecrettes des plantes, les maladies du corps humain, les moyens de les guérir; d'autres obſerverent le cours des aſtres & prétendirent bientôt y lire les deſtinées des mortels; d'autres trouverent dans la nature des moyens d'étonner leurs concitoyens & d'en impoſer à leur crédulité. Les Prêtres furent les premiers Médecins, les premiers Juriſconſultes, les premiers Légiſlateurs, les premiers Juges, en un mot les premiers

Savans des ſociétés naiſſantes (*m*); nous y voyons la Poëſie, la Muſique, la Médecine, l'Aſtrologie, la Magie, la Phyſique exercées par eux, & quelquefois même la Morale & la Philoſophie; leur ſavoir les fit conſidérer de tout le monde. Le ſouverain ſe ſervit d'eux dans ſes entrepriſes; le ſoldat les reſpecta au ſein même du carnage. Chacun eut beſoin de leurs ſecours; chacun trouva dans ſon Prêtre des reſſources, & le crut un homme divin, parce qu'il ne connut pas les ſecrets de ſon art. Auſſi le ſacerdoce eut-il ſoin de ne point communiquer la ſcience; en paſſant par ſes mains les connoiſſances les plus ſimples contracterent toujours un ton énigmatique & myſtérieux qui en retarda viſiblement les progrès; jamais les Prêtres ne conſentirent à découvrir la vérité toute nue, elle fut toujours masquée par eux ſous des allégories, exprimée par des hiéroglyphes, couverte des ombres du myſtere, réſervée à un petit nombre d'hommes éprouvés & défigurée pour les au-

(*m*) En Egypte les Prêtres étoient Juges; leur chef portoit au col un Saphire qu'on appelloit *Vérité*. *V. Ælian. var. Hiſtor. Lib. XIV. Cap.* 34. Les Druïdes exerçoient les fonctions de Juges parmi les Celtes.

tres par l'alliage du menſonge & du merveilleux. (*n*).

Nous n'en ſerons point étonnés quand nous réfléchirons que ce qui eſt ſimple, familier & connu, perd ſes droits ſur l'admiration des hommes, au lieu que le myſtere irrite leur curioſité, le merveilleux fait travailler leur imagination & ils ſont ſtupéfaits à la vue des choſes qui ſurpaſſent leur entendement. Tout homme qui ſe dit poſſeſſeur d'un ſecret important, devient conſidérable aux yeux du vulgaire, acquiert de la ſupériorité, eſt regardé comme un être favoriſé des cieux. C'eſt ſur ces diſpoſitions que furent toujours fondés les myſteres ; les Prêtres par leur moyen ſe firent conſidérer, & ne communiquerent leurs ſecrets qu'après s'être, par des

(*n*) L'allégorie conſiſte à énoncer une choſe de maniere à en faire entendre une autre. L'antiquité nous atteſte que *l'allégorie* étoit une invention d'Egypte ainſi que les *hiéroglyphes :* les Prêtres, jaloux de leurs découvertes, les imaginerent comme des moyens de les transmettre à leurs ſucceſſeurs, ſans les faire connoître au vulgaire. Tous les Prêtres furent toujours myſtérieux ; parmi les Druïdes il étoit défendu de coucher leur doctrine ſacrée par écrit, de peur qu'elle ne fût examinée. C'eſt par le même principe que les plus ruſés des Prêtres Chrétiens ont voulu ôter des mains du peuple les livres ſur leſquels leur croyance eſt fondée ; il eſt évident que rien n'eſt plus abſurde que d'imaginer qu'un Dieu bon & ſage, voulant faire connoître ſes intentions aux hommes, puiſſe ſe ſervir d'allégories, c'eſt à dire, d'un langage inintelligible pour le plus grand nombre d'entre eux.

épreuves multipliées, assurés de la discrétion de ceux dont ils avoient irrité la curiosité. (*o*)

Comme les Dieux furent réputés les auteurs de tous les événemens qui arrivent dans ce monde, il fut naturel de consulter leurs ministres dans toutes les entreprises & de ne rien faire sans leur aveu; par-là les Prêtres devinrent les arbitres du sort des Etats, tantôt ils encouragerent les nations par des oracles favorables, tantôt ils les abbatirent par des prédictions & des présages sinistres. De-là cette foule d'Inspirés qui, sous les noms de *Devins*, de *Voyans*, de *Prophêtes*, d'*Augures*, d'*Haruspices*, décideront de toutes les entreprises, rendirent souvent inutiles les projets les plus avantageux, furent toujours sûrs de commander à la stupidité des peuples & d'allumer dans leurs ames les passions les plus contraires aux intérêts de la société. (*p*)

(*o*) Strabon Liv. XVII. dit que Platon & Eudoxe, après un séjour de treize ans en Egypte, pendant lesquels ils ne cesserent de faire leur cour aux Prêtres d'Héliopolis & de ramper devant eux, ne purent en rien obtenir que la découverte par laquelle on leur apprit que la vraie mesure de l'année étoit de six heures plus longue que celle qui étoit en usage chez les Grecs. Le ton mystérieux & fanatique de la Doctrine de Pythagore & de Platon est dû visiblement aux Prêtres Egyptiens, dont tous deux avoient pris des leçons.

(*p*) Euripide dit que *celui qui devine le mieux est le*

Les connoiſſances ſublimes & variées des Prêtres les rendirent plus chers, plus précieux, plus reſpectables aux nations; les reſſources continuelles qu'elles crurent trouver en eux, leur crédit auprès des Dieux, la ſupériorité néceſſaire que l'expérience leur donna ſur les autres citoyens, les fit regarder comme l'ordre le plus important de toute ſociété. Le merveilleux vint encore à leur ſecours; pluſieurs d'entre eux étudierent la nature & mirent à profit ſes phénomenes pour étonner, éblouir, intimider le vulgaire; celui-ci toujours ignorant, crut ces effets ſurnaturels, & ſon imagination prévenue vit ſans ceſſe tout ce que ſes Prêtres voulurent lui faire voir (*q*). De-là cette foule de prodiges,

meilleur Prophète. Les Prophêtes des Hébreux étoient évidemment des Jongleurs, des Devins, des diſeurs de bonne avanture, tels que ceux qu'on trouve dans tous les pays du monde, vivans de la ſimplicité des peuples.

(*q*) Tous les tours ou miracles, que la Bible attribue à Moyſe & aux Sorciers de Pharaon, ſemblent prouver que les Prêtres d'Egypte poſſédoient un grand nombre de ſecrets de phyſique & de chymie que leur génie myſtérieux a fait perdre depuis. Peut-être que Moyſe, dont la face parut reſplendiſſante aux Iſraëlites, avoit connoiſſance du *phoſphore* de Godefroy. Quels miracles les Prêtres du Paganiſme n'auroient-ils pas pu opérer à l'aide de la poudre à canon, & du magnétiſme; &c! Moyſe avoit, ſans doute, beau jeu avec les Iſraëlites puiſqu'il leur faiſoit croire qu'une colonne de nuée les conduiſoit, tandis que cette colonne n'étoit réellement qu'un braſier qu'il faiſoit porter à la tête de l'armée, ſuivant l'uſage des Orientaux.

de preſtiges, de miracles que l'on regarda comme des ſignes indubitables de la volonté du ciel, qui s'expliquoit par le déſordre ou la ſuſpenſion que les Dieux à la voix de leurs Prêtres mettoient dans les loix de la nature. Ces merveilles prétendues aſſurerent de plus en plus la puiſſance ſacerdotale, confondirent la raiſon des peuples, & les diſpoſerent à croire aveuglément tout ce qu'on voulut propoſer à leur crédulité. En effet comment réſiſter à des hommes auxquels la nature elle-même eſt forcée d'obéir? Comment douter de la vérité de leurs paroles, tandis que le ciel & la terre leur rendoient les plus éclatans témoignages? Comment refuſer de ſoumettre ſa raiſon à des perſonnages capables d'opérer des merveilles ſi propres à la confondre? C'eſt à force de prodiges que l'on peut venir à bout de dompter la raiſon; une œuvre ſurnaturelle, qui n'eſt jamais qu'un effet dont le peuple ne connoît point la vraie cauſe, ſera toujours pour lui un argument plus fort que les raiſonnemens les plus ſenſés; la raiſon ne parle ſouvent qu'à des hommes incapables de l'entendre & de ſuivre les preuves dont elle s'appuie; un miracle parle aux yeux des hommes les plus groſſiers, & porte la conviction avec lui.

La plupart de ceux qui ont donné des Religions aux hommes ont donc prouvé leurs miſſions par des miracles; mais toutes les Religions du monde datent des tems d'ignorance ; plus les peuples ſont ignorans plus le merveilleux à de pouvoir ſur eux; & plus on eſt en droit de récuſer leur témoignage ; cependant dès que nous doutons de la vérité d'une Religion, on nous ferme la bouche en nous citant les merveilles que ſes fondateurs ont opérées aux yeux d'une multitude, dont on reconnoît l'ignorance & la ſtupidité : on veut que des preſtiges, dont une populace ſans lumiere fut témoin, ſervent encore de preuves à des hommes plus éclairés que la réflexion & l'expérience ont détrompés du merveilleux. Ce ne fut jamais que dans les tems de ténebres que les Prêtres eurent le pouvoir de faire deſcendre du ciel les titres de leur grandeur, mais ces titres s'effacent, s'anéantiſſent, & peuvent difficilement ſe renouveller lorsque les nations ſont parvenues à s'éclairer. Dans les ſociétés inſtruites il ne ſe fait plus de miracles; alors le ſacerdoce, faute de pouvoir en opérer de nouveaux, eſt réduit à faire uſage des miracles anciens. (r)

(r) On voit par-là pourquoi les Prêtres ont toujours été ennemis de la ſcience & des nouvelles découvertes. A

CHAPITRE V.

De la Théocratie ou du gouvernement Sacerdotal.

TELLES ſont les armes avec leſquelles le ſacerdoce eſt parvenu à conquérir les nations, & à ſe placer ſur le thrône de l'univers, à côté des Dieux devant

meſure que les hommes deviendront plus inſtruits, la puiſſance ſacerdotale doit néceſſairement diminuer; l'étude de la nature doit ſur-tout déplaire aux Prêtres, elle eſt propre à renverſer leurs ſyſtêmes métaphyſiques, & à leur oter à jamais le pouvoir de faire des miracles.

A l'égard de l'eſprit myſtérieux que l'on voit régner dans toutes les Religions tant anciennes que modernes, il eſt fondé, comme on a dit, ſur ce que les hommes ſe font communément une haute idée de ce qu'ils ne comprennent pas; les choſes qu'on leur cache font travailler leurs cerveaux. Synéſius dit avec raiſon „ *que le peuple mépriſe* „ *toujours ce qui eſt facile à comprendre, & que par con-* „ *ſéquent il faut que la Religion lui préſente quelque cho-* „ *ſe de ſurprenant & de myſtérieux pour frapper ſes yeux* „ *& pour exciter ſa curioſité.*" La Religion Romaine eſt bien plus populaire que la Religion Proteſtante, vu que la premiere eſt plus abſurde & plus hériſſée de Myſteres, tandis que la ſeconde s'eſt rendue difficile ſur quelques Dogmes inſenſés, quoiqu'elle en admette tant d'autres, auſſi contraires au bon ſens. Peut-être que l'obſcurité, la bizarrerie, l'abſurdité myſtérieuſe du Chriſtianiſme ſont les cauſes de l'avidité avec laquelle il fut reçu. En matiere de Religion la plus divine eſt la plus merveilleuſe, la plus inconcevable eſt la meilleure.

lesquels il faiſoit trembler les hommes. Les erreurs du genre humain ſe ſont diverſifiées; des ſuperſtitions vieillies & tombées dans le mépris ont fait place à des folies nouvelles; les Dieux eux-mêmes ont changé, mais quel que fût leur ſort, les artifices, les reſſources & le pouvoir de leurs Miniſtres furent toujours les mêmes; les eſpérances & les craintes des peuples, leur ignorance & leur crédulité, leur paſſion pour le merveilleux rendirent les Prêtres en tout tems les maîtres & les guides des nations; toujours ils commanderent à leur imagination, ils enchaînerent leurs eſprits, ils partagerent le pouvoir & la majeſté des Dieux qui furent en régne.

Si, comme on a vu dans le chapitre précédent, les Légiſlateurs des peuples en furent les premiers Prêtres; par une ſuite néceſſaire ils en devinrent ſouvent les premiers Souverains. Plus on s'enfoncera dans l'antiquité plus on y verra le ſacerdoce & le pouvoir ſuprême exercés par les mêmes hommes. Rien en effet ne fut plus naturel que de ſe ſoumettre en tout & ſans réſerve à l'autorité de ces perſonnages reſpectables dont on avoit reçu tant de bienfaits, que l'on ſuppoſoit les favoris des Dieux, qui opéroient tant de merveilles, par le miniſtere desquels on recevoit les

volontés du ciel. Que de titres pour leur accorder la soumission la plus aveugle, la confiance la plus entiere, la vénération la plus profonde! quel ascendant ne doivent pas donner à ceux qui les possedent sur une multitude ignorante, la connoissance des secrets de la nature, le talent de la parole, l'art d'allumer l'imagination, le secret d'abbatre l'ame & sur-tout le privilege de faire parler les Dieux! Rien ne peut, sans doute, égaler le pouvoir qu'une ame forte ou rusée, à l'aide de l'enthousiasme & des prodiges, sçait prendre sur des ames foibles, tremblantes, dénuées l'expérience & de la faculté de penser.

Ne soyons donc point surpris si nous trouvons presque par-tout des vestiges plus ou moins marqués du gouvernement sacerdotal; il dut être absolu & despotique parce que la volonté des Dieux doit être la régle des hommes & n'est point faite pour rencontrer des obstacles; il dut être illimité dans son pouvoir, parce que ce seroit un crime que d'oser faire un pacte ou des conventions avec un Dieu, que sa puissance suprême dispense de toute obligation, & qui ne peut s'asservir à aucuns devoirs. Les loix pénales durent être effrayantes, parce qu'il n'est point de plus grand crime que de désobéir à son Dieu

ou de ſe révolter contre lui ; ce gouvernement dut être violent & tyrannique parce que la terreur en fut la baſe ; il dut être inſenſé parce qu'il eut pour régle & pour modele des êtres fantasques & déraiſonnables, copiés d'après les plus méchans des hommes ; enfin l'impunité enhardiſſant ſa licence, il dut tout ſe permettre & faire éclore les abus les plus crians.

Tant que le gouvernement ſacerdotal n'eut point de concurrent, on lui donna le nom de *Théocratie* ou de gouvernement divin. Dieu fut cenſé gouverner par lui-même toutes les fois qu'il n'eut que ſes Miniſtres pour repréſentans, des Prêtres pour Interpretes de ſes volontés ; cependant à la longue des profanes ambitieux reſpectant peu les droits du ſacerdoce, ſont preſque par-tout parvenus à lui ravir une portion de ſa puiſſance divine. Ce fut, ſans doute, l'abus que les repréſentans de la Divinité firent de leur pouvoir, ce furent l'indolence préſomptueuſe & les excès des Prêtres ſouverains, qui engagerent les peuples & les ſoldats à conſentir à ce partage de l'autorité ſouveraine. (*s*).

Le

(*s*) Les livres des Hébreux nous montrent un Légiſlateur envoyé par un Dieu tout ſacerdotal, uniquement occupé de ſes Prêtres qui veut que ſon peuple choiſi n'obéiſſe qu'à

: ſacerdoce fit une faute irréparable pour
oir négligé de toujours réunir la force
s armes à celle de l'opinion, ce qui au-
t rendu ſon empire éternel.
Ainſi la tyrannie ſacerdotale ſe détrui-
elle-même en grande partie; des guer-
rs actifs, ambitieux, arracherent peu-à-
1 le ſceptre des mains trop foibles pour
ſoutenir, ou qui en avoient viſiblement
iſé; ils dépouillerent les Dieux & leurs
niſtres d'un pouvoir trop étendu, ils
ſerent à ceux-ci le ſoin de gouverner
eſprits, & ſe chargerent eux-mêmes
l'adminiſtration politique; par-là il s'é-

Prêtres. Ce ne fut qu'à la longue que les Hébreux, nus guerriers, arracherent aux Prêtres leur pouvoir & rent le Dieu & ſon Prophête de leur donner un *Roi ombattît à leur tête.* Le Dairi des Japonois fut long- le Pontife & le Roi de ce pays; à la fin la puiſſance : fut arrachée de ſes mains par un Général ambitieux. Théocratie ſubſiſta fort longtems chez les Mahométans, les *Califes*, ou ſucceſſeurs de Mahomet, furent des ɔtes ſpirituels & temporels, juſqu'à ce que la puiſſance : fut otée à des hommes trop indolens pour l'exercer. l'Indoſtan la Caſte des *Bramines* ou Prêtres de l'In- n, ſe prétend ſupérieure à celle des *Rajas* ou Prin- il fut un tems où le ſceptre étoit entre les mains de Prêtres. La Théocratie ſubſiſta longtems en Europe; ape au nom de ſon Dieu, dont il ſe dit le Vicaire, y :a le pouvoir le plus abſolu ſur les Rois de ſa ſecte. inſolence & ſon avidité révolterent peu-à-peu les Sou- ns & dégoûterent quelques peuples de ſon joug; ce- ant l'on ne peut douter que les Gouvernemens Chré- ne ſoient encore par-tout honteuſement ſoumis aux es.

tablit deux Légiſlateurs & deux Puiſſances dans toutes les nations. Mais le ſacerdoce conſerva toujours le droit de parler au nom des Dieux & de faire chanceller les Rois mêmes ſur leur trône; ſa puiſſance *ſpirituelle*, fondée ſur l'opinion, fut toujours aſſez forte pour ébranler les Empires juſque dans leurs fondemens.

Les Prêtres néanmoins, peu contens du pouvoir qui leur étoit reſté, chercherent toujours à remonter ſur le trône dont une force profane les avoit chaſſés; dans toutes les nations la puiſſance ſpirituelle fut la rivale & l'ennemie de la puiſſance temporelle: le prêtre n'oublia jamais que ſes droits venoient du ciel; jamais il ne fut véritablement ſoumis aux Souverains de la terre. Toutes les fois qu'il ſe ſentit trop foible pour combattre l'autorité politique à viſage découvert, il cabala ſourdement contre elle, il regarda toujours les Rois profanes comme des uſurpateurs, & il ne leur pardonna que lorsque ceux-ci ſe laiſſerent guider par lui, & lui permirent de régner ſur eux-mêmes.

Les annales d'un grand nombre de peuples nous fourniſſent des exemples mémorables de l'aſcendant que le ſacerdoce ſçut prendre ſur les Rois. Diodore de Sicile nous apprend que les Prêtres de Méroë or-

donnoient à leur Monarque de ſe donner la mort, dès qu'il avoit eu le malheur de déplaire à la Divinité; le Souverain, ſans répliquer, étoit obligé de ſe conformer à ce terrible arrêt. Nous voyons chez les Hébreux un conflict perpétuel entre les Rois d'un côté, & les Prêtres, les Inſpirés, les Prophêtes d'un autre; tout Prince qui ne fut point aveuglément dévoué aux Miniſtres du Très-Haut fut communément traverſé dans toutes ſes entrepriſes, & n'eut pour l'ordinaire qu'une fin tragique à eſpérer. Parmi les Chrétiens le ſacerdoce donna dans tous les ſiecles des preuves fréquentes de ſon pouvoir; ſouvent les hommes de cet ordre ont jugé & dépoſé leurs Souverains. Aujourd'hui même encore dans les pays qui ſe flattent d'être les plus éclairés, le levain de la ſuperſtition eſt toujours aſſez fort pour embraſer l'imagination des peuples fanatiques, diſpoſés à vanger les outrages prétendus que la puiſſance ſouveraine oſe faire à leur Dieu; ce Dieu fait cauſe commune avec ſes Miniſtres; il eſt bien rare qu'il laiſſe impunies les injures qu'on leur fait ou le mépris de leurs ordres.

Tout favoriſa le ſacerdoce dans ſes entrepriſes, ſes prétentions, ſes attentats;

les préjugés qui lui attachoient le vulgaire furent bien plus forts & plus enracinés que ceux qui les ſoumettoient à leurs ſouverains temporels. Il n'eſt gueres de contrées où l'intérêt des Prêtres n'ait fait couler à grands flots le ſang des nations. Les peuples plongés dans l'ignorance eurent communément dans leurs guides ſpirituels une confiance opiniâtre, fatale à leur propre tranquillité. L'intérêt du Prêtre fut toujours l'intérêt de ſon Dieu, les droits du Prêtre furent les droits de ce Dieu, ſes prétentions furent fondées ſur l'autorité divine, ſes opinions paſſerent en tout tems pour des oracles du ciel, ſes crimes mêmes furent ſacrés & les loix civiles n'eurent point le droit de les punir. Ainſi le ciel & la terre s'armerent de concert lorsqu'il fut queſtion des intérêts du ſacerdoce; les Rois eux-mêmes n'y toucherent point impunément, ils furent obligés de ſe ſoumettre comme les autres à ſes déciſions; ils s'expoſerent à une perte certaine dès qu'ils voulurent y réſiſter. Quels droits plus inconteſtables que ceux que la Divinité a formellement donnés? quelle force peut réſiſter à l'épée du Seigneur?

Toutes les fois que des Souverains eſſayerent de limiter le pouvoir de ces hommes indomptés, mépriſerent leurs opinions

futiles, voulurent arrêter leurs excès & dompter leur opiniâtreté, en un mot crurent devoir les empêcher d'abuſer de leur puiſſance, auſſitôt mille clameurs s'éleverent de toutes parts. La majeſté de l'être ſuprême ſe trouvoit outragée, le culte étoit en danger, les fondemens du temple étoient ébranlés, les nations étoient menacées des plus affreux déſaſtres. Les noms d'*impies*, de *ſacrileges*, d'ennemis du ciel, d'uſurpateurs, de tyrans, furent prodigués aux Monarques qui n'eurent point pour l'*Ordre ſacré* la déférence qu'il exigeoit. *Vous allez tous périr! le ciel eſt irrité! les Dieux ſont attaqués! le temple eſt profané! la puiſſance civile met la main à l'encenſoir!* tels ſont les cris de guerre du ſacerdoce; à ces mots effrayans, dans les tems d'ignorance & de vertige, le fanatique aiguiſa ſes couteaux, les peuples ſe ſouleverent, ils ſuivirent ſous leurs guides ſpirituels l'étendart de la révolte, & mille bras ſe préſenterent pour ſervir contre le trône la vengeance des miniſtres des autels. Le ciel fut toujours prêt à prendre parti pour ſes ſerviteurs irrités; tout Prince qui leur réſiſta ſe révolta contre Dieu même, il devint dès lors indigne de vivre ou de régner.

Ne ſoyons point ſurpris de ces maximes ſi nuiſibles au repos des Etats, ni des excès qui en furent les conſéquences néceſſaires; dès que les Dieux ſont les maîtres des Rois ainſi que des ſujets; dès que rien n'eſt plus important que leur culte; dès que la Religion eſt ſuppoſée d'inſtitution divine; dès que les Prêtres ſont les ſeuls dépoſitaires des volontés du Très-Haut, la puiſſance temporelle doit être en tout ſubordonnée à la puiſſance ſpirituelle; tout Prince qui lui réſiſteroit ſeroit un rebelle inſenſé, qui méconnoîtroit la ſource de ſa propre autorité. Si le pouvoir des Rois n'eſt, comme tant de Souverains ont follement prétendu, qu'une émanation de celui du Très-Haut, ſi c'eſt à Dieu ſeul qu'ils reconnoiſſent devoir leur autorité, & ſi d'un autre côté les Prêtres ſont les uniques interpretes des volontés de ce Dieu, il n'eſt point douteux que d'après ces principes un Monarque eſt déchu de ſon pouvoir dès que le ciel déclare ſa volonté par la bouche de ſes Miniſtres; ſi ſur leurs ordres il refuſoit de dépoſer le ſceptre & la couronne, il ne ſeroit plus qu'un uſurpateur; ſi c'eſt Dieu qui fait les Rois, Dieu doit avoir en tout tems le droit de les défaire.

D'où l'on voit que les Souverains en prétendant n'être redevables de leur pouvoir qu'à Dieu ſeul, & n'être comptables qu'à lui de leurs actions, ſe ſont mis dans une dépendance réelle du caprice des Prêtres, toujours ſeuls en droit de faire parler la Divinité ; mais lorsque celle-ci ſe ſera une fois expliquée, lorsqu'elle aura rejetté ou proſcrit le Souverain qui lui déplaît, quel parti prendront les peuples ? Combattront-ils contre Dieu même ? S'expoſeront-ils à ſa colere éternelle ? Non, ſans doute ; *il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.* Les Rois ne ſont à craindre qu'en ce monde, la vengeance divine s'étend au delà même du trépas. D'après ces notions les peuples ne peuvent donc héſiter à ſe déclarer pour leurs Prêtres, & chaque fanatique religieux doit ſe perſuader qu'il fait une action méritoire en détruiſant le Prince que ſes Prêtres lui déſignent comme un rebelle, un tyran, un être proſcrit par ſon Dieu même. Dans un pays ſuperſtitieux le ſort des Rois doit être perpétuellement dans les mains du ſacerdoce ; ſi les peuples étoient conſéquens, les Théologiens ſeroient toujours les ſeuls arbitres des Empires & de ceux qui les gouvernent ; ceux qui parlent au nom des Dieux

ſont faits pour être les vrais maîtres des Nations & pour n'en point reconnoître ici-bas. (*t*).

En effet le pouvoir ſacerdotal eſt partout établi ſur les fondemens les plus ſolides; il a pour lui les craintes & les eſpérances des hommes; l'éducation, l'habitude, l'ignorance & la foibleſſe viennent continuellement à ſon ſecours & affermiſſent ſon empire. Cébes nous repréſente l'impoſture comme aſſiſe à l'entrée de la porte qui conduit à la vie, & faiſant boire à tous ceux qui s'y préſentent la coupe de l'erreur. Cette coupe c'eſt la ſuperſtition; ſes Miniſtres s'emparent des premieres années de la jeuneſſe, l'éducation des citoyens eſt par-tout confiée aux interpretes des Dieux; elle n'a pour objet que de les infecter de la contagion ſacrée, de les prémunir contre les remedes afin de

(*t*) Les Prêtres dans les nations modernes ne portent point les armes; le Papiſme (c'eſt-à-dire la ſecte la plus ſacerdotale & la plus ſanguinaire du Chriſtianiſme) a pour maxime que l'Egliſe *abhorre le ſang*; il eſt vrai que ſes Prêtres ne le répandent gueres par eux-mêmes; ils ont communément à leurs ordres des Princes & des Magiſtrats qui les diſpenſent de cette peine; ceux-ci ſe trouvent trop heureux d'être les vils exécuteurs de leurs vengeances divines. Les Druïdes, chez les Gaulois & les Germains, exécutoient les criminels & les immoloient aux Dieux. Les Prêtres du Paganiſme & du Judaïſme étoient de vrais bouchers, que leurs ſacrifices dégoûtans devoient familiariſer avec la cruauté.

lès mettre pour la vie ſous la dépendance de leurs Charlatans ſpirituels. Ainſi dès l'enfance l'homme s'accoutume à ne rien voir de ſi grand que ſon Prêtre; les premiers ſoins des inſtituteurs de la jeuneſſe ſe bornent à lui inſpirer un attachement ſervile pour des chimeres utiles au ſacerdoce, une ſoumiſſion profonde à ſes ordres, une confiance aveugle dans ſes déciſions, un reſpect inſenſé pour ſes Myſteres, une averſion très-forte pour la raiſon. Ces Inſtituteurs ſentent que c'eſt dans un âge tendre & dépourvu d'expérience qu'il faut ſemer les idées ſur leſquelles l'importance du ſacerdoce doit un jour ſe fonder. C'eſt ainſi que dans tous les pays les Prêtres ſe forment une pépiniere d'eſclaves, qui dans l'âge mûr ſeront prêts à embraſſer leur cauſe, à ſeconder leurs paſſions & à produire les révolutions qu'ils ſe croiront intéreſſés à exciter. Par l'effet d'une politique inſenſée l'éducation n'eſt que l'art de faire des ſuperſtitieux, des fanatiques & de mauvais citoyens. (*v*)

(*v*) Nos deux Univerſités d'*Oxford* & de *Cambridge* jouiſſent, comme on ſçait, de revenus immenſes, qui vont, dit-on, à près de 200000 livres ſterlings; cependant perſonne n'ignore que ces deux Ecoles ſont dans des principes très-oppoſés aux intérêts de notre nation & ſont des pépinieres de *Jacobites*, ou d'Eſclaves.

La vénération des peuples pour les Miniſtres de la Divinité ne ſut jamais ſtérile; ils ne tarderent point à combler de préſens, de donations & de récompenſes les favoris du ciel, aux inſtructions, aux interceſſions & aux importans ſervices desquels ils s'imaginerent qu'étoit dûe la proſpérité des Etats. Il ne faut donc point s'étonner des richeſſes qu'en tous lieux la ſuperſtition généreuſe des Monarques & de leurs ſujets accumula de ſiecles en ſiecles ſur les Prêtres, dont les ſacrifices, les prieres, les méditations, que dis-je! dont l'inaction & l'oiſiveté furent regardés comme les cauſes de la faveur du Très-Haut. On crut enrichir Dieu lui-même en comblant ſes amis, & ſes ſerviteurs, d'honneurs, de pouvoir, de bienfaits, & en les faiſant nâger dans l'abondance. On ne vit rien de plus légitime que de les faire vivre dans une ſplendeur qui répondît à la dignité du maître qu'ils ſervoient. (*w*).

(*w*) La plupart des Monaſteres que l'on trouve en Europe, ainſi que ceux qui ſubſiſtoient dans notre Iſle avant la Réformation, ont été fondés dans des ſiecles d'ignorance & de ſuperſtition par des ſcélérats puiſſans, qui après avoir vécu comme des Tyrans & des bêtes féroces, croyoient racheter leurs péchés en dotant richement des Prêtres fainéans. Parmi nous, Offa, Prince Saxon très-méchant, s'eſt ſur-tout diſtingué par les riches Donations qu'il a faites à l'Egliſe. L'Empereur Conſtantin, qui fut un ſcélérat, fut le plus grand bienfaiteur du Clergé Chrétien; en récompenſe le Clergé le montre comme un Saint.

L'oiſiveté tranquille, abondante & honorée dont les bienfaits des Rois & des peuples firent jouir le ſacerdoce, lui procura le loiſir de méditer ; une vie dégagée de ſoins & de travaux dut être favorable à la rêverie : la Divinité fut, ſans doute, le principal objet de celle des Prêtres qui lui devoient leur exiſtence, la conſidération, les richeſſes dont ils jouiſſoient. Il fallut s'en occuper, afin de preſcrire aux peuples ce qu'ils devoient faire & penſer ; mais comment s'accorder ſur les choſes qui regardent un objet ſi vague que la Religion & que tous les hommes ſont forcés de voir ſi diverſement ? Il n'y eut donc aucune harmonie entre les ſyſtêmes que firent éclore les contemplations ſacerdotales ; ils furent ſujets à des conteſtations éternelles ; on ne put jamais convenir de rien, & la force ſeule fut capable de terminer les querelles. Les Miniſtres de la ſuperſtition raiſonnerent & diſputerent toujours entre eux ſur le Dieu qu'ils annonçoient aux mortels, ſur ſes attributs, ſur la façon d'entendre ſes oracles, ſur le culte qui lui plaiſoit le plus, ſur ſa façon d'agir, &c ; ces objets prirent dans les eſprits des modifications peu uniformes ; les Prêtres, uniquement d'accord ſur la néceſſité de proſcrire la raiſon, ne purent convenir

d'aucun autre point, & leurs vaines hypothèſes ne préſenterent en tout tems qu'une mer de conjectures & d'incertitudes, dans laquelle l'eſprit humain fut forcé de ſe perdre. La vanité, l'intérêt, l'entêtement ſont les vraies ſources des ſectes, des héréſies & des diviſions entre les Prêtres. Les brigands ſe battent communément quand il s'agit de partager le butin.

Ces inconvéniens euſſent été peu fâcheux ſi les querelles du ſacerdoce, réſervées aux hommes de cet ordre, n'euſſent point intéreſſé le repos des nations; mais rien de ce qui regarde le ciel ne doit être indifférent aux mortels; ainſi les Souverains & les ſujets ſe crurent indiſpenſablement obligés de prendre part aux diſputes de leurs guides ſpirituels; ils ſe ſeroient fait un crime de reſter les ſpectateurs indifférens de leurs combats; ils crurent qu'il s'agiſſoit de leur propre bonheur, tandis qu'il ne s'agiſſoit que de l'ambition des Prêtres, de leur vanité puérile, & de leurs offrandes. On ſuppoſa follement que le bien-être des Etats devoit néceſſairement dépendre de leurs opinions. Des mots inintelligibles pour ceux-mêmes qui les avoient inventés, des explications arbitraires, des céré-

monies ridicules, ſuffirent en tout tems pour faire naître le trouble ; le ſang des citoyens coula pour cimenter les ſyſtêmes bizarres de quelques fourbes ignorans qui jamais ne purent partager paiſiblement entre eux les dépouilles des nations. Des Souverains dévots ſe crurent intéreſſés à faire valoir les opinions de leurs Prêtres & à ſe conformer à leurs vues, ſe prêterent lâchement aux paſſions, à l'orgueil & aux vengeances des plus indociles & des plus inutiles de leurs ſujets ; ils leur immolerent de gaieté de cœur des hécatombes humaines ; ils devinrent les protecteurs de leurs folies, les champions de leurs querelles, les miniſtres de leurs paſſions, les perſécuteurs, les bourreaux d'un grand nombre de citoyens utiles, vertueux & tranquiles, dont tout le crime conſiſtoit à refuſer de ſe ſoumettre aux déciſions hautaines, aux cérémonies capricieuſes, aux opinions étranges qu'un ſacerdoce arrogant vouloit leur impoſer. L'humanité eſt révoltée à la vue des vexations, des proſcriptions & des maſſacres que l'ambition, l'orgueil & l'opiniâtreté des Prêtres a produits dans ce monde ; la raiſon eſt interdite & conſternée en parcourant les annales de ces hommes révérés qui, couverts de l'Egide de la Divinité,

ont depuis des milliers d'années inquiété, perſécuté, exterminé les malheureux habitans de la terre, & qui furent conſtamment les fléaux des Souverains & des ſujets.

De ſiecle en ſiecle on vit ſortir du ſein de l'Ordre ſacerdotal des ſpéculateurs extravagans, qui prétendirent avoir fait de nouvelles découvertes ſur la Divinité & ſes voyes; ils ne firent que diverſifier les erreurs & les rêveries du genre humain, & les Nations payerent de leur ſang les ſyſtêmes inconcevables qu'ils leur annonçoient comme les objets les plus intéreſſans pour elles. Les peuples ne furent jamais que des inſtrumens aveugles & vils de leurs Prêtres, qui les enivrerent de leurs propres paſſions, de leurs délires ou de leurs impoſtures; ils ſe crurent trop heureux de périr pour une ſi belle cauſe; ils ne s'apperçurent jamais que ce qu'on leur donnoit pour des oracles de Dieu n'étoit véritablement que les folies de quelques mauvais citoyens, enthouſiaſtes, opiniâtres, ambitieux & fourbes.

De toutes les voyes que le ſacerdoce a ſuivies pour retenir les peuples ſous le joug, il n'en fut point de plus efficace que l'ignorance, le mépris de la raiſon & cet abrutiſſement honteux où toujours il s'ef-

força de les plonger & de les retenir. Si les Miniſtres des Dieux furent jamais d'accord ſur quelque choſe, ce fut dans le projet d'aveugler ceux qu'ils voulurent guider. Le premier de leurs principes fut toujours de décrier la raiſon, d'en interdire l'uſage, de la ſoumettre à leur propre autorité. Il faut au ſacerdoce des eſclaves qui ne voyent que par ſes yeux. Si en cela il conſulta ſes propres intérêts, il fit au genre humain une playe profonde & incurable; celui-ci ayant une fois appris à ſe défier de la ſeule lumière que la nature lui ait donnée pour diſtinguer le vrai du faux, le bien du mal, l'utile de ce qui eſt nuiſible, ne connut plus d'autre régle que l'intérêt de ſes Prêtres, & ſe porta au crime avec ardeur toutes les fois qu'ils l'ordonnerent.

Ceſſons donc d'être ſurpris des obſtacles que le ſacerdoce mit en tout tems aux progrès des connoiſſances humaines, de la haine invétérée qu'il voua à la Philoſophie, & des perſécutions qu'il ſuſcita dans tous les ſiecles contre ceux qui voulurent inſtruire, éclairer, détromper leurs concitoyens, les arracher à la ſuperſtition pour les ramener à la raiſon. Les vrais amis du genre humain trouverent toujours dans les Prêtres des ennemis implacables, qui à force de clameurs ou de violences é-

toufferent les plaintes de la ſageſſe & de la liberté outragées. Leur amitié n'eſt réſervée que pour les complices de leurs ſiniſtres projets, ou pour des ames abjectes qui auront pour leurs ordres une obéiſſance reſpectueuſe, faite pour tenir lieu de talens & de vertus. (*x*). Tout homme qui penſe, ou qui fait penſer les autres, eſt l'ennemi naturel de tous ceux dont le pouvoir n'eſt fondé que ſur l'abſence totale de la réflexion. Les ſiecles les plus avantageux au ſacerdoce furent ceux où les nations abruties & barbares ne virent que par les yeux de leurs Prêtres; ces tems heureux furent pour eux des ſiecles d'or; ce fut dans ces tems de ténebres & de ſuperſtition que l'on vit des Pontifes hautains fouler aux pieds les têtes des Monarques avilis, leur ordonner inſolemment de deſcendte du Trône, ſoulever les peu-

(*x*) Socrate mourut la victime des Prêtres; Ariſtote fut obligé de ſe condamner à un exil volontaire parce qu'Eurymédon Prêtre de Cérès l'accuſa d'impiété. Descartes fut forcé de s'expatrier &c. Mahomet ſe vantoit d'être le *Prophéte ſans lettres*. Omar ſon ſucceſſeur fit brûler la Bibliothèque d'Alexandrie. S. Grégoire Pape détruiſit autant qu'il put tous les ouvrages des anciens. De tout tems la ſuperſtition & la politique ont déclaré une guerre éternelle à tous les auteurs & aux livres qui pouvoient éclairer les hommes. S. Paul nous met en garde contre la ſcience qui, ſelon lui, n'eſt propre *qu'à enfler*, c'eſt-à-dire, à donner du reſſort aux eſprits.

peuples contre les Princes assez hardis pour leur désobéir, enfin attirer dans leurs trésors les richesses & la substance des peuples, réduits à l'indigence pour enrichir les favoris de leur Dieu. (y)

L'abus suit toujours le pouvoir, & la licence est la compagne fidele de l'impunité ; le Prêtre, regardé par tout comme l'organe du ciel, ne fut jamais celui de la raison ; l'orgueil, l'avarice, la vengeance, la fourberie dicterent continuellement ses arrêts ; quand le pouvoir sacerdotal fut une fois établi, la Divinité ne fut plus occupée que du soin d'étendre l'autorité de ses serviteurs, d'augmenter leur considération & leurs richesses, de menacer & de détruire tous ceux qui eurent la témérité de leur résister. Que dis-je ! la bonté des Dieux s'occupa même de leurs plaisirs ; en plusieurs pays la prostitution fut ordonnée en leur

(y) Alexandre III. Pape mit le pied sur la gorge de l'Empereur Frédéric Barberousse. Le même Pape fit fouetter le Roi d'Angleterre Henri II. Le Pape Célestin III. se fit mettre une couronne entre les pieds & la posa ainsi sur la tête de l'Empereur Henri VI. qui se tenoit à genoux devant lui ; il la renversa aussitôt pour lui apprendre ce qui lui arriveroit s'il n'étoit pas soumis au Saint Siege. Samuël déposa Saül, qu'il avoit fait Roi d'Israël, & donna sa couronne à David. Les Evêques François déposerent Louis le Pieux dans un Concile tenu à Soissons. Le Grand-Prêtre de Congo est en droit de déposer le Souverain du Pays. &c. &c. &c.

nom; les abominations les plus étranges furent couvertes du manteau de la Divinité; les hommes ne raiſonnent plus & ſe ſoumettent à tout dès qu'on leur impoſe le ſilence en ſon nom. (z).

En un mot ſi l'ambition des Rois dépouilla le ſacerdoce des apparences de la ſouveraineté, il lui reſta toujours un pouvoir aſſez grand pour en impoſer aux Monarques eux-mêmes; ceux-ci furent obligés de trembler devant des hommes aſſez puiſſans pour les précipitér du trône, pour armer les peuples contre eux, pour rendre leurs projets inutiles. Dans presque tous les pays de la terre les ſouverains pour régner eurent beſoin de l'attache de la Religion; les peuples ne virent communé-

(z) Chez les Babyloniens la Religion vouloit qu'une fois dans ſa vie chaque femme allât ſe proſtituer dans le temple d'Aſtarté. Les myſteres des Payens n'ont été très-ſouvent que des ſcènes d'impudicités. Le Pontife de Calicut a le privilege de déflorer pour ſon Dieu la femme du Souverain. Chez les Nègres le ſerpent qu'ils adorent choiſit parmi les filles du pays celles qu'il veut honorer de ſes embraſſemens. Par-tout où les Prêtres ont du pouvoir, leurs mœurs ne tardent pas à ſe corrompre. Chez les Juifs, les Prêtres enfans d'Héli *dormoient avec les femmes qui venoient invoquer le Seigneur à l'entrée du Tabernacle.* Les Prêtres Eſpagnols & Portugais vivent, comme on ſait, dans la plus grande licence, ſans que les maris jaloux oſent trouver à redire aux débauches que ces guides ſpirituels commettent avec leurs femmes. Chez les Papiſtes la confeſſion auriculaire fournit aux Prêtres mille moyens de corrompre les femmes.

ment dans leurs Princes temporels que des hommes profanes, peu faits pour leur commander, à moins que la Divinité n'eût par la voix de ſes miniſtres annoncé qu'elle approuvoit leur choix; ceux-ci par des cérémonies donnerent leur ſanction à la Royauté & rendirent les Rois plus reſpectables aux yeux des Nations. (*aa*)

Ces réflexions nous montrent la vraie ſource du pouvoir que l'Ordre ſacerdotal ſut toujours conſerver, de l'aveu même des Souverains temporels. La force de l'opinion eſt plus grande que celle des Souverains les plus abſolus: les Princes ſe croient obligés de plier le genou devant les Prêtres, de fermer les yeux ſur leurs

(*aa*) La Cérémonie du ſacre des Rois, regardée comme ſi néceſſaire chez quelques Peuples, eſt une marque indubitable de leur dépendance du ſacerdoce; elle annonce au peuple que la Divinité conſent à ſon choix & le ratifie; cet uſage, établi chez les Hébreux, ſubſiſte encore parmi nous. Le Roi d'Ethiopie eſt obligé d'être aggrégé au ſacerdoce pour parvenir à la couronne. Le Sultan des Turcs reçoit du Muphti le droit de commander aux Muſulmans; ce Prêtre lui ceint le cimeterre. Platon dit qu'en Egypte on choiſiſſoit d'abord les Rois parmi les Prêtres; quand par la ſuite on faiſoit choix d'un homme de guerre il étoit auſſitôt aggrégé à l'Ordre Sacerdotal. *V. Plutarch. de Iſide & Oſiride.* La même choſe ſe pratiquoit en Perſe; les Rois étoient initiés parmi les Mages. *V. Prideaux.* On aſſure que l'Empereur d'Allemagne a le droit de faire les fonctions de Diacre lorſqu'il aſſiſte à la Meſſe célébrée par le Pape. Les Empereurs Romains prenoient le titre de Souverains Pontifes.

excès, de laiſſer leurs crimes impunis, ſouvent même de leur donner un pou voir fatal au reſte de leurs Etats. E effet dès que les Miniſtres du ciel ſoi armés du pouvoir, ils ne tardent point devenir les plus inſupportables des Ty rans. Dans les contrées où régne ſuperſtition le Prêtre eſt ombrageux cruel ; ſon interet exige qu'il ſoit inhu main & impitoyable ; il s'arroge le dro de fouiller dans la penſée, parce que c'e là que ſon empire doit ſe fonder : ennem de la liberté de penſer il ne doit jamais tolérer ; les diſcours les plus équivoqu ſont faits pour allarmer ſes ſoupçons ; tou jours en défiance il doit éteindre ave célérité le germe des lumieres qui pou roient éclairer ſes impoſtures ; ſon intér veut qu'il détruiſe tout ce qui lui fa ombrage ; lui devenir ſuſpect eſt déjà u crime aſſez grand pour mériter la mor (*bb*) La pitié, la juſtice, l'indulgence ſ

(*bb*) La Juriſprudence de l'*Inquiſition* n'a pour objet q de trouver des coupables ; d'où l'on voit que la Juriſpr dence diffère des loix civiles, qui ſont communément fav rables à l'accuſé. Elle n'eſt pas moins contraire à la juſ ce naturelle qui veut qu'on laiſſe plutôt échapper un co pable que de punir un innocent. Le tribunal infernal l'Inquiſition fut inventé par le Pape & le Clergé Romai mécontens du peu de zèle que les Princes ſéculiers mo troient contre les Ennemis de l'Egliſe.

roient des qualités nuiſibles aux intérêts de ces fourbes, dont l'exiſtence, la conſidération & le pouvoir ſont attachés à l'ignorance de leurs concitoyens; leur politique leur commande d'étouffer la ſenſibilité & le remors; il faut que les miniſtres d'un Dieu colere ſoient terribles comme lui : dès que le Prêtre eſt mépriſé, ſon idole ne tarde point à l'être, & ſon temple eſt déſert.

Telles ſont les maximes que les miniſtres de la Divinité mettent en pratique dans les Etats, où la ſtupidité religieuſe des peuples & où la politique fauſſe & barbare des Souverains laiſſent au ſacerdoce le droit de juger dans ſa propre cauſe. La vie de chaque citoyen eſt à la merci de quelques Tyrans impitoyables, qui vigilans & environnés de délateurs, détruiſent ſouvent ſur des ſoupçons légers tous ceux qui leur ſont ſuſpects. Du conſentement des Rois, des prétendus Peres des peuples, ces monſtres diſpoſent inſolemment des biens, de la perſonne & du ſang de leurs ſujets qu'ils immolent à leur propre ſûreté. C'eſt ainſi que nous voyons les miniſtres d'un Dieu, que l'on dit humain & rempli de bonté, régner par les priſons, les tortures & les flammes, & répandre dans les eſprits une ſombre

terreur, qui avilit les peuples, qui les rend inhumains, qui briſe en eux tout deſir de s'inſtruire. Mais qu'importe à la ſuperſtition que les peuples ſoient humains, induſtrieux ou fortunés, que les Etats ſoient floriſſans & peuplés, que les Royaumes paſſagers de la terre jouiſſent de l'abondance & de la conſidération, que les ſciences, l'activité & la puiſſance leur donneroient? Les intérêts du ciel ſont-ils faits pour céder à des vues ſi frivoles? Qu'importe au ſacerdoce que les peuples ſoient pauvres, affamés, ignorans pourvu qu'il ſoit lui-même opulent & reſpecté?

Le Prêtre & le Tyran ont la même politique & les mêmes intérêts; il ne faut à l'un & à l'autre que des ſujets imbécilles & ſoumis; le bonheur, la liberté, la proſpérité des peuples leur paroît inquiétante; ils ſe plaiſent à régner par la crainte, la foibleſſe & la miſere: ils ne ſe trouvent forts que lorſque ceux qui les entourent ſont énervés & malheureux. Tous deux ſont corrompus par le pouvoir abſolu, la licence & l'impunité; tous deux corrompent, l'un pour régner & l'autre pour expier; tous deux ſe réuniſſent pour étouffer les lumieres, pour écraſer la raiſon & pour éteindre juſqu'au deſir de la liberté dans le cœur des hommes.

Tels ſont les véritables traits ſous leſquels dans tous les âges, dans tous les pays, dans toutes les ſuperſtitions le ſacerdoce s'eſt montré. On pourroit le définir une ligue formée par quelques impoſteurs contre la liberté, le bonheur & le repos du genre humain. Le menſonge, la terreur, l'ignorance & la crédulité furent les vrais ſoutiens de ſon pouvoir; le deſir de dominer, l'avarice, l'orgueil, la vengeance furent ſes vrais mobiles; quelquefois ſa politique fut obligée de ſe prêter aux circonſtances & de déroger à ſes propres idées. Le Prêtre fut un vrai Protée; tantôt il voulut ſéduire ou éblouir les peuples par ſa douceur, ſa modération, ſon déſintéreſſement, ſa pauvreté, ſa tempérance, ſon averſion pour les plaiſirs, enfin par ſes mortifications & ſes auſtérités; tantôt il frappa leurs yeux par de prétendus miracles, par des oracles du ciel, par des extaſes, des viſions, des inſpirations, des prophéties; tantôt il leur en impoſa par ſon pouvoir, ſon luxe, ſes richeſſes, par la pompe de ſes cérémonies; mais ſous quelque forme que le ſacerdoce ſe ſoit montré, ſon projet fut toujours viſiblement de tromper & d'aſſervir les mortels: ſes membres tantôt en-

thouſiaſtes, fanatiques & dupes de propre imagination, n'en furent que propres à rendre les peuples compl de leurs folies; tantôt hypocrites & f bes ils mépriſerent au fond du cœur Dieux qu'ils annoncerent, & ſe moc rent de la ſimplicité des malheureux q dépouilloient & trompoient. L'habit de mentir les identifia avec l'impoſt l'intérêt les força toujours à déteſte vérité; l'impunité les enhardit aux affreux attentats. Dépourvus ſouv eux-mêmes de lumieres & de raiſon, ſubſtituerent à la vraie morale une f de cérémonies, d'expiations, de dog & de pratiques avantageuſes pour ſeuls; ils mirent des ſyſtêmes & des nions à la place des actions; les Di complices & fauteurs de leurs paſſi n'eurent d'autre fonction que de ſervi couvrir leurs forfaits, à ſanctifier le fraudes, à juſtifier leurs crimes, à mettre à couvert de la vengeance blique. Les Rois & les peuples comba rent pour eux, prirent en main leur ca & ſe firent un devoir de ſoutenir la bo de leurs ridicules déciſions: ils ne s'apper rent jamais que la Divinité qui parloit leur bouche, ſouvent en contradiction a

elle-même, ordonnoit & approuvoit dans un tems ce qu'elle avoit défendu & condamné dans un autre. La haine, la diſcorde, la perſécution & les furies évoquées des enfers par le pouvoir magique des miniſtres du ciel, ſe répandirent chez les peuples & bannirent de la terre l'affection, la juſtice, la concorde & la paix. En un mot on peut leur appliquer ce que Virgile dit des Harpies.

Triſtius haud illis monſtrum, nec ſævior illis
Peſtis & ira Deûm ſtygïs ſe ſe extulit undis.

C'eſt pour récompenſer ces bienfaiteurs du genre humain que les nations aveugles ont accumulé des richeſſes & des honneurs ſur ces dépoſitaires des volontés divines, qui ne furent jamais d'accord ſur rien de ce que la Divinité demandoit des hommes. Les peuples ſe ſont réduits à la mendicité pour payer ces perſonnages révérés de leurs ſpéculations incertaines, de leurs prieres ſtériles, de leurs ſacrifices ſuperſtitieux, de leurs opinions variables, de leurs ſubtilités inintelligibles, de leur obſtination invincible, de leurs révoltes

& des déſordres qu'ils excitoient dans l
Etats. Par les inventions ſacerdotales l'
nité des ſociétés politiques fut rompue, l
peuples furent ſoumis à deux Légiſlatio
impoſſibles à concilier; l'autorité des ſo
verains fut presque toujours en guerre av
celle des Dieux, & lorſqu'elles ſe réur
rent les ſujets furent accablés. La mor
fut incertaine, celle de la nature ne p
jamais s'accorder avec celle des miniſtr
inhumains de la Divinité. Enfin le bi
public devint le jouet continuel de qu
ques mauvais citoyens, qui prétendire
ne tenir que du Ciel les biens que les N
tions leur avoient accordés ou qu'ils en
voient obtenus par la fraude. Cependa
ces enfans ingrats déchirerent mille fois
ſein de la patrie. Tyrans dans le pouv
& factieux ſous l'oppreſſion, ſuivant q
leurs intérêts l'exigeoient, on les vit a
mer tour à tour les mains des ſujets cont
l'autorité légitime & cette autorité dev
nue tyrannique contre ſes propres ſuje
Ces hommes céleſtes eurent tantôt
baſſeſſe de ſeconder les vues injuſtes d
deſpotes, ils flatterent ces lions,
nourrirent leur voracité, pourvu qu'a
privoiſés par eux ſeuls, ils fuſſent pr
à détruire leurs ennemis. On les
tout permettre à la tyrannie ſuperſtitie

ſe, & les peuples furent contenus ; mais lorsque des Monarques ſages ont voulu diminuer leur pouvoir, contenir leur zêle deſtructeur, fermer leurs bouches empoiſonnées, les faire rentrer dans l'ordre, auſſi-tôt les peuples furent allarmés, & ſoulevés ; la révolte, les aſſaſſinats, le poiſon, a trahiſon vengerent le ciel des outrages que l'on faiſoit à ſes repréſentans. Ce fut communément au nom de Dieu & pour venger ſa gloire que les plus grands forfaits ſe ſont commis ſur la terre. (*cc*).

La droite raiſon & la ſaine politique nous prouvent que c'eſt l'utilité qui devroit être la ſeule meſure conſtante de l'attachement, de la reconnoiſſance, des prérogatives & des récompenſes que chaque ſociété doit accorder à ſes membres ; mais cette utilité n'eſt jamais que relative ; tant que les nations ſeront nourries dans la ſuperſtition, elles ne verront rien de plus utile pour elles que le culte de leur Dieu,

(*cc*) Combien de Princes maſſacrés par le couteau ſacré ! l'Empereur Henri VI. fut empoiſonné dans une hoſtie conſacrée par un Moine Dominicain. Ce Prince avoit eu le malheur de déplaire au Pape Clément V. Le Pape Sixte V. prononça devant ſes Cardinaux l'Eloge du Moine qui avoit aſſaſſiné Henri III. Roi de France. Baronius aſſûre que le Miniſtere du Pape eſt double, que l'un conſiſte *à paître* & l'autre à *tuer*. Ces maximes ſont fort anciennes parmi les Prêtres : Samuël coupa lui-même le Roi Agag en morceaux.

& les perſonnages qu'elles regardent comme ſes miniſtres, ſes organes, ſes interpretes & ſes favoris: ceux-ci, malgré tous leurs excès, ſeront les plus chéris, les plus conſidérés, les mieux récompenſés, les plus fidélement obéis; on croira que leurs crimes mêmes ſont approuvés du ciel, & jamais on ne diſtinguera le Prêtre de ſon Dieu, on ne conſentira point que la puiſſance profane réprime la puiſſance ſacrée dont le reſſentiment attireroit celui du Très Haut. (*dd*) Dans une nation ſuperſtitieuſe le Monarque ne ſera jamais que le premier eſclave de la ſuperſtition ou de ſes Prêtres; les intérêts de l'Etat ſeront forcés de céder à ceux de la Religion ou de ſes miniſtres, & ceux-ci ſeront toujours en droit d'être inutiles & nuiſibles; ils recueilleront des fruits où ils n'auront ſemé que des ronces & des épines. Ils ſeront récompenſés de leur oiſiveté, de leur inu

(*dd*) Ce ne fut jamais ſans des peines incroyables & ſans un courage inflexible que les Souverains ſont parvenus à mettre les Prêtres à la raiſon. Les mots d'*immunités* & de *droit divin* furent des barrieres que la politique n'oſa jamais franchir. Les immunités Eccléſiaſtiques conſiſtent à ne point contribuer comme les autres citoyens aux beſoins de l'Etat, & dans le droit de troubler impunément l'ordre de la ſociété. Le fameux démêlé de Paul V. Pape avec la République de Veniſe étoit fondé ſur ce que le Sénat avoit défendu aux Prêtres de faire de nouvelles acquiſitions, & vouloit punir un Moine pour avoir violé une fille d'onze ans & l'avoir enſuite aſſaſſinée.

tilité & même des troubles, des guerres & des révolutions qu'ils excitent ſi ſouvent au ſein des nations.

Juſques à quand, Peuples aveugles, nourrirez-vous, carreſſerez-vous érſchaufferez-vous des enfans ingrats qui vous dévorent! Juſques à quand, victimes & dupes de vos foibleſſes, ſouffrirez-vous dans vos murs des hommes étrangers à l'Etat dès qu'il faut le ſecourir & qui ne veulent être citoyens que pour l'appauvrir & le troubler? Quels avantages réels la politique peut-elle ſe promettre d'un corps qui ſubſiſte aux dépens de la ſociété, pour laquelle il ne fait rien? Ne vous laſſerez-vous donc jamais de travailler, de vous réduire à l'indigence, de combattre pour entretenir l'ambition, le faſte, l'avarice, l'obſtination de quelques Prêtres hautains, qui en échange de votre ſang & de vos tréſors ne vous donnent depuis tant de ſiecles que des inſtructions inſenſées, des ſyſtêmes obſcurs, des myſteres impénétrables, des cérémonies vaines, des prieres dont jamais juſqu'ici vous n'avez goûté les fruits? Les ſacrifices multipliés, les vœux fervens, les pratiques & les offrandes de ces prétendus médiateurs entre le ciel & vous ont-ils rendu votre deſtin plus doux? Ont-ils fait diſparoître de vos

contrées les ſtérilités, les contagions, les famines ? Ont-ils diminué, ou plutôt n'ont-ils pas augmenté le nombre & les fureurs de vos guerres? Leurs exhortations réitérées, leur morale ſi vantée vous ont-elles vraiment éclairés ſur vos devoirs, vous ont-elles rendus plus humains, plus juſtes, plus indulgens, plus ſages? Vos enfans, élevés par leurs ſoins, ont-ils été plus ſoumis, plus reconnoiſſans, plus attachés, plus diſpoſés à ſervir la patrie? Ces interpretes reſpectables de la Divinité, autoriſés à parler à vos Souverains, les ont-ils rendus plus équitables, plus actifs, plus vertueux? Ont-ils fait tonner la vérité dans leurs oreilles endurcies ? Ont-ils briſé les chaînes de l'oppreſſion, de l'iniquité, de la tyrannie? Hélas ! bien loin de-là, ces hommes que vous reſpectez n'ont fait que troubler votre raiſon, que vous rendre aveugles, qu'appéſantir le joug affreux du Deſpotiſme ſur vous.

CHAPITRE VI.

Alliance de la Tyrannie & de la Superstition.

La foibleſſe, l'ignorance, les vices & la méchanceté des Princes les mirent preſque toujours dans l'impoſſibilité de ſe paſſer des ſecours du ſacerdoce; ils en eurent beſoin pour tyranniſer ſûrement & contenir des ſujets, que leurs caprices & leurs folies faiſoient gémir ſans ceſſe. Privés de lumieres & de talens, engourdis dans la moleſſe, endormis dans les grandeurs, trompés par la flatterie, & plus ſouvent encore emportés par des paſſions auxquelles ils n'avoient point appris à réſiſter, les ſouverains ne connurent preſque jamais leurs devoirs, les rapports néceſſaires qui ſubſiſtoient entre eux & leurs ſujets, les mobiles qu'il faloit employer pour les faire concourir aux vues de la politique, les intérêts qui les lioient à leurs peuples, les loix qui convenoient le mieux à leurs beſoins. En un mot ils ignorerent preſque

toujours en quoi consiste la vraie puiss
d'un Etat, & la vraie grandeur d'un S
verain; il falut régner par le préjugé
condé de la force; le caprice fut leur
que loi; un pouvoir sans bornes fut l
jet de tous leurs vœux; & devenus les
nemis les plus cruels de leurs peuples
falut chercher des moyens surnaturels
les contenir, pour les diviser, pour
empêcher de résister au mal qu'on leur
soit éprouver, enfin pour éteindre
les cœurs l'amour du bien-être & de
berté. Il n'y eut que la Religion qui
opérer ces miracles; c'est à elle seule
appartient de triompher de la raison,
touffer la nature & de rendre les peu
complices des maux dont ils sont acca
Par son secours les Souverains pour la
part devinrent des Tyrans, & crurent
voir point à craindre les inconvénien
la Tyrannie.

L'expérience nous montre en effet
les mauvais Souverains furent comm
ment les fléaux des nations, les enn
de leur repos, les destructeurs de leu
licité, les sources véritables de leurs ca
tés. Rien n'eût été plus heureux pou
Etats que d'avoir dans leur sein de
toyens privilégiés, respectables pou

Tyrans eux-mêmes, qui puſſent ſans danger leur annoncer la vérité, réprimer leur licence par la crainte du Très-Haut, & ſtipuler les intérêts du genre humain. Un Emploi ſi noble ſembloit appartenir de droit à des hommes qui ſe diſoient les organes d'un Dieu juſte & terrible. Combien ſe fuſſent-ils rendus chers à leurs concitoyens, déjà ſi prévenus en leur faveur, s'ils euſſent voulu leur ſervir de rempart contre l'injuſtice & la tyrannie! quelle conſidération n'euſſent-ils pas acquiſe ſi, au lieu de s'occuper d'inutiles rêveries, ils euſſent avec vigueur prêché l'équité, l'humanité, la paix, & s'ils euſſent appuyé les droits du genre humain de l'autorité du Ciel! Qui eût pu leur reprocher leur pouvoir, leurs prérogatives, leurs richeſſes, s'ils en euſſent fait uſage pour le bien des ſociétés, ou pour contenir ces fiers deſpotes dont aucune force ſur la terre ne peut arrêter les paſſions? Le Sage eût été entraîné à leur pardonner leurs erreurs, leurs fables, leurs menſonges mêmes, s'ils s'en fuſſent du moins ſervis pour effrayer ces Monarques, que leur inexpérience, & leur aveuglement tiennent, pour ainſi dire, dans une enfance perpétuelle.

Hélas! ce ne fut point-là l'eſprit du ſa-

cerdoce : content d'obtenir pour lui ſeul les richeſſes, la conſidération, l'indépendance, il ne ſe ſervit de ſes armes divines que pour contenter ſes propres paſſions ; il aima mieux, & trouva bien plus court de flatter les vices des Tyrans pour obtenir le crédit & la faveur ; il les aida dans leurs efforts pour écraſer les peuples ; il aſſervit ceux-ci à leurs maîtres les plus indignes ; & les intérêts d'un vulgaire mépriſé furent honteuſement ſacrifiés à leur politique inſenſée, à leur ambition, à leur avidité.

Le ſacerdoce privé, comme on l'a vu du trône ne perdit jamais l'eſpoir d'y remonter ; il ne fit que changer de batteries ; les vices, les paſſions, les folies de mauvais Princes leur rendirent les Prêtres utiles, & la ſuperſtition des Tyrans fournit aux Miniſtres des Dieux les moyens de les tyranniſer eux-mêmes : ils régnerent ſur eux par leur foibleſſe & leur crédulité ; ils furent aſſurés par-là de régner ſur leurs ſujets. Ils encenſerent donc la grandeur ; ils eurent une lâche complaiſance pour elle ; ils ſanctifierent ſes prétentions arrogantes ; par-là ils encouragerent ſes excès, & bien loin de l'effrayer par les menaces de la Religion, ils promirent en ſon nom des expiations faciles pour les crimes qui pou-

voient encore exciter les craintes & les remords du Deſpote éffréné.

Ainſi le ſacerdoce, pour ſon propre intérêt, ſema de fleurs le chemin de la Tyrannie, ſoulagea ſes ſcrupules, appaiſa les cris de ſa conſcience, la raſſura contre le reſſentiment des peuples, & fit entendre à ceux-ci que le ciel ordonnoit qu'ils ſouffriſſent l'oppreſſion ſans murmurer. Par-là les ſujets furent livrés à leurs Deſpotes, qui les traiterent en eſclaves, que les Dieux n'avoient formés que pour contenter leurs fantaiſies. On fit parler ces Dieux, ils autoriſerent l'injuſtice, ils permirent la violence, ils preſcrivirent aux nations de gémir en ſilence. En un mot les Rois devinrent des Divinités ſur la terre, & leurs volontés les plus iniques furent auſſi reſpectées que celles que l'on prétendoit émanées de l'Olympe.

Ce fut ſans doute en reconnoiſſance de ces importans ſervices que les Deſpotes devinrent les protecteurs & les appuis de la ſuperſtition; il y eut preſque toujours un pacte entre eux & le ſacerdoce; ils ſe liguerent contre les peuples & rien ne put réſiſter à leurs efforts réunis. Les mauvais Rois, les Tyrans, les Conquérans, tous ces guerriers inhumains qui firent gémir la

Auſſi la Religion & ſes miniſtres juſtifierent-ils presque toujours les forfaits de la Tyrannie ; ils aimerent mieux accuſer & noircir les Dieux que d'offenſer les Tyrans : & comme par une fatalité trop commune les nations furent ſoumiſes pour l'ordinaire à des Princes peu dignes de commander, peu capables de rendre les peuples heureux ; les calamités n'eurent point de fin, les maux ſe perpétuerent. C'eſt ainſi que le Deſpotiſme & la ſuperſtition s'alimenterent réciproquement ; les nations, toujours infortunées par leurs gouvernemens, crurent le ciel conſtamment irrité ; elles appaiſerent ſa colere, elles furent obligées d'expier, elles devinrent ſuperſtitieuſes, pour faire ceſſer les maux que leur faiſoit le deſpotiſme autoriſé par la ſuperſtition ; elles ne furent réconciliées avec les Dieux que dans les intervalles très-courts où des Souverains éclairés & raiſonnables permirent à leurs ſujets de reſpirer & d'être heureux. (*ee*).

(*ee*) Dès que les nations éprouvent de grandes calamités elles ont recours à des ſuperſtitions & leurs Prêtres y remédient par des prieres publiques dont ils ſont bien payés. L'inutilité de ces vaines prieres n'en a point encore déſabuſé les peuples. *Ce n'eſt point*, diſoit Caton, *avec des vœux & des prieres qu'on obtient les ſecours des Dieux, c'eſt en veillant, c'eſt en agiſſant, c'eſt en pourvoyant à ſes affaires : quand on ſe livre à la pareſſe envain l'on*

L'éducation que reçoivent, pour l'ordinaire, ceux que la naiſſance deſtine au trône les inſtruit bien moins des vrais devoirs qu'ils auront un jour à remplir que des vaines chimeres de la Religion; ainſi remplis de préjugés, dépourvus de principes, étrangers à la ſaine morale, ignorant leurs obligations, ils ont de la religion ſans jamais avoir de la vertu. Les terreurs & les menaces dont on effraye leur enfance ſont communément des barrieres trop foibles contre la furie des paſſions qui les aſſaillent dans l'âge mûr, c'eſt-à-dire, dans un tems où le pouvoir & la flatterie les mettent à portée de ſe ſatisfaire; ils ſe livrent donc au mal, & ſi quelquefois les remords les tourmentent, c'eſt bien plus pour des fautes légeres que la Religion leur groſſit, que pour des injuſtices affreuſes, pour des omiſſions criminelles, pour de coupables négligences dont des nations entieres ſouffrent ſans interméſſion. En effet quels ſont les crimes pour leſquels la ſuperſtition excite les regrets des Souverains? ce ſont des vices cauſés par un tempérament fragile; ce ſont des voluptés, condamnables, ſans doute, lorſqu'elles détournent un Souverain de

implore les Dieux, ils ſont en colere, ils haïſſent, ils ſont ſourds.

l'attention qu'il doit à ſes peuples, mai
bien moins criminelles que des guerres inu
tiles, des rapines journalieres, des extor
ſions multipliées, des invaſions continuel
les de la liberté & de la propriété de leur
ſujets. On ne leur apprend point à rougi
ou à gémir de leur condeſcendance funeſt
pour des favoris indignes, ni même de ce
brillans forfaits, par leſquels le ſang & le
tréſors de leurs peuples ſont indignemen
prodigués. La Religion ou ſes miniſtre
ne leur reprochent point l'iniquité de leur
récompenſes, l'impunité dont ils laiſſen
jouir ceux qui les approchent, l'injuſtic
qui les guide dans la diſtribution des gra
ces, les récompenſes qu'ils enlevent a
mérite, à la vertu, pour les donner ſou
vent au vice & à l'incapacité. On ne leu
fait point des crimes de leurs attentats éte
nels contre leurs voiſins; de cette affreu
politique qui rend à tout écraſer & à to
envahi[illegible] violentes
frau[illegible] nom de

quelque devoir ſuperſtitieux, l'omiſſion de quelque cérémonie futile excitent tous leurs remords. Le ſacerdoce excuſe & pardonne aiſément dans les Princes les fautes qui influent ſur la ſociété, il les remet au nom de la Divinité; il n'a point la même indulgence quand il s'agit de ſes droits prétendus ou de la transgreſſion des devoirs qu'il a lui-même inventés. Un Monarque ſuperſtitieux croit n'avoir rien à ſe reprocher pourvu qu'il n'ait omis aucune des pratiques inſenſées que la ſuperſtition lui impoſe; il eſt ſûr de laver par leur moyen ſes crimes les plus nuiſibles & les outrages les plus cruels qu'il fait à la morale & à la raiſon.

Les Souverains éclairés, équitables, vertueux, qui s'occupent ſérieuſement du bonheur de leurs peuples, n'ont point beſoin de la Religion pour régner, ni du ſacerdoce pour contenir leurs ſujets, ni de leurs expiations pour appaiſer des remords; ils ſavent que le premier de leurs devoirs eſt d'être juſtes, que leur plus grande gloire eſt de faire des heureux; aſſurés de l'affection des peuples ils ne craindront point l'inimitié des Dieux; guidés dans leurs démarches par un amour ſincere du bien public, ils n'auront pas beſoin que l'on trom-

pe des hommes dont ils font le bonheur réel & actuel. Les Dieux, le ſacerdoce & les fraudes religieuſes ne ſont utiles ou néceſſaires qu'aux Princes qui n'ont ni la volonté ni le talent de bien faire; des ſujets opprimés, mécontens & malheureux ont beſoin d'être contenus par des preſtiges; il faut les bercer de fables afin de les endormir ſur leurs peines. Des Souverains foibles, ignorans & méchans, mépriſés & déteſtés de leurs ſujets, ont recours à l'autorité divine pour ſe faire obéir & reſpecter; ils mandient les ſecours du ſacerdoce pour éblouir les peuples; il faut qu'ils les trompent par un reſpect réel ou ſimulé pour la Religion; & ſi à leurs vices ils joignent de la dévotion, ils croiront devoir appaiſer la Divinité qu'ils offenſent avec remords, & ils ſe flatteront de la corrompre ou de la mettre dans leurs intérêts par des baſſeſſes, par des préſens, par des pratiques & des cérémonies, ou bien par un zéle deſtructeur, qui leur coûtent toujours bien moins qu'une conduite équitable, que des ſoins vigilans, que des vertus réelles.

Si nous examinons les choſes ſans préjugé, tout nous convaincra que la Religion ne fut inventée que pour ſuppléer aux lu-

mieres, aux talens, aux vertus & aux ſoins de ceux qui gouvernent les peuples; incapables pour l'ordinaire de leurs fonctions ſublimes, peu inſtruits des vrais mobiles faits pour agir ſur les hommes, nourris dans une ignorance profonde de leurs véritables devoirs, endurcis par l'inexpérience de la miſere, enhardis par l'impunité à donner un libre cours à toutes leurs paſſions, entretenus dans tous leurs vices par la flatterie, corrompus par le luxe & la moleſſe, & ſans ceſſe forcés de recourir à l'injuſtice pour contenter leurs fantaiſies continuelles & l'avidité de leurs Courtiſans, il fallut emprunter le ſecours des illuſions pour éblouir & faire trembler des peuples qu'ils n'avoient ni le pouvoir ni la volonté de rendre plus heureux. Il fallut que de tels Princes achetaſſent par des honneurs, des richeſſes & des graces l'alliance du ſacerdoce, qui fut toujours le maître des paſſions des hommes; il fallut ſe fortifier de ſon ſecours pour anéantir la raiſon & le bonheur des ſujets.

Voilà pourquoi la Religion fut de tout tems regardée comme le plus puiſſant des reſſorts de la politique. Ariſtote dit avec raiſon qu'un Tyran doit paroître inviolablement attaché au culte de ſes Dieux, & que ſon zêle pour eux ſert à écarter de

lui le ſoupçon d'injuſtice. Cette maxime, adoptée par Machiavel, fut toujours fidélement ſuivie par les Princes qui voulurent plus ſûrement tyranniſer les peuples; les Rois les plus injuſtes ne furent point les moins religieux. (ff) De concert avec le ſacerdoce ils attaquerent la liberté de leurs ſujets, & parvinrent à élever leur pouvoir arbitraire ſur les ruines de la félicité publique; le pouvoir abſolu ou la faculté de tyranniſer fut la récompenſe de leur lâche complaiſance pour les Prêtres, de leur honteuſe hypocriſie, ou de leur dévotion puſillanime.

Oui, je le répete, c'eſt à la Religion ſeule que les mortels ſont redevables de l'affreux deſpotiſme qui régne par toute la terre, & qui fait l'objet des deſirs de tous les Souverains du monde. Le Mahométan eſt eſclave, parce qu'il prend ſes Souverains pour des Dieux. L'Eſpagnol, l'Indien, le François & le Siamois, l'Africain & le Ruſſe ſont des eſclaves, parce qu'ils croyent que leurs chefs leur comman-

(ff) Perſonne ne fut plus dévot ni plus ami des Prêtres que Louis XI, Charles-Quint, Philippe II, Catherine de Médicis, la Reine Marie, Louis XIV, & Jaques II. Ce ſont aſſurément ces Princes qui ont fait le plus de mal à leurs ſujets & à leurs voiſins. Je crois qu'en général les nations n'ont point de plus grand fléau à craindre qu'un Deſpote ignorant & dévot.

dent de droit divin. Le Briton ſeroit encore eſclave, s'il n'avoit ſecoué le joug de ce honteux préjugé.

Tous les eſclavages ſe tiennent ; les hommes accoutumés à déraiſonner ſur les Dieux, à trembler ſous leur verge, à leur obéir ſans examen, ne raiſonnent plus ſur rien. Perſuadés que les Dieux ſont des Etres jaloux, cruels, méchans, à qui l'injuſtice eſt permiſe, ils ſe perſuadent que leurs Rois jouiſſent des mêmes prérogatives. Les premiers Légiſlateurs ou Souverains des nations furent, comme on a vu, des Prêtres, des Envoyés, des Repréſentans de la Divinité ; lorsque le pouvoir temporel fut arraché des mains de ces Prêtres-Rois ou de leurs ſucceſſeurs, les Rois profanes trouverent les peuples déjà depuis longtems accoutumés au pouvoir abſolu, & à l'obéiſſance la moins raiſonnée ; ils continuerent donc à régner ſur les mêmes principes que le ſacerdoce, & à jouir d'un pouvoir illimité comme le ſien : ou bien les Princes profanes s'apperçurent bientôt que, pour opprimer les peuples impunément, il falloit employer l'arme puiſſante de l'opinion, dont les Prêtres furent toujours les vrais dépoſitaires. Ceux-ci, en poſſeſſion de commander à la crédulité des nations, établirent l'auto-

rité des Monarques ſur la même baſe que la leur; ils les environnerent de l'éclat de la Majeſté Divine, ils les annoncerent comme les Repréſentans & les images de la Divinité, ils en firent des Dieux ſur terre, ils mirent les peuples à leurs pieds, & parvinrent à leur perſuader que les hommes, auxquels ils conſentoient d'obéir pour l'avantage de la ſociété, étoient des Etres d'un ordre ſupérieur, plus favoriſés du ciel, plus éclairés de ſes lumieres, qui ne tenoient leur pouvoir que de Dieu ſeul, qui n'étoient comptables de leurs actions qu'à lui, & dont les ordres, comme les ſiens, ne devoient point trouver de réſiſtance.

Ainſi à l'aide de la ſuperſtition tout Monarque devint un Dieu; ſa nation anéantie devant lui ne fut plus rien; commander fut le partage de l'un, obéir ſans répliquer à ſes ordres infaillibles fut le partage de l'autre. L'imagination ayant formé ſes Dieux ſur le modele des Rois abſolus & ſouvent déraiſonnables, la Religion forma les Rois de la terre ſur le modele de ſes Dieux; les Monarques diviniſés furent des Deſpotes comme eux, ils reſſemblerent aux Etres qu'ils devoient repréſenter. Le pouvoir & l'impunité firent naître en eux la licence; leurs paſſions & leurs caprices

furent ſans ceſſe écoutés ; la raiſon écraſée ſous le poids du pouvoir religieux & politique n'oſa plus ſe faire entendre ; la liberté fut bannie, l'opinion prit la place de la vérité, les erreurs religieuſes influerent ſur la Politique, & les nations, dupes de leurs ſuperſtitions, gémirent ſans relâche des maux qu'elles ſe crurent obligées de ſouffrir en ſilence ; elles ne ceſſerent d'adreſſer des vœux fervens au ciel, & d'appaiſer les Dieux pour les crimes que commettoient leurs licentieux Repréſentans : ceux-ci, contens de jouir d'un pouvoir que l'opinion rendoit inviolable & ſacré, n'eurent beſoin d'acquérir aucuns des talens & des vertus néceſſaires au gouvernement ; les peuples devinrent les jouets de leurs fantaiſies ou de celles des favoris qui gouvernerent pour eux.

Tels furent, & tels ſeront toujours, les effets de l'aſſociation cruelle que nous voyons ſubſiſter entre la Tyrannie & la Superſtition ; ces deux fléaux ſe ſont confédérés pour rendre les nations aveugles & malheureuſes ; tous deux régnent par la terreur, par l'ignorance & l'opinion ; tous deux ſont les ennemis jurés de la raiſon humaine & de la vérité ; tous deux ſe donnent un appui réciproque : la ſuperſtition égare, enivre les eſprits, la tyrannie les ſubjugue

& les terraſſe; la premiere juſtifie les excès de la ſeconde; l'une fait expier aux peuples les crimes qu'elle permet à l'autre; l'une fait regarder ce monde comme un paſſage où les mortels ſont deſtinés à gémir, afin que l'autre y puiſſe librement exercer ſes ravages. En un mot nous voyons par-tout que le Prêtre fait trembler & déſarme le ſujet, afin que le Deſpote le dépouille impunément. (*gg*)

Si les Souverains n'avoient pas trop communément une volonté permanente de nuire à leurs ſujets, de les dépouiller, de les aſſervir, ils n'auroient pas un beſoin continuel de ſe liguer avec des impoſteurs, ni de partager avec eux l'autorité ſouveraine & les dépouilles des nations. Mais quand un Prince ignore ſes véritables intérêts, quand plongé dans la moleſſe il n'a jamais ſongé à ſes devoirs, quand enivré d'encens il s'eſt accoutumé à ne voir aucune de ſes paſſions contredite; quand il n'a jamais appris ni ce qu'il doit à des hommes ni l'art de

(*gg*) L'Empereur Juſtinien établit le premier un Inquiſiteur contre les Hérétiques, afin de s'approprier leurs biens. *Voyez Procopii hiſt. arcana.* Ferdinand V. Roi d'Arragon érigea en 1484. le tribunal de l'Inquiſition en Eſpagne, en Sicile & en Sardaigne, afin d'avoir un prétexte pour s'emparer des biens des Maures & des Juifs, ſans avoir l'air d'un Tyran.

les gouverner; quand il ſe croit intéreſ-
à opprimer des êtres amoureux de la li-
té; il eſt néceſſairement forcé de les
ger dans l'ignorance, de les retenir
s leurs préjugés, & de ſe ſervir des
ntômes que l'erreur a placés dans leur
gination pour troubler leur entende-
nt, pour les effrayer, pour les rendre
nplices du mal qu'il veut leur faire, &
ir les empêcher de s'élever contre un
ıvoir qui les accable. La Religion, je
épete, ne ſemble faite que pour diſpen-
les Rois d'acquérir les connoiſſances
eſſaires pour régner; la protection ſup-
ée de la Divinité ſuffit pour les faire res-
ter des malheureux qu'ils écraſent; il
, ſans doute, plus aiſé de tromper les
rtels que d'avoir la vigilance & les ta-
s propres à les rendre heureux. Le
ſpotiſme eſt de toutes les manieres de
uverner la plus facile; il faut des ſoins,
s lumieres, des vertus pour gouverner
ivant les régles de l'équité, il ne faut
e de la force dans le Monarque & de
ıorance dans les ſujets pour gouverner
près le caprice.

Il eſt donc aiſé de voir pourquoi la ſu-
rſtition, ſi favorable aux vues ambitieu-
s & à l'incapacité des Princes, en fut

toujours chérie & protégée, au point même de faire ſouvent d'un grand nombre d'entre eux les perſécuteurs & les bourreaux d'une portion de leurs ſujets fideles, & les vils inſtrumens de la vengeance de leurs Prêtres. Des Souverains crédules, ambitieux, avides, furent ſans doute intéreſſés à ſoutenir une Religion qui leur donnoit le droit d'exercer la tyrannie, en les mettant à l'abri de ſes conſéquences. Leurs eſprits rétrécis, leurs ames lâches & cruelles, leur ivreſſe continuelle les empêcherent de voir que le Despotiſme eſt un vautour qui ſe déchire lui-même, & qui finit toujours par périr des bleſſures qu'il ſe fait; leur peu de ſagacité ne leur permit point de lire dans l'avenir les ſuites de leurs paſſions momentanées; ils ne virent point que ce pouvoir énorme que la ſuperſtition plaçoit dans leurs mains ne leur procuroit que pour un tems le funeſte avantage de commander à des forçats mécontens & malheureux, que la même ſuperſtition pouvoit à tout moment déchaîner & ſoulever contre eux: ils ne ſentirent pas qu'un peuple ſuperſtitieux, rendu furieux par l'excès de ſes maux, devient ſouvent un animal féroce, qui à la voix d'un Prêtre fanatique eſt prêt à s'élancer ſur le conducteur rigoureux qui le tient

dans ſes fers ou qui a provoqué ſa fureur: enfin ces Politiques inſenſés ne virent point que par-tout où le Prêtre a du pouvoir, le Souverain n'eſt jamais que ſon premier ſujet, ſon ſatellite, l'exécuteur de ſes arrêts; ils ne virent point que les peuples ne ſont ſoumis à l'autorité civile qu'autant que celle-ci l'eſt à l'autorité ſpirituelle; que le bien-être de l'Etat & ſes intérêts les plus chers ſont ſubordonnés aux principes du ſacerdoce & de la Religion; que les abus ne peuvent être retranchés parce qu'ils ſont devenus ſacrés; que le Deſpotiſme Religieux & Politique prive les nations de raiſon, de vertus, de ſcience, de forces, d'activité, d'induſtrie; & que dès que la ſuperſtition domine, tout tombe dans la langueur, dans le découragement, dans la miſere. Dans un pays ſuperſtitieux il n'y a que le Prêtre qui ſoit puiſſant & conſidéré; dans un pays ſoumis au brigandage deſpotique, le Tyran n'a de pouvoir que celui que le Prêtre lui laiſſe; l'union de leurs forces écraſe les peuples ſans reſſource, leur déſunion finit toujours par être fatale au Deſpote.

Plus une Religion dégrade l'homme, plus elle convient aux ſujets d'un Tyran; tout Prince qui voudra tyranniſer impu-

hément doit régner par les Prêtres & les mettre dans ſes intérêts. (*hh*) Le Deſpotisme eſt l'ouvrage de la Superſtition mais elle le détruit dès qu'il ceſſe de vouloir ſe laiſſer guider par elle. Il ne fallut pas moins qu'une dégradation totale de l'eſpece humaine, un abrutiſſement honteux, un renoncement complet à la nature & au bon ſens, pour que l'homme, qui par eſſence deſire le bien-être, conſentît à ſe laiſſer opprimer, ſouffrît qu'on arrachât de ſes mains le fruit de ſon travail, permît à des hommes comme lui de diſpoſer de ſon ſang, de ſes biens, de ſa liberté, de ſa perſonne, ſans qu'il en réſultât aucun avantage pour lui-même. C'eſt à la Religion que ce miracle fut réſervé; les fables atroces qu'elle débita ſur le compte de ſes cruelles Divinités perſuaderent à l'homme qu'en ce monde le bonheur n'étoit point

(*hh*) On ſait que dans notre iſle le haut Clergé fut toujours favorable aux prétentions extravagantes de la Couronne. La haute Egliſe a preſque toujours prêché la doctrine de *l'obéiſſance paſſive*, de la *non-réſiſtance*, du *droit divin* des Rois. Nos Univerſités d'Oxford & de Cambridge furent toujours dans le parti de la maiſon de Stuart. Jacques II. n'eût peut-être point été chaſſé, s'il n'eût pas offenſé les Evêques. Mais le Clergé ne reconnoît plus le *droit divin* des Rois, quand les Rois lui en font éprouver les effets; pour lors il crie bien fort, d'être traité comme il mérite.

Neque enim Lex æquior ulla
Quam necis artifices arte perire ſua

fait pour lui, & que les décrets de la Providence vouloient qu'il y ſouffrît. Les menaces du ſacerdoce lui firent craindre de travailler à ſon bien-être, & lui oterent même la penſée de réſiſter aux maux qu'on lui faiſoit éprouver; les eſpérances vagues dont on reput ſon imagination lui firent oublier ſes infortunes préſentes; on lui montra dans l'avenir des récompenſes qui devoient amplement le dédommager de ſes peines. L'éducation l'accoutuma dès l'enfance à porter le joug; l'habitude lui rendit ce joug néceſſaire; la tyrannie le força de le porter toute ſa vie; l'ignorance l'empêcha de connoître ſa propre dignité & d'examiner les droits de ceux qui le fouloient à leurs pieds. C'eſt ainſi que la ſuperſtition rendit l'homme par-tout eſclave des Dieux & des hommes. Le Deſpotiſme eſt le préſent funeſte que le ciel fit à la terre; c'eſt lui qui fut la boëte de Pandore d'où les guerres, les peſtes, les famines & les crimes ſont ſortis pour ravager notre triſte ſéjour.

CHAPITRE VII.

De la corruption des mœurs & des préjugés introduits par le Deſpotiſme & la Superſtition.

POUR peu que nous ayons le courag de remonter aux vraies ſources des chc ſes, nous trouverons donc, dans la ſi perſtition, ou dans les erreurs ſacrées d genre humain, l'unique cauſe des calam tés morales qui les affligent, des mauva gouvernemens qui les oppriment, des pa ſions qui les tourmentent, des haines qu les diviſent & de ces mœurs dont la co ruption eſt presque devenue incurable parce qu'on en a toujours méconnu les vra remedes. Vouloir corriger les mœurs d hommes & les rendre plus ſages ſans char ger leurs gouvernemens eſt un projet im poſſible; ces gouvernemens dépravés ſor fondés ſur les notions dont la Religio les nourrit & les abbreuve dans l'enfa ce, que l'habitude enracine dans leurs e prits, que l'exemple confirme & fortifie que le préjugé rend ſacrées & inviolable

& que la violence appuye & rend néceſſaires. Il faut donc détromper les hommes de leurs erreurs religieuſes, qui influent ſur la politique d'une façon ſi marquée, ſi l'on veut les conduire au bonheur. La vérité, répandue peu-à-peu, les empêchera d'attacher du prix à des préjugés dont ils ſont les victimes; les intérêts de l'humanité bien connus feront diſparoître ces animoſités & ce zêle furieux qui ne ſont propres qu'à troubler le repos des ſociétés: une morale, dont les préceptes ne ſeront point contredits par des Dieux méchans & des Princes pervers, ramenera les ſujets à la vertu ſans laquelle les Empires ne peuvent être ni heureux ni puiſſans.

L'homme, comme on l'a dit, s'eſt fait un Dieu de la même nature que lui-même, mais cet Etre humaniſé ne fut point ainſi que l'homme ſoumis à des devoirs: il n'eut beſoin de perſonne, par conſéquent il ne dut rien; il n'eut d'autre régle que ſa volonté, il eut toujours la force de ſe faire obéir, on reçut ſes bienfaits comme des faveurs, on ſe ſoumit en tremblant aux calamités les moins méritées, qu'on crut venir de ſa part; même en le craignant on s'efforça de l'aimer malgré les injuſtices, qu'on n'eut jamais le courage

d'oſer lui imputer. La Religion, qui ſem ble faite pour renverſer toutes les idées ne permit jamais qu'on jugeât ſes prin cipes d'après les notions ordinaires ; le hommes furent aſſez aveugles pour approu ver dans leur Dieu ce que la raiſon les forçoit de condamner dans leurs ſembla bles. Ses proportions gigantesques éloig nerent ce Dieu, ou plutôt cet homme di viniſé, de tous les autres êtres de l'eſpe ce humaine ; il eut pourtant comme l'hom me des intérêts, des paſſions, des fantaiſie & des vices, mais ſa toute-puiſſance lui donna le privilége de les ſatisfaire ; il n'eut point de décence ni de meſures à garder avec ſes créatures ; quoiqu'il les eût formées pour lui rendre leurs hommages, elles n'é toient point néceſſaires à ſa félicité ; quoi qu'elles l'offenſaſſent à chaque inſtant, elles ne pouvoient point mettre des obſtacles à ſes deſſeins ; malgré ſes promeſſes formelles, elles n'étoient point en droit de rien exiger de lui ; ſans crime elles ne pou voient ſe plaindre des afflictions non mé ritées qu'il lui plaiſoit de leur envoyer. Ainſi aſſervir Dieu à des régles, limiter ſon pouvoir, ſe plaindre de ſes caprices, exiger qu'il eût de la raiſon fut regardé comme une révolte, comme un crime de *Léze-Majeſté* Divine ; comme le plus

rand des attentats. La toute-puiſſance
it donc d'un côté, la foibleſſe, la ſou-
iſſion, l'anéantiſſement furent de l'autre ;
s hommes durent tout à Dieu, celui-ci
e leur dut rien ; les premiers furent liés,
autre fut indépendant.

Cet Etre ſi peu moral devint pourtant le
odele des Rois qui furent ſes Repré-
ntans & ſes images : indépendans comme
i, la ſociété leur dut tout, ſans qu'ils
uſſent rien à la ſociété. Un petit nom-
re de mortels d'une eſpece privilégiée
çut donc de droit divin le pouvoir d'ê-
e injuſte & de commander aux autres ;
ux-ci, en faveur de leurs chefs ſe cru-
nt forcés de renoncer au bien-être, de
availler pour eux ſeuls, de combattre &
e périr dans leurs querelles ; en un mot
e ſe ſoumettre ſans réſerve aux deſirs
s plus extravagans & les plus nuiſibles
es maîtres que le ciel leur avoit don-
és dans ſa colere.

Par une ſuite de ces fauſſes idées l'art de
gner ne fut plus que l'art de profiter des
reurs & de l'abjection d'ame où la ſuperſ-
tion avoit plongé les peuples. La po-
itique ne fut que l'art de contenir les
itions même en les tyranniſant, en les
molant aux intérêts les plus faux. Dans

chaque Etat le gouvernement ne
qu'une ligue du Souverain avec un pe
nombre de ſujets favoriſés, pour tro
per & dépouiller tous les autres. P
tout les Monarques armés du pouvoir p
blic, ſeuls diſtributeurs des graces, maîtr
abſolus de diſpoſer des biens deſirés par
hommes, ſeuls à portée de faire naître
deſirs & poſſeſſeurs excluſifs de la faculté
les ſatisfaire, firent germer dans les cœu
de leurs ſujets une foule de paſſions, t
les que l'ambition ou la ſoif de la gra
deur, l'avarice ou la ſoif des richeſſes,
luxe, le faſte, la vanité, & toutes ces f
lies qui naiſſent de l'envie ou de la comp
raiſon fâcheuſe de ſon état avec celui d'
autre que l'on ſuppoſe plus heureux q
ſoi. (*ii*) Par-là les intérêts des Citoyens
diviſerent; chacun d'entre eux fut le riv
& l'ennemi de tous les autres; plaire à
puiſſance ſouveraine fut le ſuprême bo
heur, l'unique but des efforts de tous ce
qui purent en approcher; la jalouſie in
puiſſante, la foibleſſe & la miſere tourme

(*ii*) Le Luxe, qui eſt la cauſe de la deſtruction des
tats, & qui fait fouler aux pieds toutes les vertus, pr
ſa ſource dans des cours corrompues, dont chacun v
prendre le ton. Il y a plus de luxe dans les pays deſ
tiques que dans les pays républicains, qui ont une id
de moins. Notre grand Milton dit avec raiſon que *le ſ
ſuperflu d'une Monarchie ſuffiroit communément aux dép
ſes néceſſaires d'une République.*

nt ceux qui ne purent ſe faire jour
u'au trône. Ainſi le Souverain, ſour-
unique des graces, éclipſa la ſociété
a diviſa pour régner; la nation rédui-
ıu néant, & devenue par ſon impru-
ce incapable de veiller à ſa propre
té, de réſiſter au mal qu'on pouvoit
faire, ou de récompenſer les ſervices
ın lui rendoit, fut oubliée, négligée,
onnue par ſes enfans; il n'y eut dans
ıue contrée qu'un être unique & cen-
, qui allumât toutes les paſſions, qui les
en jeu pour ſon avantage perſonnel,
ıui récompenſât ceux qui lui parurent
plus utiles à ſes vues. La volonté du
narque prit la place de la raiſon; ſon
ice devint la loi, ſa faveur fut la me-
de l'eſtime, de l'honneur, de la con-
ration publique; il créa le juſte & l'in-
e; le vol ceſſa d'être un crime auſſitôt
l l'eut permis; l'oppreſſion fut légitime
qu'elle ſe fit en ſon nom; l'impôt
ıt pour objet que de fournir à ſes folles
enſes & d'aſſouvir la voracité de ſes
ırtiſans inſatiables. La propriété fut
ahie par un maître qui prétendit que
t étoit à lui. La liberté fut pro-
te parce qu'elle gêna ſa licence; les
ts ſe perſuaderent bientôt que ce qui
.t autoriſé par leurs Souverains étoit

décent & louable ; les idées de l'équité s'éteignirent dans toutes les ames ; les citoyens applaudirent à leur propre ruine. En ſervant le Souverain on crut ſervir la Patrie ; le guerrier crut être utile à ſon pays en le tenant ſous le joug & en le forçant de plier ſous les caprices de ſon maître ; (*kk*) le concuſſionnaire ſe prétendit un homme très-néceſſaire ; le juge en rendant des arrêts dictés par le crédit, ne fut point déshonoré ; le Repréſentant de ſa nation la vendit pour de l'argent & trafiqua de ſa propriété. Le Miniſtre fut eſtimé en raiſon des moyens qu'il trouva d'étendre les prérogatives du Prince & les miſeres de l'Etat.

C'eſt ainſi que les Souverains diviniſés par la Religion & corrompus par ſes Prêtres, corrompirent à leur tour les cœurs de tous leurs ſujets, les diviſerent d'intérêts, anéantirent les rapports qui ſubſiſtoient entre eux, les rendirent ennemis les uns des

(*kk*) C'eſt avec grande raiſon que nos zélés patriotes ſe ſont fortement élevés contre les armées perpétuelles (*ſtanding armies*). Les ſoldats ſont partout les ennemis de leur patrie & les ſatellites des Tyrans ; qui les préferent aux autres parce qu'ils les aident à les ſubjuguer. Dans les pays deſpotiques, où le gouvernement eſt militaire, les gens de guerre ſont les hommes les plus diſtingués de l'Etat, & la nobleſſe eſt pour les Princes une pépiniere d'Eſclaves, prêts à tout entreprendre pour lui. Il ne peut y avoir de citoyens vraiment nobles que dans un Pays libre.

utres, & détruiſirent la morale pour eux. Après avoir excité dans toutes les ames ne ſoif ardente, que ſeuls ils purent appaiſer, les chefs des nations réſerverent le bien-être, l'opulence, la grandeur & les plaiſirs pour ceux qui ſçurent trouver grace à leurs yeux; on ne leur plut qu'en ſervant leurs paſſions, en flattant tous leurs vices, en faiſant plier la ſociété ſous leurs volontés déréglées. Dès-lors la juſtice ne fut faite que pour le miſérable; les grands, les favoris, les riches, les heureux furent diſpenſés de ſes rigueurs; tout le monde ſoupira pour le rang, le pouvoir, les titres, les dignités, les emplois; toutes les voies qui les procurerent furent réputées légitimes & honnêtes; chacun voulut ſe ſouſtraire à la force pour l'exercer ſur les autres; chacun voulut acquérir les moyens d'être méchant ſans péril. De cette maniere les citoyens par-tout ſe ſont partagés en deux claſſes; l'une beaucoup moins nombreuſe, opprima; l'autre, compoſée de la multitude, fut opprimée; l'inſolence, l'orgueil, le faſte, le luxe, les plaiſirs furent le partage de la premiere; le travail, le mépris, l'indigence, la faim & les larmes furent le partage de la ſeconde; l'une eut le privilége de piller, d'outrager, de vexer le malheureux; l'autre n'eut pas mê-

me le droit de ſe plaindre, & fut obligée de digérer en ſilence les affronts les plus ſanglans. (*ll*)

Les peuples accoutumés à craindre la Divinité tremblerent non ſeulement devant les Rois, mais encore devant tous ceux qui eurent du pouvoir. Le crédit, la grandeur ne furent plus que la faculté d'opprimer & de nuire; l'autorité tint lieu de raiſon & de juſtice; on envia bientôt ces citoyens privilégiés que leurs Monarques avoient mis à portée de diſtribuer des graces, ou de ſe rendre formidables. De même que les grands par des baſſeſſes, des vices & des crimes, s'étoient le plus ſouvent élevés au faîte des grandeurs, l'homme obſcur les imita de loin, leur ſacrifia ſa conſcience, s'avilit devant eux, ſe rendit le complice & le miniſtre de leurs extorſions & de leurs infamies. Ainſi peu-à-peu l'honneur, la probité, la décence furent bannis des nations. Le Monarque fut entouré d'une Cour déréglée, qui de proche en proche corrompit le vulgaire; la vertu ne fut le partage que de quelques ames trop altieres pour ramper ſous le vice

(*ll*) Pétrone dit avec raiſon: *Quoscunque homines in urbe videritis ſcitote in duas partes eſſe diviſos; nam aut captantur aut captant; videbitis tanquam in peſtilentia campos, in quibus nihil aliud eſt niſi cadavera quæ lacerantur, & corvi qui lacerant.*

puiſſant, ou de quelques Citoyens honnêtes, dépourvus d'ambition & contens de leur ſort, qui n'eurent rien à demander à la grandeur, devenue mépriſable à leurs yeux, & dont d'ailleurs ils n'auroient rien obtenu. (*mm*)

Par une ſuite néceſſaire de la perverſité que la licence produiſit dans les chefs, la politique intérieure fut ignorée ou ne fit qu'étendre les plaies des nations. La légiſlation réglée par les fantaiſies d'une Cour vicieuſe, ne fut qu'une gêne impoſée à la liberté des citoyens: la Juriſprudence fut l'art de ſemer entre eux la zizanie à l'aide des idées obſcures & fauſſes qu'elle donna de l'équité. Les récompenſes furent le prix de l'intrigue; les peines ne ſe proportionnerent qu'aux intérêts des puiſſans; en un mot les loix, au lieu d'aſſurer le bonheur de tous, ne ſervirent qu'à mettre les riches & les grands à l'abri des atteintes des pauvres & des foibles que la tyrannie voulut toujours tenir dans l'opprobre & la miſere: l'agriculture fut négligée; le cultivateur opprimé fut forcé de

(*mm*) Il eſt moralement & phyſiquement impoſſible que le mérite conduiſe à la fortune dans un pays tyrannique, vénal & corrompu. Le mérite y devient une cauſe d'excluſion. La vertu éleve l'ame, elle ne ſçait ni tamper, ni acheter le crédit, ni flatter le vice & l'incapacité.

renoncer à ſon travail, les Provinces fi
dépeuplées, le commerce reçut des e
ves de la part d'un gouvernement av
enfin le deſpotiſme, au lieu de cherc
contenter les peuples & à conſerve
mœurs, fut dans une défiance contir
de ſes propres ſujets; il remplit ſes
de délateurs, de ſycophantes, de traî
occupés à calmer les inquiétudes des
verains, des Miniſtres & des Gra
qui eurent la conſcience de la hai
des murmures que leur conduite d
exciter.

La politique extérieure ne fut pas r
déraiſonnable; les Princes injuſtes e
leurs ſujets ne le furent pas moins
eux: ils furent perpétuellement j
de leurs avantages réciproques; le
tions ſe virent continuellement en g
pour des querelles qui ne les inté
rent nullement; elles parurent n'êtr
cées ſur la terre que pour leur deſtru
mutuelle; on vit partout & ſans
ruption des combats furieux entr
peuples, ennemis ſans ſavoir pour
ils périrent ſucceſſivement des coups
ſe porterent, & des plaies inutile
leur firent le caprice & l'ambitic
leurs chefs inquiets, orgueilleux d

muans. Les nations firent conſiſter leur puiſſance & leur grandeur à mettre de grandes richeſſes dans les mains des Souverains, afin de leur fournir les moyens de les corrompre & de les aſſervir elles-mêmes.

Que la race humaine ceſſe donc de chercher dans les fautes de ſes peres la cauſe de la dépravation des mœurs & des calamités répandues dans le monde ; l'erreur ſacrée eſt cette faute radicale qui entraîna la corruption, & qui ouvrit la porte aux maux du genre humain ; c'eſt la ſcience de Dieu qui fut pour lui le *fruit défendu ;* c'eſt pour avoir voulu le goûter qu'il s'eſt perdu. C'eſt pour avoir formé la Divinité ſur le modele des plus méchans des hommes, c'eſt pour avoir cru que les Rois étoient ſes images, c'eſt pour avoir donné à ces Rois un pouvoir illimité, comme le ſien ; c'eſt pour les avoir laiſſés les maîtres abſolus des volontés & des paſſions des peuples, que les mœurs & la félicité ſont diſparues de la terre. Ces Souverains diviniſés ont rempli les ſociétés de traîtres, d'ambitieux, d'avares, d'envieux, de jaloux, d'ennemis de leur Patrie, ſur qui ni la raiſon ni la morale ne peuvent rien, parce que tout les force d'être méchans, ou de renoncer aux choſes dans leſquelles le préjugé leur

apprend à placer leur bonheur. Telles furent les ſuites de l'Erreur qui perſuada aux mortels que les Dieux étoient des Rois, & que les Rois étoient des Dieux dont jamais les nations n'avoient droit de contredire les volontés ou de limiter le pouvoir. Les Princes ſont par-tout les maîtres des mœurs & de la félicité de leurs ſujets ; les mœurs des uns & des autres ne ſeront honnêtes & les Etats heureux & floriſſans que lorſque les volontés des chefs ſeront forcées de ſe conformer aux loix invariables de la nature, de l'équité, de la raiſon, & non aux modeles déraiſonnables que l'ignorance & l'impoſture ont placés dans les Cieux.

Les Souverains tiennent leur pouvoir ou de Dieu ou des hommes : s'ils le tiennent de Dieu, il doit être abſolu, ou du moins les Prêtres ſeuls ſont en droit de le limiter ; ſi leur pouvoir eſt abſolu, il doit néceſſairement leur corrompre & le cœur & l'eſprit ; des intérêts aveugles étant ſouvent les ſeuls mobiles des actions humaines, quels motifs de bien faire peuvent avoir des êtres indépendans, qui n'ont rien à eſpérer ou à craindre de la part des hommes, qui mépriſent leurs jugemens & ſont inſenſibles à leur affection, qui n'ont

acquis ni le goût ni l'habitude de la vertu? Si les Rois tiennent leur pouvoir des hommes, ils n'en jouiſſent qu'à condition de les rendre heureux; manquent-ils à leurs engagemens, les hommes ne peuvent être tenus de remplir les leurs.

Toutes les erreurs ſe touchent, elles naiſſent les unes des autres; & ſi nous remontons à leur ſource, nous les verrons toujours ſortir des préjugés religieux dont le genre humain eſt infecté; c'eſt de la ſuperſtition que ſortent tous nos préjugés politiques. Trompés une fois dans nos idées ſur les Dieux & ſur les Souverains qui les repréſentent, tout le ſyſtême de nos opinions n'eſt plus qu'une longue chaîne de préjugés. En effet ſur quoi ſe fondent nos ſentimens d'admiration, de reſpect & d'affection pour le rang, la grandeur, la naiſſance, les titres & les honneurs, en un mot pour toutes les diſtinctions que le Gouvernement n'accorde pour l'ordinaire qu'aux ſollicitations, aux intrigues, aux baſſeſſes & aux trahiſons de quelques citoyens plus intriguans, plus adroits ou plus méchans que les autres? Dans preſque tous les pays la faveur, les préjugés & les intérêts des Cours ſont l'unique meſure des jugemens que l'on porte

ſur les hommes; on ne les eſtime jan
d'après eux-mêmes: leurs talens, leur r
rite perſonnel, leurs vertus, les ſervi
réels qu'ils rendent à la patrie, ſont cor
tés pour rien; on ne les juge & ne
conſidere que d'après la place qu'ils
cupent auprès du Monarque, d'après
pinion qu'il en a, d'après les honteux f
vices qu'ils lui rendent trop ſouve
Que de maux ne découlent pas de ces
neſtes préjugés! par eux le crédit n'
plus que la faculté d'être injuſte impu
ment & d'écraſer la foibleſſe innocen
les titres, les emplois, les honneurs ne ſ
que des ſignes impoſans, qui couvr
l'ignorance & l'incapacité, & les dé
rent aux yeux des peuples éblouis:
fin le hazard de la naiſſance, une prét
due nobleſſe dans quelques citoyens l
tiennent lieu de talens & de vertus,
appellent aux honneurs, leur procur
des diſtinctions, leur donnent des privi
ges au détriment de leurs concitoyens
gradés; ainſi le préjugé & la partialité
Prince leur conferent ſouvent le pouv
d'être injuſtes, de s'élever au deſſus
loix, les mettent en droit d'opprimer
de mépriſer leurs ſemblables, qui ſe croi
paîtris d'un limon bien moins pur que

Grands altiers qu'on leur fait regarder comme des Demi-Dieux, dans les pays où régnent l'opinion & le délire. (*nn*)

Les flatteries du ſacerdoce & les opinions religieuſes rendirent les Souverains licentieux, & remplirent les peuples d'idées fauſſes dont ils ne ſentirent point les conſéquences: ceux-ci ne trouverent rien de grand, de reſpectable, d'eſtimable que ce que leurs Souverains leur montrerent comme tel; ils furent à genoux devant la ſtupidité, l'ignorance & le vice même, lorsque leurs préjugés les leur firent reſpecter. Si les nations, ſi honteuſement déprimées à leurs propres yeux, euſſent été capables de recourir à la raiſon, elles ſe ſeroient, ſans doute, apperçu que leur volonté ſeule pouvoit conférer la puiſſance ſouveraine; elles auroient reconnu que ces prétendues Divinités ſur

(*nn*) Dans quelques pays de l'Europe il y a autant de diſtance entre un Noble & un Roturier, entre un *homme de qualité* & un *bourgeois*, qu'entre un homme & un chien. En Pologne, en Allemagne, &c. les Seigneurs ſont propriétaires des biens & même de la perſonne de leurs Vaſſaux. Les Courtiſans & les Grands, dans les pays deſpotiques, ſont des eſpeces de Prêtres, qui écartent avec dédain le vulgaire profane de leur idole révérée; de même que les Prêtres des Dieux, ils veulent qu'on leur immole la nature & la raiſon: tout homme obſcur qui oſe réclamer contre eux les droits de la juſtice & de l'humanité, leur paroît un inſolent.

la terre devant qui elles s'étoient proſternées n'étoient au fond que des hommes, chargés par elles-mêmes de les conduire au bonheur, qui devenoient des brigands, des ennemis & des uſurpateurs dès qu'ils abuſoient contre elles du pouvoir qu'elles ont dépoſé dans leurs mains. La moindre réflexion n'eût-elle pas dû leur faire ſentir que c'eſt pour leur bien-être & leur propre ſûreté que le gouvernement fut inſtitué ; que c'eſt pour les nations que les Rois ſont faits & non les nations pour les Rois ? Les peuples ne verront-ils jamais que ces guerres inutiles, ces victoires fatales, achetées au prix de leur ſang & de leurs poſſeſſions, ne ſerviront jamais qu'à perpétuer leurs miſeres, à les épuiſer, à les conduire à la ruine ? N'ouvriront-ils jamais les yeux pour voir que la terre eſt plus grande qu'il ne faut pour nourrir, contenir & rendre ſes habitans heureux, & que l'ambition des Princes cherche à étendre leurs domaines, ſans jamais s'occuper du ſoin d'étendre le bonheur des peuples qu'ils gouvernent ? Quel bien réſulte-t-il en effet de ces guerres continuelles par leſquelles notre globe eſt devenu le ſéjour de carnage & un repaire de bêtes féroces occupées à ſe détruire ? Ne voyons-nous pas les nations

ſucceſſivement effacées de la terre par les délires des Souverains qui les mettent aux priſes, & périr des plaies affreuſes qu'elles ſe font réciproquement? Quels fruits retirent-elles de ces intervalles ſi courts qui ſuffiſent à peine pour cicatriſer leurs bleſſures? Sont-elles donc bien raſſurées par ces traités inſidieux que la fraude & l'ambition ſont toujours prêtes à violer? Ne ſe laſſeront-elles jamais d'être les jouets d'une politique odieuſe, qui les ſacrifie à chaques inſtant aux futiles intérêts de quelques chefs qui jamais ne ſongerent à les rendre fortunées, & qui dépourvus de juſtice & de bonne foi font du monde entier le théâtre de leurs paſſions effrénées? Déſabuſées de leurs préjugés religieux & politiques, ne briſeront-elles jamais le charme de l'opinion, qui, bien plus encore que la force, les tient enchaînées? Ne lieront-elles point à leur tour les mains de ces Monarques redoutés pour les empêcher de leur nuire? Seront-elles toujours obligées de gémir pendant des ſiecles entiers des folies paſſageres de leurs Maîtres inſenſés ou de leurs indignes miniſtres, & s'obſtineront-elles à expier leurs fautes & appaiſer le ciel pour des forfaits auxquels leur volon-

té n'a point de part ? Enfin ne reviendront-elles jamais de ces préjugés aviliſſans qui leur perſuadent que leur ſang, leur perſonne & leurs biens appartiennent à des hommes diviniſés, & que le Très-Haut n'a fait tous les peuples de la terre que pour contenter l'orgueil, l'ambition & le faſte d'un petit nombre de Princes, devenus les fléaux du reſte des humains ?

Si les Souverains eux-mêmes conſultoient la nature & leurs vrais intérêts; s'ils ſortoient de l'ivreſſe où les plonge l'encens des miniſtres de la ſuperſtition, la raiſon leur montreroit qu'ils ſont des hommes ſubordonnés au grand tout qu'ils gouvernent, au bien-être duquel ils ſont intéreſſés, chargés par les nations de travailler à leur bonheur & à leur ſûreté, de veiller à leurs beſoins, de réunir leurs forces; diſtingués, honorés, récompenſés en vertu de ces ſervices, & perdant tous leurs droits dès qu'ils manquent à leurs engagemens. Ils reconnoîtroient qu'ils ſont les ſerviteurs & les guides de ces nations, leurs Repréſentans & non les images des Dieux; ils ſentiroient qu'un pouvoir établi ſur le conſentement des peuples, ſur leur affection, ſur leurs intérêts véritables eſt bien plus ſolide que celui qui ſe fonde ſur des prétentions imaginaires.

trouveroient que la vraie gloire con-
te à rendre des hommes heureux; que
vraie puiſſance conſiſte à les réunir de
lontés & d'intérêts; que la vraie gran-
ur conſiſte dans l'activité, les talens &
vertus. Tout leur apprendroit que la
tice eſt une barriere qui protege égale-
nt le ſujet & le Prince; que cette juſ-
e veut que les hommes ſoient libres ſans
e licentieux; que la liberté peut ſeule
mer des citoyens généreux; que la vé-
é en fait des êtres raiſonnables; que l'é-
cation ſuffit pour les rendre vertueux;
e la loi doit réprimer le crime; que les
ompenſes doivent exciter les talens; &
'un Roi n'eſt puiſſant qu'à la tête d'une
tion généreuſe & contente. Enfin, au
u de conſulter les flatteurs & les Prêtres
i les trompent, s'ils appelloient la raiſon
leur ſecours, ils verroient que la Patrie
ur être chere doit procurer le bonheur
es membres; que la loi pour être reſpec-
doit être utile & juſte; que l'autorité
ur être aimée doit être bienfaiſante.

CHAPITRE VIII.

Des Guerres de Religion & Perſécutions.

LA Superſtition ne ſervit jamais qu'à corrompre les Princes & en faire des Tyrans ſoupçonneux, qui devinrent ſes défenſeurs zélés; ſes miniſtres n'eurent d'autre emploi que de former aux Tyrans des eſclaves, & les Tyrans en échange leur immolerent tous ceux qui refuſerent de s'humilier devant eux. En effet nous voyons preſque par-tout le ſacerdoce, aidé de la puiſſance temporelle, établir ſes dogmes à coups d'épée & faire recevoir ſes déciſions à force de violences, de proſcriptions, de carnage & de flammes.

Indépendamment des intérêts qui lient le Deſpote avec ſon Prêtre, nous trouvons dans la Religion elle-même le germe des fureurs qu'elle excite ſi ſouvent ſur la terre. Tout ſyſtême religieux fondé ſur un Dieu ſi jaloux de ſes droits qu'il s'offenſe des actions & des penſées des hommes, un Dieu vindicatif & qui veut qu'on

défende ſa cauſe, une telle Religion, dis-je, doit rendre ſes ſectateurs inquiets, turbulens, inhumains, méchans par principes & implacables par devoir. Elle doit porter le trouble ſur la terre toujours remplie de ſpéculateurs dont les idées ſur la Divinité ne s'accorderont jamais; elle doit appeller les peuples au combat toutes les fois qu'on leur dira que l'intérêt du ciel l'exige. Mais Dieu ne parle jamais aux mortels que par des interpretes, & ceux-ci ne le font parler que ſuivant leurs propres intérêts, & ces intérêts ſont toujours très-oppoſés à ceux de la ſociété. Le vulgaire imbécille ne diſtinguera jamais ſon Prêtre de ſon Dieu; dupe de ſa confiance aveugle il n'examinera point ſes ordres, il marchera tête baiſſée contre ſes ennemis, & ſans s'informer jamais du ſujet de la querelle (qu'il ſeroit d'ailleurs incapable d'entendre) il égorgera ſans ſcrupule ou s'expoſera à mourir pour la défenſe d'une cauſe dont il n'eſt point inſtruit. Sa fureur ſe proportionnera néanmoins à la grandeur du Dieu qu'il croit intéreſſé dans la querelle; & comme il ſait que ce Dieu eſt tout-puiſſant & que tout lui eſt permis, il ne mettra point de bornes à ſa propre haine, à ſa férocité; il les regardera comme des effets légitimes

du zêle que ſon Dieu doit exciter dans ſes adorateurs.

Voilà pourquoi les guerres de Religion ſont les plus cruelles de toutes. Auſſitôt que l'on fait ſonner le nom de la Religion dans l'oreille des peuples, une terreur ſombre s'empare des eſprits, des inquiétudes vagues les agitent; on écoute le Prêtre ou l'Inſpiré dans un morne ſilence; la crainte eſt de toutes les paſſions la plus contagieuſe; celle des Dieux n'ayant point d'objet pour ſe fixer va toujours en augmentant, chacun tremble, ſans en ſavoir la cauſe; chacun redouble les craintes de ſon voiſin & multiplie les ſiennes propres, l'inquiétude & la conſternation ſe répandent ſur tous les viſages, & tandis que le prophête parle à l'imagination, le fanatique aiguiſe déjà ſon glaive ou ſon couteau.

Si à ces diſpoſitions ſe joignent encore des malheurs publics, des mécontentemens, des calamités, c'eſt alors que le peuple avale à longs traits le poiſon du fanatiſme; au ſortir des leçons de ſon Prêtre il va détruire ſans examen les objets de ſon courroux & de ſes déclamations. Dans une nation ſuperſtitieuſe le ſacerdoce eſt toujours maître de troubler le repos de l'Etat, & d'exciter les paſſions du peuple contre les prétendus ennemis de ſon Dieu. Les Souverains

dont les ſujets ſont malheureux doivent trembler toutes les fois qu'un Prêtre fanatique monte dans la tribune aux harangues. Il peut de-là ébranler leurs trônes & donner à leurs ſujets le ſignal de la rebellion.

Dans les guerres politiques l'intérêt dont les combattans ſont animés eſt bien plus foible à leurs yeux que dans les guerres religieuſes; dans celles-ci chaque ſoldat ſe perſuade qu'il eſt perſonnellement intéreſſé dans la querelle; il ſe croit le vengeur de ſon Dieu, ſous les yeux duquel il s'imagine combattre; il voit ce Dieu prêt à le punir s'il montroit de la moleſſe, ou s'il ne ſe battoit point avec l'ardeur qu'il doit au Souverain céleſte de qui dépend ſon éternelle félicité. Enivré de ces puiſſans motifs, le pere méconnoît ſon fils, celui-ci méconnoît l'auteur de ſes jours; le frere égorge ſon frere, le citoyen ſon voiſin; tout combattant devient pour l'autre un ennemi perſonnel; chacun croit mériter la rémiſſion de ſes crimes & ſe rendre digne des récompenſes éternelles à proportion qu'il ſe montre plus cruel. Il a la folie de ſe perſuader qu'il lave ſes péchés dans ſon propre ſang & dans celui des autres: le meurtre, la trahiſon, la fraude, la violation des droits de la natu-

re ſe changent en vertus à ſes yeux; actions les plus noires lui ſemblent lé mes contre des victimes dévouées : vengeance céleſte; il ceſſe de regarde ſemblables comme des hommes, il ſup que leur révolte contre le ciel les a tr formés en des bêtes, à qui il ne doit rien & ſur qui il peut exercer la cruau plus étudiée. En un mot toute ame qui le fanatiſme religieux n'a point ét les ſentimens de l'humanité, eſt brûlée d dignation & déchirée de pitié à la vue barbaries, des perfidies & des tourn recherchés que la fureur religieuſe a inventer aux hommes; leur cruauté de ingénieuſe toutes les fois qu'il fut quel de leur Dieu. La Religion qui ſe vat d'apporter la paix à la terre a fait éc elle-même dans le ſein des nations des r ceurs & des atrocités plus dignes des d nibales & des Antropophages que des tateurs d'un Dieu clément & miſéri dieux.

Nous avons vu que les autels de pre toutes les Divinités du monde ont ét roſés du ſang humain; mais ce ſang n point toujours répandu dans des temp les Miniſtres d'un Dieu, qui s'appelle fois *le Dieu des vengeances* & *des miſér*

des, ont pendant des ſiecles entiers couvert en ſon nom la face de la terre de carnage & d'horreurs; des Royaumes vaſtes furent leurs autels, les Rois & les peuples ſe ſont chargés du ſoin d'égorger les victimes pour eux. La Religion moderne, qui ſe vante d'être l'appui de la politique & de la morale, a couté plus de ſang aux habitans du monde que celles qui ordonnoient formellement les ſacrifices les plus révoltans. Juſqu'à nos jours les Prêtres du *Dieu de paix*, les Miniſtres d'une Religion dont on vante la pureté, lorsqu'ils en ont le pouvoir, perpétuent chez quelques peuples des holocauſtes ou des ſacrifices humains qui ne le cedent en rien pour la cruauté à ceux que des Prêtres barbares offroient chez les Mexicains à leurs Dieux abominables. (*oo*) Lorsqu'ils ne jouiſſent point du droit de

(*oo*) Le célebre Torquemada, Inquiſiteur d'Eſpagne, ſe vantoit d'avoir fait périr par le fer & par le feu plus de 50000. Hérétiques. Le maſſacre de la Saint-Barthélémy en fit périr autant dans la ſeule ville de Paris. Le maſſacre d'Irlande couta la vie à cent cinquante mille Proteſtans. Dans la croiſade contre les Albigeois on brûla les habitans de pluſieurs Villes entieres. On ne peut lire ſans frémir les cruautés exercées par ordre des Princes & du Clergé contre les Vaudois, les Anabatiſtes, les Proteſtans de France, de Savoye, de Hongrie. Les Prêtres ſont évidemment les plus abſurdes & les plus méchans des hommes; c'eſt à force de ſupplices qu'ils veulent faire aimer la Religion, ou plutôt leur maxime eſt la même que celle d'un Tyran; *ODERINT DUM METUANT.*

ſe venger par eux-mêmes, ils ne laiſſer pas de ſouffler le feu de la diſcorde, & d'a nimer pour leurs querelles les peuples & le citoyens à leur deſtruction réciproque. U Dieu ſanguinaire, ne peut avoir des minis tres bien doux: un Dieu jaloux ne peu avoir des ſujets pacifiques & tranquiles Dès qu'il s'agit de la Religion, tous le liens du ſang, de la morale, de la politi que doivent être rompus par celui qui ſ perſuade qne cette Religion eſt plus im portante que la patrie, que la famille que la vertu. Un ſuperſtitieux, conſé quent à ſes principes, ne doit voir qu le ciel, il doit fouler aux pieds ſon pe re, ſa mere, ſes parens, ſes amis, ſe concitoyens, pour ſe faire un chemi vers les récompenſes, qui ne ſeront l prix que des ſacrifices qu'il conſentira d faire à ce Dieu; tout homme qui lui eſ ſincérement attaché ne peut ſe diſpenſe de ſentir & de montrer la plus forte antipathie contre quiconque lui paroîtra l'ennem de ſa Religion, la cauſe de la colere divine, un obſtacle à la gloire de ſon Monarque céleſte; s'il en a le pouvoir il doit immoler ſans héſiſter tous ceux qui s'oppoſent aux progrès de ſon régne; ce Monarque ne doit avoir aucun concurrent ſur la ter-

re,

re, il ne ſouffre point que le cœur ſe partage entre lui & ſes créatures.

D'où l'on voit que dans une nation dévouée à la ſuperſtition l'Interprete des volontés du Très-Haut doit être l'arbitre du ſort de l'Etat, le maître abſolu de la vie du Souverain & des ſujets. Il lui ſuffit de crier à l'*impie* pour faire égorger tout Prince qui lui déplaît ou tout mortel qui réſiſte à ſes déciſions ſacrées. Le ſuperſtitieux ira-t-il examiner ſes ordres? non, ſans doute; il lui ſuffit de ſavoir que ſon Prêtre parle au nom du ciel dont les décrets impénétrables ne ſont point faits pour être examinés; l'Etat dût-il périr, il faut qu'il détruiſe tous ceux que la vengeance divine voudra lui déſigner; il faut que ſur l'ordre de ſon Dieu il devienne ſourd aux cris de la nature, inſenſible à la pitié, indifférent ſur le bonheur de ſa patrie, & prêt à troubler ſon repos pour expier ſes propres fautes.

Ne ſoyons donc point ſurpris ſi nous voyons la Religion armer ſi ſouvent les mains des hommes & les rendre inhumains par piété. La ſuperſtition l'emporta toujours ſur la politique, la morale & la raiſon; ſes terreurs étoufferent la nature, briſerent les nœuds les plus ſacrés & mé-

tamorphoſerent l'homme en un tigre aff
de carnage.

Pour ſe convaincre que nous n'av
point exagéré le tableau des effets pe
cieux de la ſuperſtition & des rav
qu'elle a cauſés dans les nations, que
jette les yeux ſur nos annales ſacrées: r
y voyons un peuple choiſi par ſon I
pour être le fléau, l'exterminateur de
voiſins, l'uſurpateur de leurs poſſeſſic
le perturbateur de leur repos. Conſult
nos propres annales; ne verrons-nous
durant une longue ſuite de ſiecles notre
rope engraiſſée du ſang des adorateurs c
même Dieu? Nous trouverons l'Allema
& l'Italie couvertes des cadavres de c
qui ont péri dans les querelles du Sacer
ce & de l'Empire. Nous verrons que c
l'ambition pontificale & la frénélie r
gieuſe qui firent entreprendre ces Cro
des extravagantes, qui, ſous prétexte
recouvrer la Terre-Sainte, armerent
Brigands Chrétiens, perſuadés par
Saints qu'ils laveroient dans le ſang des
fideles leurs horribles forfaits. Nous v
rons des millions d'hommes aſſurés d'acq
rir par-là la rémiſſion de leurs crimes,
livrer ſans pudeur aux plus affreux exc
Par une ſuite de ce délire nous verr
l'Europe entiere dépeuplée par des Sou

rains inſenſés, injuſtes, uſurpateurs, qui tranſporterent leurs ſujets en Aſie, où ils trouverent le tombeau que la folie leur avoit creuſé. Par-tout nous trouverons les traces enſanglantées de la férocité religieuſe. Nous verrons la France déchirée par d'affreuſes guerres civiles; ſa capitale dans une nuit inondée du ſang de cinquante mille Citoyens; deux de ſes Rois ſucceſſivement égorgés par le couteau de la Religion. Nous verrons dans notre Patrie un Roi, enivré par la Religion de ſes fauſſes prérogatives, monter ſur l'échaffaut & devenir la victime mémorable de ſon entêtement pour d'indignes préjugés. Nous verrons la Tyrannie couverte du manteau de la Religion ordonner la perſécution chez le Batave, & l'obliger de combattre contre ſon odieux Tyran. C'eſt la Religion, qui ſervant de voile à l'avarice, alla chercher des victimes dans un nouveau monde. Les nations de l'Amérique écraſées, tourmentées, aſſervies par les diſciples du Dieu de paix, eurent ſans doute lieu de regretter longtems les Dieux cruels de leurs Ancêtres.

En un mot c'eſt la Religion qui depuis tant de ſiecles eſt preſque ſeule en poſſeſſion de faire maſſacrer les Rois, de ſoule-

ver & de diviſer les ſujets, de rompre l'union des ſociétés, de leur donner le ſignal de la guerre, de les lier ou les ſéparer d'intérêts, de faire éclore par-tout des extravagances & des fureurs, inconnues dans l'antiquité à des peuples qui permettoient à chacun de ſuivre paiſiblement le culte de ſes peres. Ces peuples que l'on nous peint comme des aveugles, ne ſe ſont point arrogé le droit affreux de tyranniſer la penſée; ils ne trouverent pas à chaque inſtant, comme nous, des motifs renaiſſans pour ſe haïr & pour s'exterminer; ce fut à des nations qui ſe prétendent les plus favoriſées du ciel & inſtruites par la Divinité même, qu'il étoit réſervé de ſubtiliſer ſur la Religion, d'inventer des moyens ingénieux pour mettre les eſprits à la torture, & de porter le trouble juſques dans les conſciences des hommes. (*pp*).

(*pp*) L'Antiquité Payenne paroît avoir ignoré le ſecret de tourmenter les conſciences. C'eſt au Chriſtianiſme qu'il étoit réſervé d'inventer des *ſymboles* de croyance, des *profeſſions de foi*, des *formulaires* &c. que ſous peine d'être perſécutés l'on fit ſouſcrire à ceux dont la façon de penſer étoit ſuſpecte aux Chefs de l'Egliſe. Il eſt aiſé de juger par-là ſi l'Europe a beaucoup gagné en ſe faiſant Chrétienne. L'on pourroit prognoſtiquer avec aſſez de certitude la chute prochaine du Chriſtianiſme; il ne pourra ſubſiſter dès que les hommes auront aſſez de lumieres pour ſentir qu'il leur eſt plus important d'être humains & ſociables, que d'avoir une foi bien orthodoxe. L'intolérance eſſentielle à cette Religion, plus qu'à toute autre, doit néceſſairement

Si la ſuperſtition permettoit de conſulter la nature, la raiſon, l'intérêt des nations; ſi la Religion ne faiſoit point aux hommes un devoir de fouler aux pieds toutes les conſidérations humaines, ils ſentiroient que l'équité, la modération, l'indulgence & la paix ſont la baſe de toute morale, & les ſoutiens de toutes les ſociétés politiques; ils verroient que leurs idées religieuſes ne peuvent être les mêmes ſur des objets que chacun voit diverſement; ils ſe convaincroient donc que les opinions religieuſes peuvent varier, mais que les devoirs de la morale, fondés ſur leur propre nature, doivent ne varier jamais. Ils regarderoient comme des furieux & des ennemis de leur eſpece ces prétendus organes de la Divinité qui ne font ſervir ſes loix que pour troubler, diviſer, armer les nations; ils impoſeroient un ſilence éternel à ces fanatiques qui prêchent la diſcorde, le zéle & le carnage, & qui ſous prétexte des intérêts du ciel portent la déſolation ſur la terre. Si les preſtiges de la ſuperſtition n'euſſent point engourdi & faſciné l'entendement des peuples, ils ne ſe ſe-

n dégoûter les gouvernemens, dès qu'ils entreverront les remieres lueurs de la raiſon, & dès qu'ils s'occuperont e leurs intérêts les plus évidens.

roient point rendus les complices, les exécuteurs & les victimes des projets insensés de ces Tyrans religieux & politiques qui de tout tems ont élevé l'édifice de leur grandeur sur les cadavres de leurs esclaves & sur les débris des Empires. Mais aveuglé dès le berceau, le vulgaire fut toujours prêt à recevoir la fureur qu'on voulut lui inspirer de la part de ses Dieux ; on lui avoit fait sucer avec le lait la haine la plus forte contre tous ceux qui ne pensoient point comme lui, qui n'adoroient pas le même Dieu, qui ne suivoient point le même culte, ou qui en adorant le même Dieu l'honoroient diversement. Ainsi les nations se devinrent réciproquement odieuses, les sujets d'un même État, les membres d'une même société, d'un même corps, d'une même famille, furent les uns pour les autres des étrangers, des ennemis, & se regarderent avec horreur. La Religion *apporta le glaive* entre eux, & les sépara pour toujours ; les Empires furent exposés à des fermentations continuelles ; les citoyens furent toujours prêts à se haïr, à se tourmenter, à s'égorger au premier signal d'un Despote ou d'un Prêtre ; & chacun se fit un point d'honneur de massacrer ou de périr, de donner ou de rece-

voir la mort, pour une Religion que l'on ne comprit jamais.

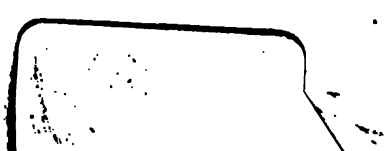
Tout homme raiſonnable eſt conſterné & forcé de gémir en voyant combien il en a coûté aux nations pour une foule d'opinions, de dogmes, d'articles de foi, de pratiques arbitraires, ridicules, bizarres que le ſacerdoce voulut leur impoſer. Aux yeux du ſuperſtitieux rien de ce qui touche ſa Religion ne paroît indiffé rent, tout eſt de la derniere importance, tout intéreſſe ſon ſalut éternel; les moindres innovations dans la doctrine, les moindres changemens dans le culte, les altérations les plus légeres dans une cérémonie, furent toujours pour les peuples des ſources intariſſables de diſputes, de perſécutions & de guerres. (*qq*) Il fallut des ſiecles de conteſtations & de combats avant de pouvoir convenir ſur la façon d'entendre les volontés révélées par la Divinité,

(*qq*) Ce fut le deſir d'introduire le Surplis & la Liturgie Anglicane en Ecoſſe qui fit périr Charles I. ſur un échaffaut. Au dernier ſiecle il y eut de grands troubles à Hambourg, à l'occaſion de la diſpute qui s'étoit élevée entre deux Miniſtres, dont l'un ſoutenoit que dans l'Oraiſon Dominicale il falloit dire *Pere Notre*, au lieu de *Notre Pere*: toute la ville prit parti dans cette importante querelle. Les Chrétiens ont été en diſpute pendant des ſiecles ſur le tems de la célébration de la Pâque, ſur des mots, des lettres, des virgules.

ſur leſquelles ſes infaillibles interpretes ne purent jamais s'accorder. Les Prêtres ſe diſputerent toujours, & leurs ſectateurs partagés ſe haïrent & ſe firent la guerre, ſans jamais avoir d'idées préciſes des objets qui les diviſoient. Il ne faut point en être ſurpris. Dès qu'il s'agit de phantômes qui n'exiſtent que dans l'imagination, de rêveries qui ne peuvent être uniformes, des ſiecles de diſputes ne peuvent rien terminer; l'éternité elle-même ne pourroit concilier des ſyſtêmes qui ne portent que ſur des ſuppoſitions fauſſes, & ſur des abſurdités enfantées par des impoſteurs diviſés d'intérêts, ou par des cerveaux dont les délires ne purent être les mêmes.

Il n'appartient qu'à la vérité de mettre les hommes d'accord; l'expérience & la raiſon étant pour toujours exclues des diſputes théologiques, la force, l'opiniâtreté, la violence reſtent ſeules en poſſeſſion du champ de bataille, & demeurent en droit de décider. Les plus forts, les plus adroits, les plus obſtinés finiſſent par ſubjuguer les plus foibles, & preſcrivent à tous les opinions qu'ils ont à ſuivre: ceux qui ont les Puiſſances pour eux prennent excluſivement les titres faſtueux de *fideles*, de *vrais croyans*, d'*Orthodoxes*; & pour rendre

dre leurs adverſaires odieux ils leur prodiguent les noms de *blasphémateurs*, d'*impies* d'*hérétiques*, d'*infideles*. Ceux à qui l'on applique ces dénominations inventées par la fureur théologique, perdent dès-lors tout droit dans la ſociété, qui ceſſe de les regarder comme des hommes; la ſuperſtition anéantit les rapports qui ſubſiſtoient entre eux & leurs concitoyens. Le ſacerdoce déclara ſouvent que les Fideles ne devoient ni juſtice, ni bonne foi, ni indulgence, ni pitié à des êtres qui s'étoient révoltés contre ſes déciſions (*rr*)

(*rr*) C'eſt une maxime établie à la Cour de Rome que l'on ne doit point garder les engagemens pris avec des hérétiques ; d'où il ſuit que jamais une nation Proteſtante ne peut faire un traité ſolide avec un Prince Catholique.

FIN DU TOME I.